N° 803 42e Année T. CCXXXII 1er Décembre 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MARIE LE FRANC

AU PAYS CANADIEN-FRANÇAIS

Une carte, et Planches hors texte

Un volume in-16, couverture illustrée . . . . 12 fr.

JEAN SARMENT

BOBARD

Comédie en quatre actes

Un volume in-16. 12 fr.

LOUIS HAMER

L'ECOLE DES REPORTERS

Un volume in-16. 12 fr.

NOUVEAUTÉS

La Bretagne, par Camille Mauclair et J.-F. Bouchor, 30 planches en couleurs. Orn mentations de David Burnand.
Un vol. (19 × 24), sur papier chiffon. Broché, **60** fr.; Relié **90**

L'art gothique en Espagne aux XIIe et XIIIe siècles, par E. Lambert.
Un vol. (21 × 27), 48 phototypies. **100** fr.

Les Primitifs Italiens, par Louis Hautcoeur.
Un vol. (21 × 27), 60 phototypies. **80**

Gabriel Fauré, par Georges Servières.
Un vol. (14 × 27); 12 pl. Broché, **10** fr.; Relié **18**
(Les Musiciens célèbres).

Maîtres de l'Estampe, Peintres graveurs, par H. Focillon.
Un vol. (18 × 25), 16 planches.... **30** fr.

Le Style Empire, par Emile Bourgeois de l'Institut.
Un vol. (20 × 26), 40 pl., 50 dessins.. **40**

L'Expansion de l'Art Français (Scandinavie, Angleterre, Amérique), par L. Réau.
Un vol. (18 × 25), 40 planches. **40**

Notre-Dame de Paris, par D. Jalabert.
Château d'Oiron, par M. Dumolin.
Eglise Saint-Philibert-de-Tournus, par J. Virey.
Sainte-Chapelle et Conciergerie, p F. Gebelin.
Palais du Luxembourg, par G. Hirschfeld.
Chaque vol. (13 × 20), ill. Broché **7** fr. **50**; Relié **13**
(Petites Monographies des Grands Édifices)

Les Eyzies, par D. Peyrony.
La Comédie Française, par J. Monval.
Musée du Puy-en-Velay, par U. Rouchon.
Musée d'Avignon, par J. Girard.
Musée de Bordeaux, par Ch. Manciet.
Chaque vol. (13 × 18), très illustré **5**
(Mémoranda).

ÉTRENNES

Contes de Schmid. 100 ill. noir et couleurs de Louis Morin.
Un vol. (23 × 28). Broché......... **15** fr.
Relié .... **30** fr.
(Chefs-d'œuvre à l'usage de la jeunesse).

Maître Patelin. Illust. en couleurs Henry Morin.
Un vol. (23 × 28). Broché...... .... **5**
Cart **8**
(Imagerie française sur des thèmes français).

L'Ile des Centaures. Texte et dessins noir et couleurs de A. Robida.
Un vol. (19 × 25). Broché, **9** fr.; Relié **15**
(Plume et Crayon).

Envoi franco sur demande du Catalogue illustré 193

AU TEMPS DU CHAT NOIR

—

Avec Tortoni et le Divan de la rue Lepelletier, bureaux d'esprit, avec la Brasserie des Martyrs, le Rat mort et la Nouvelle Athènes, rendez-vous de toutes les bohèmes, Paris, sans remonter aux cabarets du XVIIe siècle et au Procope, a toujours compté des cafés où aimèrent à se retrouver artistes et gens de lettres. C'était là une tradition qui ne pouvait se perdre, à l'époque où quelque Homais, candidat probable aux prochaines élections, promulguait cet aphorisme semblant éclos dans l'âme d'un commis-voyageur : « Les cafés sont les salons de la démocratie. »

Aucun, parmi les clients qui, en décembre 1881 (1), assistèrent, au 84 du boulevard Rochechouart, à l'ouverture du Chat Noir, « cabaret Louis XIII, fondé en 1114 par un fumiste », ne pouvait, cependant, présager les destinées de cet étrange estaminet qui, à la vérité, tenait plus d'un atelier que d'un salon.

Ce n'était pas tout à fait une innovation. A la Grande Pinte, égayant l'avenue Trudaine de son vitrail où, d'après un carton de Bracquemond, des « escholiers » dodelinaient de la tête et barytonnaient du cul, le père Laplace avait créé le premier cabaret artistique de Montmartre et n'avait point fait fortune.

Ce fut pourtant, pour Rodolphe Salis, rapin subversif

(1) Et non en octobre comme on l'a dit à tort.

que sa peinture nourrissait mal, une leçon de choses dont il tira parti :

— Pourquoi, se dit-il, soutenu par mon père qui, liquoriste à Châtellerault, me fournira le premier fonds nécessaire de spiritueux, ne tenterais-je pas à mon tour l'aventure?

Il avait de l'audace, de l'entregent, un extraordinaire bagout, fertile en fantaisistes trouvailles propres à amuser les artistes et à épater les bourgeois, était bien fait de sa personne, et, par dessus tout, possédait une femme intelligente, comme lui courageuse, femme de tête et de cœur qui, dans la rude bataille qu'il engageait, allait devenir pour lui la véritable « associée ».

Une boutique, en forme de couloir, que venait d'abandonner l'administration des postes et télégraphes, était vacante, boulevard Rochechouart, à quelques pas de l'Elysée-Montmartre. Il la loua et y fit faire, très succincts, les aménagements nécessaires. Un petit chat abandonné, trouvé un soir sur le trottoir, fournit l'enseigne : Le Chat Noir. Le titre était heureux, évoquant à la fois une bonne action et le souvenir d'Edgar Poe.

Le hasard fit, d'ailleurs, bien les choses. A la veille de l'ouverture, Salis fit, à la Grande Pinte, la connaissance du poète Emile Goudeau, encore inconsolable de la disparition, sur la rive gauche, de ce club des « Hydropathes », sa création, dont l'existence avait été bruyante, mais éphémère.

Les deux hommes étaient bien faits pour s'entendre. Du fait de leur conjonction, la bière allait devenir esthétique et le pernod prendre des teintes d'art. Emile Goudeau a, au demeurant, tracé dans ses *Dix ans de Bohème* un joli récit de leur première rencontre :

Je montais mélancoliquement un soir la pente de la rue des Martyrs, me rendant au cabaret de la Grand'Pinte où j'espérais me rasséréner un peu en bavardant avec Manet, Desboutins et d'autres. J'étais assis depuis quelques minutes,

lorsqu'une bande joyeuse fit son entrée. C'étaient quelques hydropathes montmartrois : le peintre René Gilbert, le géant Parizel et celui-ci et celui-là; ils vinrent s'asseoir près de moi. Tout à coup Gilbert me dit, en désignant un jeune homme, robuste, blond fauve, qui les accompagnait :

— Tu ne connais pas Rodolphe Salis?

— Non, fis-je. Vous n'êtes jamais venu aux hydropathes?

— Jamais, je faisais de la peinture à Cernay, loin des rumeurs de la ville, répondit l'homme blond.

Et puis, il ajouta :

— Je fonde un cabaret artistique boulevard Rochechouart, 84, voulez-vous assister au dîner d'ouverture?

— Volontiers, lui dis-je.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Rodolphe Salis.

Il en fut bientôt l'ami et devint pour le cabaret l'« animateur » rêvé. Alors que Salis, par ses relations dans le monde des peintres, lui assurait toute une clientèle d'artistes, Goudeau lui apportait le précieux appoint de ses anciens sujets, les Hydropathes. A l'exception de Taboureux, resté fidèle au Mahieu, il n'en est pas un, peut-être, qui hésita à traverser la Seine et à accompagner son ancien président vers ce Montmartre hospitalier, « mamelle granitique et formidable de l'esprit humain », dont Salis n'allait point tarder à se proclamer roi. Musiciens, poètes, chansonniers, la rive gauche montait vers le boulevard Rochechouart. Maurice Rollinat, poète « névrosé » et pianiste inquiétant, y retrouvait son ancien succès et provoquait le frisson avec son *Rondeau du guillotiné* :

Flac! le rasoir au dos de plomb
Vient de crouler, comme une masse.
Il est tombé net et d'aplomb,
La tête sautille et grimace
Et le corps gît tout de son long.

Sur le signe d'un monsieur blond,
Le décapité qu'on ramasse
Est coffré, chargé — c'est pas long!
Flac!

Le char va comme l'aquilon;
Et dans un coin où l'eau s'amasse
Et que visite la limace,
Un trou jaune, argileux, oblong,
Reçoit la boîte à violon,
Flac!

Maurice Bouchor et Ponchon accompagnaient Richepin, leur inséparable; toujours beau. André Gill plastronnait sous l'aiguillon de la folie qui le guettait. Léo Trézenik était encore « Pierre Infernal ». Les frères Cros apportaient leur fantaisie, le bon poète Charles, pour réjouir ses amis les peintres, entonnant leur chanson :

CHANSON DES PEINTRES

Laques aux teintes de groseilles
Avec vous on fait des merveilles,
On fait des lèvres sans pareilles.

Ocres jaunes, rouges et bruns
Vous avez comme les parfums
Et les tons des pays défunts.

Toi, blanc de céruse moderne,
Sur la toile tu luis, lanterne,
Chassant la nuit et l'ennui terne.

Outremers, cobalts, vermillons,
Cadmium qui vaut des millions,
De vous nous nous émerveillons.

Et l'on met tout ça sur des toiles,
Copiant des femmes sans voiles
Et le soleil et les étoiles.

Et l'on gagne très peu d'argent,
L'acheteur en ce temps changeant
N'étant pas très intelligent.

Qu'importe! On voit de la rosée
En te surprenant, frisée,
Belle Nature bien posée.

Chartiste, Fernand Icres (qui signait encore Fernand Crésy) récitait ses vers avec un terrible accent pyrénéen,

mâchant du fer; Edmond Haraucourt donnait au journal devenu l'organe officiel du cabaret (2) la plupart des pièces composant la *Légende des sexes*; curieux par profession, Félicien Champsaur vouait au nouveau cénacle l'enthousiasme qu'il avait naguère témoigné aux Hydropathes; Clément Privé, entre autres sonnets, récitait celui-ci, qu'après sa mort Salis plaça souvent dans ses boniments, avec un succès constant :

PARCE QUE!...

Parce que de la viande était à point rôtie,
Parce que le journal détaillait un viol,
Parce que sur sa gorge immonde et mal bâtie
La servante oublia de boutonner un col,

Parce que d'un lit grand comme une sacristie
Il voit, sur la pendule, un groupe antique et fol,
Ou qu'il n'a pas sommeil, ou que, sans modestie,
Sa jambe, sous les draps, frôle une jambe au vol,

Un bourgeois met sous lui sa femme froide et sèche,
Contre son bonnet blanc frotte son casque à mèche
Et travaille en soufflant inexorablement.

Et de ce qu'une nuit, sans rage, sans tempête,
Ces deux crétins se sont accouplés en dormant,
O Dante et toi! Shakspeare, il peut naître un poète.

Il semblait que tout le Boul-Mich eût fait cortège à Goudeau, les habitués du Sherry-Gobler, les clients du Furet et du Coq Hardi, du Médicis ou du Pantagruel. L'illustre Sapeck ne craignait pas d'abandonner son fief du Luxembourg pour venir applaudir à cette forme nouvelle de la fantaisie. Devant Maurice Guillemot et Hippolyte Percher amusés (en littérature Guy Tomel et Harry Alis), Willy risquait des à peu près inédits. Gaston Séné-

(2) Le premier numéro du *Chat Noir* parut le 14 janvier 1882. Il contenait un premier article, *Montmartre*, de Jacques Lehardy (Clément Privé) un extrait des *Polonais* de Goudeau, un article du même, signé « A'Kempis », une nouvelle de Salis, deux ballades, l'une de Florent Fulbert, l'autre d'Eugène Torquet, enfin, outre la vignette de titre, due à Henri Pille, deux grands dessins de Salis.

chal, fils spirituel et adultérin de Verlaine et de Banville, en de précieux sonnets, de délicats rondels et de fastueuses ballades, qui d'ailleurs ne nuisirent pas à sa carrière administrative, célébrait la sortie des brasseries, et ses semblables, les noctambules :

BALLADE DES NOCTAMBULES

Qu'elle est maussade la mansarde!
Qu'elle a d'ironiques chansons
L'horloge qui toujours retarde
Au gré de trop justes soupçons.
Quand pour l'or des Anglo-Saxons
Nos Délias — pauvres Tibulles!
Nous lâchent sans plus de façons!
Heureux, les vagues noctambules!

Chez Brébant, Marco qui se farde
A d'industrieux hameçons
Prend l'avant et l'arrière-garde
Des vieux maris, des vieux garçons;
Et, mêlant baisers et boissons,
Dévore à pleines mandibules
En tutoyant les échansons.
Heureux, les vagues noctambules!

Au creux du cœur qui se lézarde,
Dans les rocs, parmi les buissons
Où la lune ne se hasarde
Qu'avec de timides frissons,
Les hibous, mornes francs-maçons,
Dans leurs sourds conciliabules,
Narguent le sommeil des pinsons.
Heureux, les vagues noctambules!

ENVOI

Hécate, accueille les tensons
Qu'en dépit du pape et des bulles,
Dévotieux, nous te tressons.
Heureux, les vagues noctambules!

Des Hydropathes également venait cet étrange Jules Jouy qui, après avoir donné au café-concert des scies amusantes, devint au Chat Noir roi de la chanson.

Marie Krysinska elle-même, éprise de rythmes rares et de mâles râblés, délaissant les méritoires tavernes du quartier latin et leur trottoir, était montée boulevard Rochechouart chercher un frisson nouveau. Avec une folle prodigalité, Georges Morin multipliait ses octosyllabes, et Jehan Lorrain, éphèbe en quête de vices quintessenciés, arborait des gilets impressionnants.

Tels quelques-uns des coryphées — il en fut bien d'autres — dont Emile Goudeau, prince du gai savoir, avait composé sa cour. Mais, tous, avec sa barbe presque bleue, sa voix chantante de méridional, qui faisait de ses vers une véritable musique, il les dominait, qu'il récitât les *Affranchies*, les *Polonais* ou ces *Grecs*, qu'il connassait trop :

> Un soir Æmilios, prince de la déveine,
> Résolut de gagner — *Mataia*, chose vaine...

ou que, les yeux clos, comme Bouddha, il laissât monter vers sa divinité l'encens des cigarettes, des rimes et des louanges.

A côté de Parizel, bon géant à qui sa haute taille avait valu, après Ferdinand de Lesseps, le surnom de « grand Français », de l'énigmatique Peau de Lapin, d'Achille Laviâtre, ex-roi d'Araucanie qui, sans souci du protocole, faisait le matin son marché, le filet à la main, la bande des peintres entourait les tables, buvait, discutait et pétunait. C'étaient Caran d'Ache, le dernier de nos peintres militaires, Henri Rivière, dont les ombres devaient faire la fortune du second Chat Noir, le japonisant Henry Somm, Henri Pille et sa redingote d'huissier de province, Steinlen, si humain, évocateur de toutes les souffrances et de toutes les misères, qui avait appris à connaître les femmes en dessinant des chats, Adolphe Willette enfin, notre éternel Pierrot, auquel le cabaret dut ces deux incomparables chefs-d'œuvre, le *Parce Domine* et le carton du *Veau d'Or*.

Il serait parfaitement oiseux de donner, après tant d'autres, la description de la salle exiguë du boulevard Rochechouart, avec sa haute cheminée, ses tables de chêne, ses « clous de la passion » et tout le bric-à-brac hétéroclite ramassé par Salis. Au fond, un cagibi infime avait été promu à la dignité d'« Institut ». C'était le sanctuaire dont les néophytes franchissaient le seuil avec une émotion mêlée d'orgueil.

Et les difficultés commencèrent avec le propriétaire et les voisins, que conta gaiement Emile Goudeau :

D'abord, le propriétaire avait demandé à Rodolphe Salis quel genre de commerce il comptait tenir.

— Oh! avait répondu le gentilhomme, ce sera un tout petit cabaret-restaurant, pour mes amis, une quinzaine, des gens bien tranquilles... Vous verrez! vous verrez!

Le propriétaire put voir, peut-être; mais à coup sûr, il entendit.

Tudieu! messeigneurs! Le piano gémissait tout le jour, et le soir, fort avant dans la nuit; on chantait en chœur les meilleurs refrains du répertoire populaire, et parfois on s'accompagnait en tapant sur des plateaux de zinc en guise de gongs! Tudieu! quel calme!

Mais passons à quelque sujet plus gai.

L'édifice — tout Louis XIII fût-il — était long mais étroit. On y tenait difficilement trente, et quand on y était seulement une centaine, cela devenait un de ces problèmes bizares devant l'heureuse solution desquels la science recule épouvantée. Le tassement perpétuel! la sardine à l'huile!

On n'était séparé d'un horloger voisin que par une cloison facile à abattre. Pourquoi cet industriel ne cédait-il pas son droit au bail? Ah! le pauvre homme! tombé entre les mains de Sapeck, d'Alphonse Allais et de Louis Décori, il ne tarda pas à se déclarer vaincu.

Sur le panneau ainsi conquis, Adolphe Willette plaqua son *Parce Domine*, dont il fournit lui-même cette glose :

PARCE DOMINE

Les chats miaulent à l'amour...

Les blanches communiantes sortent de leurs mansardes; c'est la misère ou la curiosité qui fait tomber leurs voiles sur la neige dont les toits sont recouverts.

Aussitôt les pierrots noctambules cherchent à s'emparer de leur innocence par des moyens diaboliques. De l'Odéon au Moulin de la Galette, les voici partir pour la chasse aux Mimis Pinsons.

C'est avec de l'or ou de la poésie qu'ils tendent leur piège, suivant qu'ils sont riches ou pauvres, bien qu'également pervers, cependant que le vieux Moulin moud des airs d'amour et de pitié. Les ailes en portées de musique tournent au clair de la lune, reflet de la mort.

Voici à présent la revanche de la fille séduite, qui a jeté son bonnet et son gosse par-dessus les moulins. La voilà qui entraîne, étourdit Pierrot dans un tourbillon de plaisirs et de vices : c'est le Sabbat. Elle l'a ruiné, rendu fou et l'accule au suicide. Les vierges, tristes et laides, portent son cercueil, tandis que son âme libérée fera choix d'une étoile...

Parce Domine...

Parce populo tuo...

Le peuple des pierrots est toujours bien à plaindre!

Inconnu des snobs, ignoré du gros public, qui osait peu s'y risquer et qu'on n'y tolérait qu'à peine, ce premier Chat Noir fut une chose à la fois très montmartroise et très parisienne.

Une fumisterie de Salis — je ne parle pas de ses candidatures municipales et législatives, d'ailleurs postérieures — ses funérailles, auxquelles avait été convié tout Paris, fit grand bruit. Un numéro spécial avait été consacré à sa mort. Le cabaret avait été tendu de noir. Quand eurent été exprimés les compliments d'usage, le gentilhomme-cabaretier, devant le cercueil vide, reçut ses invités et leur serra la main. Ce mélange du macabre et du comique fait toujours rire. Plus que tout autre, Jules Jouy l'a exploité et nul ne se doutait alors — cela ne vint

que plus tard — du vilain démon qui, déjà peut-être, troublait sa cervelle de poète et de gavroche.

Laissant pour ce qu'elles valent ces charges d'atelier, il y avait maintenant, le mercredi, puis le vendredi, matinée littéraire au Chat Noir : on chantait, jouait de la musique et récitait des vers. Ce fut, il faut le noter, une excellente école où beaucoup, parmi nos musagètes, dépouillant la gêne et le ridicule qu'ils tenaient de leur province, apprirent à se présenter et à dire leurs vers.

Ce jour-là, l'impériale de Pigalle-Halle-aux-Vins se peuplait de bors plats, de cheveux exagérément trop longs et de lavallières en saules pleureurs. Délaissant les quinconces du Luxembourg, les guéridons du Vachette et de la Source, la jeune littérature venait, transfrétant la Séquane, s'initier aux belles manières et à l'art de dire. A la hauteur de Notre-Dame-de-Lorette, un « côtier » était adjoint aux chevaux de l'omnibus qui, brinqueballant, gravissait péniblement la rue des Martyrs. Parvenu au boulevard Rochechouart, on dégringolait en vitesse l'escalier rudimentaire de ce préhistorique joujou. Quelques pas à peine et les très jeunes gens que nous étions entraient, intimidés un peu, dans la salle déjà enfumée, but de leur pèlerinage.

On se tassait comme on pouvait, cherchant à se faire très mince. Puis un chœur mettait les nouveaux venus à l'aise : nul n'était aussi accueillant, aussi affable et n'avait la main aussi largement tendue que l'« être délicieux — je cite Léon Daudet — apparenté physiquement à Pierrot, de visage long, blême, mélancolique, qu'éclairait un regard rêveur et étonné », dont l'entrée était ainsi saluée :

> Allez à Lorient pêcher la sardine,
> Allez à Lorient, pêcher le hareng.

Comme tous les humoristes, Alphonse Allais était un triste et sa blague cachait mal l'excellence et la délicatesse de son cœur.

Dominant le bruit des conversations, Rodolphe Salis, avec cet art du boniment que nul n'a égalé, terminant sa phrase, quand elle menaçait de rester en suspens, par une pirouette bariolée de clown, réglait le programme et annonçait chacun. Sanglé dans sa redingote, le verbe haut et coruscant, le geste ample, c'était bien le terrible Lissas, directeur de l'*Ailouros Mélas*, le Chat Noir d'Athènes, décrit par Maurice Donnay dans *Phryné* :

Le patron, un nommé Lissas, était un Scythe aux poils roux. C'était un homme d'une grande audace et d'un langage abondant. Il avait réuni autour de lui un certain nombre de peintres, de poètes, de musiciens et de rhéteurs, qui faisaient volontiers profession de mépriser l'Académie, et la Censure et les Péripatéticiens par-dessus le marché. Dans une phrase demeurée célèbre, Lissas avait coutume de dire que, mieux que l'Hélicon ou le Parnasse, l'Acropole était la montagne sacrée et la mamelle granitique et formidable où devaient venir s'abreuver les générations éprises d'idéal. Personne du reste n'avait jamais rien compris à cette phrase.

Léon Bloy, qui fut quelque temps de la maison, n'ayant pas encore acquis l'aimable désinvolture du « mendiant ingrat » que devaient attester *Belluaires et porchers*, en traçait alors ce portrait en pied :

Ce Rodolphe Salis a vraiment de la race dans le sens noble du mot. Peu m'importe, au fond, que le seul cabaretier spirituel de Paris soit issu d'une très ancienne famille grisonne, transportée depuis deux siècles dans la patrie de M. Papillault, professeur de mathématiques à Châtellerault et inventeur de la table de multiplication de Pythagore. Peu m'importe qu'il y ait eu au XVI[e] siècle un Salis de Samade, chevalier de la Toison d'or, et qu'un autre ait commandé en France un régiment suisse qui portait son nom. J'ignorerais tout cela que j'en saurais assez pour être tout à fait certain que ce hardi est de forte souche et de franche lignée. D'ailleurs, il est de ceux qui n'ont même pas besoin d'ancêtres. Comme Napoléon le disait un jour en parlant de lui-même, il est le *Rodolphe* de sa famille.

C'est une espèce d'homme roux, — la plus noble couleur du poil humain, au témoignage de la *Genèse,* — assez semblable à ces terribles officiers de fortune de la Guerre de Trente Ans, à la solde de Tilly ou de Wallenstein qui écumaient l'Allemagne avec leur épée, comme les sorcières de Macbeth écumaient de leurs sales doigts le chaudron aux impossibles mixtures.

Le visage est de ce teint pétri d'argile et de lait des anciens Helvètes dont parle César, et qui serait presque fade sans le buisson ardent de la barbe et le gazon fauve des cheveux qui lui donnent de l'éclat et de la chaleur. Les sourcils un peu hirsutes abritent des yeux félins striés de vert, d'azur et d'or facilement injectés et féroces, aussitôt que le goujatisme ambiant, venant mugir aux alentours, secoue la crinière de ce *lion passant* sur fond de *gueules.*

C'est dans ces moments-là qu'apparaît vraiment en lui le reître épique sous la défroque duquel il s'est fait peindre et dont l'image saute aux yeux des visiteurs de son cabaret. Quelque pacifiques et rassis qu'aient pu être ses ascendants immédiats, une coulée *atavique* du sang ancien de sa race est venue jusqu'à lui, et, ne pouvant en faire un chef de bande, à cause de la multitude des lois, en a fait ce cabaretier gentilhomme qui parle à ses clients comme il parlerait à des chevaliers sous sa bannière, hélas! et qui reçoit un commissionnaire de la place Pigalle ou du carrefour de la Croix-Rouge, comme il recevrait un parlementaire de Bernard de Weymar ou de Gustave-Adolphe lui-même, le Boulevard de la foi protestante.

La bouche très spirituelle du héros attardé doit se trouver fort à l'aise sous les ailes amples et dilatées du nez aquilin qui sert de contrefort à tout l'édifice de cette mâle physionomie, si étonnante à rencontrer ailleurs que dans un tourbillon de bataille, — en admettant qu'on puisse oublier une minute l'ineffable bascule qui se laisse présider par l'as de pique et gouverner par le valet de trèfle, tandis que, gisant à terre, agonise le noble César, roi de carreau, traîtreusement assassiné.

Les *Propos d'un entrepreneur de démolitions,* qui ont

recueilli cet article, sont d'ailleurs dédiés « Au très vivant, très fier, très impavide Baron du Saint-Empire de la Fantaisie, au Gentilhomme Cabaretier Rodolphe Salis », et dans quels termes!

Ce boniment de Salis, que tant d'autres ont cherché à imiter, Dominique Bonnaud seul a su — et en plus fin — en conserver la tradition. Volontairement ou non, il reproduit jusqu'aux intonations de l'incomparable improvisateur. Pour son amusement et pour le nôtre, toute une époque revit.

Parmi les « moins de vingt ans » que nous étions alors, Jean Ajalbert, déjà replet, disait, de sa voix tranquille, ses premiers poèmes impressionnistes, du Raffaëlli en vers de huit pieds; Rodolphe Darzens, Christ adolescent et dégingandé, « secrétaire d'Abraham-Catulle Mendès », égrenait les caresses éparses de la *Nuit*.

N'ayant point encore découvert Napoléon et les demi-solde, Georges d'Esparbès récitait des poèmes bibliques, d'une belle allure, cependant que, déjà, Pol-Napoléon Roinard, notre aîné, clamait son *Absinthe-grenadine*, appelée à faire long feu.

Les poètes étaient nombreux au Chat Noir, à commencer par le délicat Armand Masson qui, sur un rythme emprunté à Théodore de Banville, sut résumer en quelques strophes toute une page de notre histoire littéraire :

C'était Charles Cros, Fragerolle,
Maurice Rollinat, Champsaur,
(Alors sec comme un hareng saur),
Alphonse Allais, le Viveur drôle
Ponchon qui donnait les primeurs
De sa verve funambulesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Jean Moréas, venu d'Athènes,
Jouy, Ferny, Meusy, Mac-Nab
Qui des « Fœtus » était le dab,
Donnay, Goudeau, roi des Ruthènes,

Renommé parmi les humeurs
De piot pour sa soif titanesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Léo Bloy, doux comme la teigne,
Le bon vieux maître Curnonsky,
Henri Gauthier-Villars, de qui
Le crâne eût pu servir d'enseigne,
— A cette époque! — aux parfumeurs
Pour sa tignasse absalonesque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

...Si vous voulez que je repique,
Rien de plus facile! Allons-y!
Tailhade, Marsolleau, l'épique
D'Esparbès, Jean Rameau, Crésy,
Haraucourt dont le vers faunesque
Bravait la police des mœurs.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

C'est comme au front d'Eléonore,
Quand y en a plus y a Montoya,
Hyspa, Privas et Trimouillat,
Trimouillat dont la voix sonore
Nargue aux sirènes des steamers
Comme au verbe du Boudouresque,
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Et ma liste est bien incomplète :
J'allais oublier le rayon
De ces poètes du crayon,
Rivière et Steinlen, — et Willette
Résumant toutes les clameurs
Humaines dans sa large fresque.
Sur la galère chatnoiresque
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Tandis que la maison avait ses familiers, Alphonse Allais, George Auriol, à la fois poète, dessinateur et humoriste, le pauvre Jouy, la chanson faite homme, Henri Rivière, Somm, Steinlen, Willette, — dont la brouille

avec Salis fut « sans pardon », — de nouveaux venus continuaient à affluer, certains très jeunes, d'autres moins.

Ce furent les irréguliers, ils passèrent par le Chat Noir, mais n'y demeurèrent pas. Sans la collection du journal, leur présence pourrait passer inaperçue. Certains ont par la suite occupé une grande place, d'autres ont touché de près à la rédaction du *Mercure*. C'est se retrouver en pays de connaissance.

En dehors de Charles Cros et de ses frères, le salon de Nina de Villars fut représenté, au temple de Maigriou, par Nina elle-même, par Germain Nouveau (ne laissant pas plus que dans les *Valentines* prévoir Humilis), par Gustave Rivet, qui y villonna le *Petit Testament d'Hector L'Estraz, escholier de Paris,* par les deux beaux-frères, Charles de Sivry et Paul Verlaine, dont le *Chat Noir* publia de nouvelles moutures de ses sonnets.

Et c'est sa collection qui fournit le texte des poèmes express de Villiers de l'Isle-Adam, célèbres parmi les habitués de la rue des Moines :

POÈME POUR ASSASSINER LE TEMPS

GÉMISSEMENT

A Puvis de Chavannes...

Quoi dans ces bois où vola Puck
On entendrait le Volapuk?

RÉSUMÉ MYSTIQUE

A Leconte de Lisle.

L'infinité de Dieu... l'individualise.

EXTASE

A Joris-Karl Huysmans.

Moins on parle français,
Plus on a de succès.

HORRIBLE DÉCOUVERTE

A Théodore de Banville.

Tout Homme a dans le cœur un Ohnet qui sommeille.

LA FRANCE DÉBARQUANT A MADAGASCAR

A Coquelin Cadet.

Enfin!... j'arrive
A Tananarive!!!

DERNIÈRE PAROLE DE CLÉOPATRE

A Mademoiselle Rousseil.

O César, tes lauriers cachaient ta calvitie.

Nina eût pu, d'ailleurs, rencontrer au cabaret du boulevard Rochechouart, aussi bien qu'à la terrasse du Rat mort ou de la Nouvelle Athènes, son mari, Hector de Callias. L'ancien figariste, la boutonnière toujours fleurie, était un des familiers de la maison. Il y vint même, m'a raconté Mme Salis, prendre un ananas au kirch, sa consommation favorite, avant d'aller, à l'étonnement de tous, conduire le deuil de sa « défunte ».

J'ai eu occasion de dire que les tentatives de Moréas au Chat Noir n'avaient pas été heureuses (3). Tout en voulant faire « parisien », il n'avait pas suffisamment dépouillé le marseillais et le palikare. Sur Salis, autre romantique attardé, il avait l'infériorité d'avoir conservé le ridicule et non la fantaisie.

Sur cinq pièces d'Edouard Dubus, trois ont été recueillies dans *Quand les Violons sont partis*. Deux ont été à juste titre négligées, dont un sonnet encore tout imprégné de Baudelaire : *Fleurs de cadavre.*

Avec Albert Samain, la moisson est plus riche et de meilleur aloi. Samain avait été amené au Chat Noir par George Auriol qu'il avait connu au groupe « Nous autres ».

Modeste, réservé, assez timide même, Albert Samain était peu préparé à cette exhibition des poètes dans leurs œuvres. Salis dut presque lui faire violence pour le décider. Il récita ses vers, sans oser hausser le ton, presque à voix basse, comme s'il se fût trouvé dans une chambre

(3) Cf. *Figaro*, 28 mars 1925.

amie, devant quelques intimes. Pourtant, le succès de ce débutant encore inconnu fut très vif. *Les Monts* recueillirent des applaudissements prolongés et *Tsilla* eut, le 24 décembre 1884, les honneurs de la première page. Samain en éprouva un plaisir non déguisé. Un moment, il put croire que, poussé par le gentilhomme-cabaretier, il appareillait vers la gloire. Elle ne vint que plus tard. L'atmosphère mondaine du cabaret devenu hostellerie convenant mal au poète, il avait espacé ses visites, pour bientôt oublier le chemin de la rue de Laval, camouflée depuis peu en rue Victor-Massé.

Des quatorze pièces d'Albert Samain parues dans le *Chat Noir,* la plupart ont pris place dans le *Jardin de l'Infante* et dans le *Chariot d'or.* Un poème, *Océan,* n'a cependant pas été recueilli, ainsi que trois sonnets.

Le *Chat Noir* fournit également le texte — c'est là une bonne fortune — de quinze pièces de Louis Denise, parmi lesquelles ces *Figulines parisiennes,* dont le ton et l'inspiration, rappelant Théodore Hannon, ne laissent pas de surprendre un peu :

FIGULINES PARISIENNES

Les virginités perverses
Des modistes vont troussant
Leurs jupes sous les averses,
Leur nez au nez du passant.

Sourire au vent qui caresse
Impudiquement les reins,
Rire qui sonne l'ivresse
Des frôlements utérins,

Blonds chignons fous qui chatouillent
Les nerfs comme des baisers,
— Les vieux magistrats s'embrouillent
Dans leurs frisons défrisés; —

Cherchant des dessins obscènes
Aux glaces des boutiquiers,
Riez! les vierges malsaines,
A vos rêves de banquiers;

De gros banquiers *fantaisie*
Qui viendront chaque matin
Frotter leur paralysie
A vos corsets de satin.

Riez! les frissons des rues,
Flueurs blanches de Paris
Un jour d'orgie apparues!
O Pollueuses d'esprit!

Les virginités perverses
Des modistes vont troussant
Leurs jupes sous les averses,
Leur nez au nez du passant.

De même, inspirée de Baudelaire, et non du meilleur, cette pièce de Francis Jammes laissait peu prévoir les *Géorgiques chrétiennes* et le *Curé d'Ozeron* :

SABBAT

Le long des longs chemins remplis de scrofulaires.
Près du noir carrefour mordu par les ajoncs,
Goules, gnomes, caracolant sur des cochons,
Viennent dans la terreur des cieux crépusculaires.

Ils vont très lentement, sans rires ni chansons,
Fouettant les houx sanglants de leurs mamelles flasques,
Ils vont très lentement, ces fils verts des bourrasques,
Et parfois, sous leurs pieds filent des hérissons.

Ainsi qu'un chevreau mort la vigne aigre, âpre, amère,
Le Succube excevant aux bras d'ambre et de lait,
Etirant son échine et crispant son mollet,
Broute le chèvrefeuille à l'odeur éphémère.

Et la reine a huit ans qui sur la mousse dort,
Ayant entre ses seins de pâles lucioles,
Tandis que, traversant les lianes des saules,
Un doux rayon de lune erre à son ventre d'or.

De Marcel Schwob, un sonnet, *Aurore scandinave,* et de Louis Le Cardonnel, ce pantoum :

PANTOUM

A Emile Goudeau.

C'est un petit jardin, désolé comme un champ,
L'herbe rousse frémit sous un vent monotone,

A l'ombre des vieux murs, que le lierre festonne;
Au fond des cieux plombés, baigne un soleil couchant,

L'herbe rousse frémit sous un vent monotone;
Un oiseau près de moi file en s'effarouchant :
Au fond des cieux plombés baigne un soleil couchant,
Dans les bassins la voix des grenouilles détonne.

Un oiseau près de moi file en s'effarouchant,
Le Chat Noir aux yeux verts, là-bas se pelotonne;
Dans les bassins la voix des grenouilles détonne;
Les ombrages rouillés ont un funèbre chant!

Le Chat Noir aux yeux verts, là-bas se pelotonne.
Il me fixe d'un œil satanique et méchant :
Les ombrages rouillés ont un funèbre chant
Je t'aime, ô symphonie étrange de l'automne.

Trois pièces : la *Sieste du Lion*, les *Boiteux*, les *Désœuvrés* marquent, en 1882, la collaboration de Charles Morice, tandis que deux sonnets accouplés de M. Paul Morisse, *Féminines*, appartiennent par trop au cycle des « Amies ». Mais abandonnons à leur destin, qu'éclaire une fraîche *Chanson d'amour* de Jules Tellier, ces âmes désordonnées.

Sous une brusque poussée, la porte du Chat Noir vient de céder. Vêtu, sous mon mac-farlane en forme de limousine, de velours marron à côtes, le bas du pantalon rentré dans les bottes, au cou un foulard rouge, beau comme un antique sous son large feutre, mélange de Bonaparte jeune et d'un chouan échappé de l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, un homme à la solide carrure est entré. Tous se lèvent et l'acclament. Il répond à ce salut par une chanson. Comme le masque, la voix est puissante, bien timbrée aussi, et, en chœur, tous reprennent ce refrain, demeuré dans toutes les mémoires :

Je cherche fortune
Autour du Chat Noir,
Au clair de la lune
A Montmartre, le soir.

L'homme est infatigable; d'autres chansons suivent :

A la Villette, A Batignolles, La Noire, La Marche des dos. Le vacarme devient étourdissant. Aristide Bruant, d'abord toléré, est accueilli en triomphateur dans ce cabaret où demain il sera chez lui et installera le Mirliton, le Chat Noir ayant émigré rue Victor-Massé ou, plus exactement, rue de Laval.

§

Diverses causes, fin de bail, exiguïté du local, mauvais voisinage des souteneurs du boulevard extérieur, dont un véritable assaut avait amené la mort d'un des garçons de l'établissement, provoquèrent cet exode.

Le journal *Le Chat Noir* du 9 mai 1885 publiait cet avis, reproduit, avec des modifications de date, dans les numéros des 16 et 23 mai :

Du 15 au 20 mai de l'an de grâce 1885, Montmartre, capitale de Paris, sera secoué par un de ces événements qui, parfois, changent la face du monde. Le cabaret du Chat Noir quittera le boulevard Rochechouart, que longtemps sa présence a illustré et s'établira rue de Laval. Dans le palais qui lui convient, Maigriou, le chat des chats, reprendra sa chanson glorieuse, la rue de Laval, qui n'avait pas de légende, entre dans l'histoire, et les vieux moulins des hauteurs sentiront joyeusement frémir en leurs ailes le vent nouveau des jeunes Muses.

L'hôtel loué par Salis avait été habité par le peintre Joseph Stevens. L'architecte Isabey se mit aussitôt à l'œuvre pour le transformer et en faire l'« hostellerie » qui allait faire monter à Montmartre tout Paris. Ainsi se trouvait en partie réalisée la formule que le malin cabaretier avait empruntée à Siéyès : « Qu'est-ce que Montmartre? — Rien. — Que doit-il être? — Tout. »

Comme il arrive toujours, la lenteur des entrepreneurs, des difficultés avec un créancier du sculpteur Charpentier, auteur des chats héraldiques destinés à orner la façade, retardèrent l'ouverture. Enfin, le déména-

gement eut lieu et prêta à une hilarante cérémonie. Un suisse, la hallebarde sur l'épaule, un gonfalonier, portant la bannière du Chat Noir, « d'or, au chat de sable passant, armé et lampassé de gueules », avec la devise « Montjoie-Montmartre », des musiciens précédaient le cortège. Salis suivait, rutilant sous l'uniforme de préfet de première classe (préfet de Montmartre), l'épée au côté. Puis, porté à dos d'hommes, c'est-à-dire d'académiciens, dont, pour la première fois, les garçons de l'hostellerie avaient revêtu le costume, c'était le *Parce Domine*, à vrai dire déplacé dans cette mascarade. Une charrette à bras, la charrette du petit terme, emmenait le surplus. Des amis, des habitués du cabaret fermaient la marche, se prêtant de bon gré à ce carnavalesque défilé, comme le jour où Salis s'était fait couronner roi de Montmartre, ou, plus communément, quand, sous la conduite de Jules Jouy, on se rendait au dîner de « La Soupe et le Bœuf ».

Le 13 juin 1885, la chronique d'Alphonse Allais était précédée de ce nouvel avis, cette fois définitif : « A cette heure, le Chat Noir est 12, rue de Laval. » Le 21 juin, l'inauguration eut lieu, avec un concert auquel le gentilhomme-cabaretier avait convié nombre de personnalités. Maigriou, qui avait engraissé, habitait maintenant un palais, Henry Somm et Henri Rivière allaient bientôt y installer le plus plaisant théâtre qui fut jamais. C'est ce Chat Noir-là, avec sa Diane de Houdon, sa salle des gardes, ses cheminées et l'admirable verrière de Willette, le *Veau d'or*, qu'ont connu les Parisiens, les provinciaux et les étrangers, pour qui celui du boulevard Rochechouart était, pour la plupart, demeuré lettre morte. Maintenant, malgré le suisse Bel Ami qui la gardait, on ne se contentait pas d'entr'ouvrir la porte au public, on l'invitait à la franchir. Le Chat Noir devenait quelque chose comme une académie : musée, *auditorium*, théâtre, bien plus que cabaret, il allait être pour beaucoup un initiateur et un vulgarisateur.

Contrairement aux entrepreneurs de spectacles qui, pour l'ordinaire, se plient avec une touchante humilité aux goûts de leurs auditeurs, Salis et les collaborateurs qu'il avait groupés autour de lui ne firent jamais aucune concession au « mufle », représentant du goujatisme cosmopolite. A côté de la note légère, l'art pur eut sa place, la première, peut-être. Aux hardiesses des chansonniers et de Jean Goudezki, le « poète chaste », rêve, extase ou action, les formes les plus diverses de la poésie, de la peinture et de la musique s'épandirent librement. Grâce à Dieu, le Chat Noir demeura fantaisiste, mais il sut également donner d'inoubliables visions, évoquer les plus glorieuses légendes. « Mystique avec le génial paysagiste et découpeur d'ombres Henri Rivière », il fut bien, suivant l'expression de Jules Lemaître, « un œil-de-bœuf ouvert sur l'invisible ».

Poètes, peintres, dessinateurs, chanteurs, chansonniers, humoristes, tous rivalisèrent pour faire de l'hostellerie l'endroit le plus suggestif et le plus gai du monde. Tels spectacles d'ombres furent d'authentiques merveilles. Au grand public qui les ignorait le Chat Noir révéla les noms de Paul Marrot, de Georges d'Esparbès, de Jean Rameau, d'Armand Masson, d'Ogier d'Ivry, du vicomte de Borelli et de combien d'autres! Ce fut le tremplin sonore d'où bondit vers l'Académie la jeune gloire de Maurice Donnay. Il fut pour les peintres mieux qu'une exposition. La réputation de Willette, de Steinlen, de Rivière, de Caran d'Ache partit du cabaret devenu hostellerie pour rayonner par le monde. Faut-il nommer aussi — mais je vais en oublier — Henry Somm, George Auriol. ces fantaisistes, le vieux Pille, Lucien Métivet, Louis Bombled, Fernand Fau, toute la théorie enfin des illustrateurs? Lui-même caricaturiste médiocre, Salis fut, pour les artistes, ses camarades, le lanceur rêvé.

Et, sans parler des « voix chères qui se sont tues », Fragerolle, Delmet, Montoya, des vieilles chansons de

France, harmonisées par Charles de Sivry, musicien et causeur exquis, ce fut — mais à ceux-là il faudrait consacrer tout un volume — la phalange si pittoresque des chansonniers.

La chanson, cette chose si française, fut un des plus grands attraits des intermèdes du Chat Noir, attrait d'autant plus vif que chacun, parmi ces chansonniers, avait sa personnalité et que nul ne ressemblait aux autres.

Fils de boucher, ayant composé ses premiers couplets, que le soir il chantait dans des goguettes, en allant le matin livrer la viande paternelle, Jules Jouy avait le génie de la chanson. Les jambes en manches de veste, le front bombé, un œil inquiétant par son strabisme, le mégot pendant à la lèvre, ricanant plus que riant, le pauvre « Jumet », avec ses soudaines colères vite apaisées, cherchait à cacher sous une brutalité affectée une enfantine timidité. Comme Bruant, n'osant ouvrir la porte, il y f...ichait un coup de pied.

D'une exceptionnelle intelligence, il s'était fait lui-même et, dans une très jolie langue, écrivait ses chansons, sans une rature, sur le marbre même de l'imprimerie, tandis que, à côté de lui, les typos composaient à la casse. « Notre camarade, le bon poète chansonnier Jules Jouy » avait, effectivement, entrepris le tour de force de publier, soit au *Cri du peuple*, soit au *Parti Ouvrier*, soit au *Paris*, une chanson *quotidienne*. Tous les sujets lui étaient bons. De la scie de café-concert où il excellait, à l'odelette guerrière, en passant par le scandale ou le procès de la veille, il embrassa tous les genres. Par-dessus tout, il excellait dans l'adaptation à un air connu de paroles nouvelles, parfois déconcertantes. Ancien rédacteur au *Tintamarre*, il tirait d'heureux effets du calembour et de l'à peu près : par exemple cette *Attaque nocturne*, « Crève, bon passant, crève », ou ce pastiche de J.-B. Clément :

Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand, pauvres sans pain et riches gavés,
Nous serons aux prises.
Les drapeaux de Mars flotteront aux brises,
Les drapeaux vermeils sur qui vous bavez,
Vous regretterez le beau temps des crises,
Quand viendra le peuple au haut des pavés.

Souvent, sous sa blague voulue, son cœur apparaissait et débordait. Nul ne fut moins sceptique. Ce chantre brutal de la guillotine — c'était chez lui une hantise et une exécution ne pouvait avoir lieu sans qu'il y assistât — a dressé contre l'ignoble outil né de la Révolution le plus terrible réquisitoire qui jamais ait été :

Cynique, sous l'œil du badaud,
Comme, en son boudoir, une fille,
La Veuve se lave à grande eau,
Se dévêt et se démaquille.
Impassible, au milieu des cris,
Elle retourne dans son bouge.
De ses innombrables maris
Elle porte le deuil en rouge.

Après tant d'autres, Jules Jouy est mort fou.

La chanson de cabaret n'est point chose facile. Il faut se renouveler, compter sur des déboires avant de trouver celle qui porte, et, quand elle a plu, la répéter inlassablement, durant des mois, à la demande du public. Eugène Lemercier, qui n'a jamais occupé la place que lui méritait la qualité de ses chansons, a joliment exprimé cette tristesse du métier d'amuseur :

Amuser avec des chansons,
N'est-ce pas une ingrate tâche?
On en écrit de cent façons
Qu'on essaie un soir, puis qu'on lâche;
Mais lorsqu'on a mis la main sur
Celles qui font rire à coup sûr,
Quel triste métier :
Pendant dix ans on les rabâche;

Quel triste métier
Que le métier de chansonnier!

Les mains dans les poches, zézayant et si amusant, il y eut Maurice Mac Nab, préoccupé, comme son frère Douglas, de spiritisme, et que dévorait la phtisie, Victor Meusy, semblant presque écrire pour les jeunes filles — quand il existait encore des oies blanches, — Xanrof, dont les chansons assurèrent le succès d'Yvette Guilbert, si intelligente et si fine diseuse, Léon Durocher, le « vieux Gaulois », qui, avec une belle conviction, chantait sa Bretagne et Montmartre, puis ce bon petit Pierre Trimouillat — le « baron Trimouillat », clamait Salis — qui, aimable, bon et serviable, apportait avec son filet de voix comme un écho désuet et charmant du Caveau.

Pour terminer ce défilé en beauté, voici venir, frères siamois du succès, tradition vivante du Chat Noir, Jacques Ferny, impassible, semblant passer au laminoir les strophes de la *Visite présidentielle* et de l'*Ecrasé,* Dominique Bonnaud, explorateur, poète, chroniqueur, chansonnier, successeur de Salis en matière de boniment, et déplorant déjà la chute de sa luxuriante chevelure, Vincent Hyspa, semeur de gaieté :

Il est quatre heures du matin
Sur le boulevard de mon crâne;
Le Temps, balayeur à tous crins,
En a fait la surface plane.

La chanson, passée par la suite au rang d'intermède, donna naissance aux « ombres » qui devaient assurer la fortune et la vogue du Chat Noir. Un beau soir, l'idée vint, entre camarades, de tendre une serviette devant le guignol lyonnais qu'y avait apporté Auriol. Tandis que Jouy chantait ses *Sergots,* on s'amusa à les faire défiler, en transparence, découpés dans un carton par Henri Rivière.

C'était une première réalisation, améliorée bientôt par

la substitution du zinc au carton. Les progrès furent rapides. A la chanson succédèrent de petites pièces. En 1885 furent donnés la *Berline de l'émigré* et l'*Eléphant*, dus au crayon de Henry Somm, puis, en fin d'année, une première version, sous le titre de *1808*, de l'*Epopée* de Caran d'Ache.

Les ombres japonaises avaient déjà remplacé le guignol; à leur tour, elles allaient faire « place au théâtre ». Henri Rivière a, en effet, bouleversé la technique des ombres, créé des plans, dessiné des paysages, rendu de troublants effets de lumière. Sa *Tentation du grand saint Antoine* obtient, dans le courant de 1886, un succès mérité auquel est associée la *Potiche* de Henry Somm. Dans la dernière semaine de décembre est donnée la première de l'*Epopée*. Cette fois, le triomphe est complet. Salis se surpasse dans le commandement des régiments qui se succèdent, on applaudit à tout rompre, on crie « Vive l'Empereur! » L'*Age d'or* de Willette, le *Fils de l'eunuque* de Somm, *Une partie de whist* de Sahib continuent ce succès.

En 1888, Albert Robida, par une de ces anticipations qui lui sont familières, fait, dans la *Nuit des temps*, apparaître sur l'écran « Paris transformé par la guerre aérienne », une « invasion » et un « combat aérien ». Le public rit, amusé : nul ne soupçonne l'aéroplane et ce que sera la prochaine guerre.

En 1889, sans attendre son centenaire, Louis Bombled célèbre la *Conquête de l'Algérie* et c'est une gracieuse évocation par Henry Somm (*De Cythère à Montmartre*) de l'amour, à travers le temps, les modes et le roman.

Les ombres du Chat Noir ont atteint leur apogée : après l'*Epopée*, la *Marche à l'Etoile* (1890). Henri Rivière est parvenu, semble-t-il, au summum de son art. Musicien et peintre, Fragerolle et Rivière obtiennent un égal succès. Le public ne sait lequel il doit le plus applaudir du chanteur et du créateur de la marche nocturne des

pécheurs vers l'Etoile. Avec justice, il les acclame tous les deux.

Et ce fut le triomphe du poète. Connu et déjà apprécié des habitués du Chat Noir, par un de ces coups de maître qui décident de la destinée d'un homme, Maurice Donnay se révèle, à un public d'élite, le 9 janvier 1891, avec cette délicieuse *Phryné,* où il avait mis son âme de poète, sa blague et sa gouaille. Dans ces « scènes grecques », comme, en fin d'année, dans *Ailleurs* (Revue symbolique en 20 tableaux), il y avait de la fantaisie ailée de Henri Heine. Dans ces vers qu'il disait si bien, Maurice Donnay apportait une note nouvelle que n'étaient point parvenues à obscurcir les équations, les logarithmes et les épures de l'Ecole Centrale.

Le lendemain, la presse, à commencer par le *Figaro,* fut unanime à célébrer l'œuvre du jeune maître, reproduisant, comme une pièce d'anthologie, le couplet de l'avocat Hypéride à la courtisane :

O Phryné, ne crains rien. — Autrefois dans Athènes,
Pour être un orateur éloquent, Démosthènes
Se promenait au bord de la mer en courroux,
Et là, parmi les vents, en suçant des cailloux,
Jetait aux flots hurleurs une longue harangue.
Or, toi, tu m'as donné pour délier ma langue
Mieux que de vils cailloux, les pointes de tes seins,
Cailloux roses, cailloux fleuris, où par essaims
Se posent les baisers des lèvres butineuses.

On présume quel enthousiasme dut susciter dans *Ailleurs,* chez Jean Lorrain, l'*Eros vanné* — autre succès d'Yvette Guilbert :

Je suis le fruit d'un rendez-vous
Pris dans une arrière-boutique
Par un bookmaker au poil roux
Avec un trottin chlorotique,

Et vieux malgré mes vingt années,
Usé, blasé, car je suis né

Sur un lit de roses fanées
Et je suis un Eros vanné.

Pauvre Lorrain, c'était faisandé à point pour lui plaire. Mais Maurice Donnay, « avec son visage ambré, ses cheveux bleus, — le portrait est de Paul Bourget — ses yeux noirs et doux, ses lèvres bonnes sous la moustache tombante, sa voix caressante et paresseuse », était d'une autre complexion. Sans se soucier des « morphinées en quête de frissons nouveaux », épris de belle langue, de théâtre et de vérité, il suivit le chemin fleuri que la renommée traçait devant lui et sut demeurer aussi simple que par le passé. Jamais succès n'avait été si mérité.

Mais le temps marche, « oh! combien vite! », spécifiait le récitant Maurice Donnay. A peine me reste-t-il le loisir de signaler, à côté du *Roland* de Georges d'Esparbès, trois gros succès, le *Carnaval de Venise* de Louis Morin (1891), l'*Enfant prodigue* de Fragerolle et Rivière, et dudit Fragerolle, assisté de Vignola, ce *Sphinx* (1896), qui fut un peu le chant du cygne du Chat Noir.

Cependant tout lasse, et, plus encore, tout casse. Si solide qu'il eût été, l'organisme de Rodolphe Salis n'a pu résister à sa vie de tavernier. Les années de champagne comptent double, elles aussi, les nuits de Montmartre, les multiples bocks vidés d'un seul trait qu'il ne pouvait refuser, à moins de blesser les clients qui l'invitaient. Courageux, sous le coup du fouet du succès de la soirée à assurer, il montrait, oubliant les tiraillements de son estomac, la fatigue de tout son être, une verve et un brio qui trompaient les étrangers. Pourtant il était à bout et aspirait au repos. Certains soirs, la barbe d'un blond plus pâle, la voix plus enrouée, Horace Valbel le remplaçait : « ersatz » dont nul n'était dupe, ou encore, Parnassien attardé, apportant dans cet office une componction surannée, le poète Adrien Dézamy. Puis des défections l'attristèrent, une partie de ses pensionnaires l'avaient quitté, pour aller fonder une contrefaçon qui ne réussit point.

Une nouvelle équipe de chansonniers les remplaça. C'était encore la « bonne chanson ».

Et vinrent les tournées. Dans l'intervalle, heureux de quitter son appartement de la rue Germain-Pilon, où il étouffe, Salis se réfugie, près de Châtellerault, en son château de Naintré, où, à l'ombre d'un très authentique donjon, il aspire l'air de la campagne. Il n'est plus que gentilhomme. A bout de bail à son tour, l'hostellerie après le cabaret a été abandonnée, une partie des collections entassée rue Germain-Pilon. Le reître peint par La Gandara a renoncé aux vanités du monde, même à cette rosette violette que, si longtemps, il a indûment portée. Sa carte est maintenant ainsi libellée :

RODOLPHE SALIS
Ci-devant Directeur du « CHAT NOIR »
Ancien Officier d'Instruction Publique

Puis vint la dernière tournée. Outre Salis et sa femme, elle est composée de Dominique Bonnaud, de Gabriel Montoya, qui récitera *Phryné* et *Ailleurs*, reproduisant à merveille la diction et jusqu'aux intonations de Donnay, pour tracer ensuite un lamentable récit du *Roman comique du Chat Noir*, de Milo de Meyer, de Clément Georges, de J. Mulder, de Chantrier, du fidèle machiniste Jolly. La petite troupe quitte Paris le 11 mars 1897 et donne le soir même à Versailles sa première représentation. A peine remis des fatigues de sa précédente tournée, Salis, qui ne mange plus, torturé par une incoercible diarrhée, tient à faire l'écrasant boniment de l'*Epopée*. Il en est de même le lendemain à Châteaudun. Malgré les remontrances de Montoya, qui se souvient avoir dans son portefeuille le parchemin de docteur en médecine, Rodolphe Salis, le teint jaune, les traits crispés, après une syncope qui a marqué l'entr'acte, cherche à lancer pour la dernière fois les terribles commandements du drame napoléonien. Il est haletant, à peine si sa voix porte.

Le 14, à Angers, il est forcé de s'aliter. Un médecin a été appelé et diagnostique une tuberculose intestinale à marche rapide. Tandis que, à la Bodinière, Dominique Bonnaud assure la marche de la représentation et se révèle un incomparable bonimenteur, Mme Salis décide de ramener son mari à Naintré — cinq heures de trajet par un train omnibus — dès qu'il sera transportable.

La fin est proche. Transporté à Naintré le 17 mars, Rodolphe Salis y meurt le 19 à trois heures du matin, après avoir jeté un dernier regard à ses collections et à sa bibliothèque. Jusqu'au bout, il avait eu sa tête, s'inquiétant de la tournée en cours, rêvant de nouveaux spectacles.

Ce même jour, on enterrait à Saint-Laurent le pauvre Jules Jouy qui, enfin, avait achevé de mourir. Divulguée par un télégramme apporté par Pierre Delcourt, la nouvelle de la mort de Salis eut tôt fait de se répandre. On causa, épilogua, remua des souvenirs. A beaucoup, une anecdote, futile en elle-même, revint en mémoire. C'était un après-midi, au Chat Noir; descendant l'escalier, Jules Jouy tomba.

— Que ne t'es-tu cassé la... tête! dit brusquement Salis, dont l'aménité était parfois médiocre.

Mais Jouy, déjà relevé :

— Tu sais, Salis, ne désire pas ma mort : tu me suivras dans les vingt-quatre heures.

Coïncidence, réminiscence d'un mot historique, la prédiction était réalisée.

Hélas! combien sont morts parmi ceux qui égayèrent le Chat Noir de leur talent, de leur fantaisie et de leur jeunesse! A la veille du cinquantenaire du cabaret du boulevard Rochechouart, le compte des survivants serait plus facile à établir. Cherchons-les : Jean Ajalbert, George Auriol, Karl Boès, Dominique Bonnaud, Félicien Champsaur, Rodolphe Darzens, Maurice Donnay,

Georges d'Esparbès, Jacques Ferny, Franc-Nohain, Vincent Hyspa, Louis Le Cardonnel, Eugène Lemercier, Paul Morisse, Raoul Ponchon, Jean Rameau, Gustave Rivet, Henri Rivière, Xanrof, d'autres que j'oublie. La plupart n'ont pas trop mal réussi, comme on voit. Est-ce tout? Parmi les habitués, les plus réguliers des habitués, il en est qui, sans avoir jamais tenu les premiers rôles, firent partie intégrante de la maison et ont encore bon pied, bon œil, mon vieux camarade Pierre Delcourt, par exemple, intarissable quand il s'agit d'évoquer les souvenirs du Chat Noir, ou encore cet excellent Pellet, toujours le même, sinon qu'il a renoncé au bord plat et que des fils d'argent parsèment sa barbe. Salis l'avait baptisé « le docteur ». Ce titre honorifique lui est resté et ce doctorat impromptu semble lui avoir porté bonheur.

PIERRE DUFAY.

LES AMANTS DE PALMA

—

Palma, vendredi, 11 avril 1930.

Il y a trois jours à peine que j'ai débarqué à Palma et déjà je m'ennuie. Je me sens incapable d'esquisser le moindre geste pour me rapprocher des gens qui peuplent cet hôtel. Pourtant, la solitude me pèse, surtout à l'heure des repas. S'asseoir tout seul, dans son coin, chercher à traduire l'interminable menu d'un déjeuner à l'espagnole, observer du coin de l'œil ses voisins, les « situer », essayer d'entendre ce qu'ils disent, ceux-ci en anglais, ceux-là en allemand, — et ces *caballeros* sont-ils de Catalogne? ou de Castille? ou de Majorque? — se convaincre trop vite que les uns et les autres ne méritent pas plus d'attention que la veille, rien de tout cela n'est bien réconfortant. Si je partais pour Barcelone?

Le ciel est pur, la mer paisible. Ce soir, si je suis encore ici, le meuglement de la sirène, qui, vers neuf heures, annonce le départ du bateau, me plongera, comme hier, dans une tristesse affreuse. Pourtant, cette île que je n'ai pas encore parcourue, on la dit pleine de belles choses. N'essaierai-je pas de la connaître? De ma place, je vois le port, la tour blanche du phare, quelques voiles sur la mer et, contre la jetée, des coques noires et rouges, des cheminées, des mâts. Un peu plus à gauche, la cathédrale, ses pierres dorées, sa vaste ogive ouverte sur l'horizon marin, ses contreforts aux dures arêtes qui lui donnent l'air d'une forteresse. Ce palais presque arabe, c'est la *Lonja*. Derrière lui, les rues étroites qui s'enchevêtrent autour du *Borne* et de la *Rambla* me réservait peut-être des surprises, des rencontres heureuses. Faut-il rester?

Pendant que je discutais avec moi-même, le maître d'hôtel a installé dans mon voisinage une nouvelle venue. Elle lui parle castillan, me semble-t-il, avec beaucoup d'aisance. Mais, sûrement, c'est une étrangère. Elle est grande et mince, alors que les Majorquines — souvent jolies — ont la croupe placée fort bas et des jambes trop brèves. Anglaise? Peut-être : elle m'a paru blonde et sportive. Son visage, entrevu un instant, n'est plus très jeune. Deux tables me séparent de la sienne. Elle me tourne le dos. Je détaille : une nuque très blanche, un buste droit, des mouvements souples, gracieux. Le chapeau ne peut venir que de Paris. Tandis que la plupart des autres convives, hommes et femmes, prennent des poses bizarres ou grotesques — genoux cagneux, pieds ramenés en arrière sous la chaise ou étalés en éventail, dos arrondis, poitrines rentrées, bedaines arrogantes, — elle est assise avec une élégance naturelle. Tout ce que j'observe en elle témoigne d'un esprit de finesse qui n'est pas d'ici. Et comme elle paraît libre, indifférente aux conventions qui règnent sur tous ces Britanniques, immunisée contre le zèle studieux de ces Germains, rebelle aux contraintes qu'une discipline tout ensemble cléricale et bourgeoise fait peser sur ces indigènes! En la voyant, j'ai compris soudain ce qui me manquait depuis trois jours et dont l'absence me rendait malheureux : l'air léger des pays de franchise où tout le monde respire parce que personne ne s'impose à personne. Voilà, j'en fais le pari, une femme incapable de baisser les yeux en aucun lieu de la terre, même dans cette ville où le bon ton consiste à épier sournoisement ceux qui passent et à détourner son regard dès qu'il en croise un autre.

Mon repas fini, je me suis embusqué dans le hall, où je gribouille ces lignes en sirotant un café très amer. Quand l'inconnue sortira, je pourrai la revoir à mon aise.

Elle vient. Elle a passé. Sous l'éclat froid de ses prunelles, c'est moi qui ai battu en retraite. Mais j'en ai

vu assez pour hasarder un diagnostic. Premier point : elle est plus vieille que moi et, dans ces conditions, je ne suis plus assez jeune pour risquer de « tomber en amour », comme disent les Anglais. Aucune aventure à souhaiter ou à craindre. J'aime autant ça. Deuxième point : elle a dû être très belle et pourrait encore tenter plus d'un homme. Si les traits montrent quelque fatigue, le corps, gainé dans un jersey beige, doit être magnifique. Troisième et dernier point : l'ensemble dénote un assemblage assez rare de qualités peut-être contradictoires. Je crois y reconnaître cet équilibre que j'ai si raremen trouvé entre le cœur et la raison, l'imagination et le sens critique, la vigueur du tempérament et la subtilité de l'intelligence. Pour l'heure, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai envie de la connaître, mais sans arrière-pensée de convoitise, par simple curiosité d'esprit, comme il me plairait de rencontrer dans ces parages Montherlant ou l'ombre de Barrès.

Tiens! elle parle au portier, debout derrière son comptoir. Je m'approche, feignant d'examiner dans une vitrine des broderies et des majoliques; c'est du français que j'entends, et du meilleur.



Samedi, 12 avril.

J'aurais eu grand tort de m'enfuir. La journée que je viens de vivre au grand air me promet un séjour très supportable.

Ce matin, dès neuf heures, j'étais assis sur la première banquette de l'auto-car, à côté du chauffeur. Au moment où nous allions partir, un hasard bienveillant m'envoya pour compagne mon inconnue d'hier. Il ne restait qu'une place, à ma droite. Elle monta. Je l'aidai à s'installer.

L'hôtel fournit à ses clients qui partent en excursion des paniers contenant un repas. Elle avait le sien, que je serrai avec le mien dans une couverture.

Au sortir de Palma, nous n'avions échangé que des répliques banales. Elle répondait à mes propos, mais sans entrain. Je m'arrêtai de parler, affectant de ne plus voir que le paysage. Nous roulions à travers des plantations d'oliviers dont les troncs ressemblent tantôt à des nœuds de reptiles, tantôt à des amas de pierres d'où jailliraient des branches et des feuilles. Tout à coup, ma voisine se mit à questionner, en dialecte majorquin, le petit homme aux yeux bridés qui tenait le volant.

— Tiens, dis-je, vous connaissez donc le pays?

— Bien sûr, j'y ai vécu cinq ans. J'y retrouve des souvenirs, déjà vieux...

— Agréables?

— C'est selon...

Jusqu'à Valldemosa, je n'en tirai pas autre chose.

Devant l'église de la chartreuse, la voiture s'arrêta. Tout le monde descendit pour l'obligatoire visite aux cellules de George Sand et de Chopin. Comme tous les logis découpés dans l'ancien domaine des moines, celui qui abrita, durant l'hiver de 1838, ces illustres amants, est habité aujourd'hui par une famille d'insulaires. Dans les deux alcôves sombres où reposèrent le musicien et sa maîtresse, on a dressé des lits d'enfants. Un jardinet carré s'étend sous les fenêtres, au-dessus d'une forêt en pente, qui dévale jusqu'à la plaine.

En nous faisant les honneurs de ces lieux, la jeune fille de la maison semblait pénétrée de respect pour les héros de l'histoire qu'on lui avait apprise.

— On dirait, à l'entendre, observa ma compagne, que les mœurs ont changé depuis le temps où les bonnes âmes de Palma vouaient à ces pestiférés une haine féroce.

Sa figure, sous l'adroit maquillage, se plissa en un sourire forcé. Elle ajouta :

— Ils sont restés les mêmes, allez : j'en sais quelque chose.

Tandis que s'éloignait le piétinement de la caravane,

elle m'attira vers une fenêtre et, dans la pierre de l'embrasure, me montra une inscription gravée au couteau : quatre lettres entrelacées de telle sorte qu'il était difficile de les distinguer.

— Il y a là dedans mes initiales, murmura-t-elle; j'ai habité cette chambre.

Je dus, sans doute, sourire vaguement.

Elle reprit :

— Vous trouvez ça puéril, bien sûr? Moi aussi. Ce n'est pas moi qui l'ai fait. Jamais l'idée ne me viendrait d'écrire mon nom sur un mur, je vous prie de le croire! Mais qu'est-ce qu'une faute de goût, aux yeux d'une femme, chez l'homme qu'elle aime?

Je ne voulus ni contredire ni questionner : un mot de trop pouvait la rejeter dans un silence hostile. Ma mémoire s'efforçait seulement de retenir les quatre lettres que j'avais enfin déchiffrées : M. R. E. V.

Nous remontâmes en voiture. De parler français, d'être seuls avec le chauffeur sur le siège avant, nous nous sentions isolés des autres; nous pouvions, sans nous occuper d'eux, dire tout ce qui nous passait par la tête. J'usai peu à peu de cet avantage. Sur la route en lacets qui s'accroche aux falaises de Miramar, dans les forêts d'orangers qui entourent Deya et Soller, je me répétais de temps en temps : M. R. E. V. En regardant ma voisine, que le soleil, parfois, faisait grimacer, je songeais : « Ah! cette rencontre, dix ans plus tôt, quelle catastrophe pour moi, ou quelle merveilleuse aventure! » Ma curiosité, exempte de tout émoi sensuel, n'en était pas moins vive. Enervé par de fausses confidences, je brûlais d'en savoir davantage. L'esprit de cette femme, la grâce de ses gestes, la qualité de ses remarques sur la forme et la couleur des choses, tout révélait une nature peu commune. Tout m'avertissait qu'elle devait posséder une grande expérience de la vie et raffiner en même temps sur l'élégance

de l'âme, cumulant ainsi des mérites qui vont rarement de pair.

Pour l'encourager, je la renseignai moi-même avec une facilité, une précision et, s'il faut tout dire, une imprudence dont je m'étonne encore.

Mes aveux l'amenèrent tout au moins à me révéler son nom :

— Je m'appelle Mireille Robespierre.

Amusée de ma surprise, elle ajouta :

— Je suis d'Arras, comme l'Incorruptible : mon père était son arrière-petit-neveu. Mon prénom me vient de ma mère, Arlésienne.

Nous arrivions à Puerto de Soller, village de pêcheurs dont le port, creusé dans un cirque de rochers jaunâtres, s'ouvre au nord par un étroit chenal. Le norois poussait à travers cette brèche des vagues assez fortes, qui, sur le sable de la crique, prenaient une couleur boueuse. L'autocar nous avait déposés devant une auberge située presque à l'entrée de la passe, au pied de la falaise où s'élève le phare. Déjà nos compagnons de route s'attablaient dans le jardin, déballaient leurs provisions, réclamaient à boire. Le vent redoubla de violence, menaçant d'emporter les nappes et les vivres. Des embruns venaient s'abattre jusque sur la terrasse. Une bouteille renversée se brisa.

— Ne restons pas ici, me dit Mireille, je connais un endroit où nous serons bien mieux.

Je me laissai conduire. Nos paquets sous le bras, nous suivîmes le quai, jusqu'à une *fonda* somnolente. Un homme en espadrilles vint nous demander ce que nous désirions. Mireille le lui expliqua, en dialecte. Je l'entendis ensuite s'enquérir de la patronne, qui se nommait Mme Pou.

— Ne vous moquez pas, fit ma compagne en me voyant

sourire, c'est un très vieux nom catalan. D'ailleurs, cette brave femme m'a sauvé la vie.

Pendant que le garçon allait tirer de sa sieste la *señora* Pou, Mireille me désigna l'imposte qui surmontait la porte de la salle : les couleurs du vitrage étaient celles du drapeau français. Elle m'apprit que les gens de Puerto de Soller entretenaient des relations de commerce et d'amitié avec ceux de Sète, du moins au temps où cette ville s'appelait encore Cette.

— Aux plus sombres jours de la guerre, continua-t-elle, nous avions ici de véritables frères. Comme vous le savez, il n'en était pas de même dans toute l'Espagne.

Une porte s'ouvrit sur un balcon, au-dessus de nos têtes. Contre le mur passé au lait de chaux, un escalier de bois se mit à geindre. Une imposante matrone en descendait les marches. Elle arriva sur nous beaucoup plus vite que je ne m'y attendais. Mireille, qui s'était levée, disparut, aspirée soudain par la généreuse poitrine, enveloppée par les bras puissants de notre hôtesse. Il y eut des gloussements, des cris de joie, des baisers qui claquaient, un long bavardage auquel je ne compris quasi rien. Enfin, Mme Pou, cordiale, déclara en castillan qu'elle ne voulait pas importuner plus longtemps le *caballero*. J'avais grand'faim et je ne fus pas mécontent de me mettre à table.

Mireille paraissait heureuse.

En étalant sur des assiettes le contenu de nos paniers, elle m'avait dit :

— Ah! vous qui êtes homme de lettres, si je vous racontais mon histoire, vous en pourriez faire plusieurs romans.

Pendant que nous déjeunions, puis dans la voiture, en regagnant Palma, elle s'est assez sincèrement confessée.

Demain, dimanche, je ne la verrai que le soir : elle m'a promis de m'accompagner au cinéma. J'emploierai la journée à mettre au point ce que je sais d'elle.



Dimanche, 13.

Le père de Mireille était un Français du Nord amoureux de la Provence. Romaniste assez estimé, il enseigna quelque temps à Aix, s'y maria, quitta l'Université et regagna son Artois pour s'y consacrer à des travaux personnels. Il avait de quoi vivre et sa femme était riche. Leur unique héritière fut élevée comme une jeune fille de bonne bourgeoisie. Quelques années avant la guerre, elle épousa, très jeune, un industriel du Nord, qui fit de mauvaises affaires, essaya de donner le change, dilapida la dot de sa femme, pensa se rétablir en spéculant, perdit la tête, commit des faux et disparut la veille du jour où on allait l'arrêter. Mireille s'empressa de réclamer le divorce. Il en résulta, semble-t-il, un conflit grave entre elle et ses parents. Une amie de pension lui permit de s'évader en lui procurant, à Barcelone, un emploi de dame de compagnie chez la marquise douairière de Villanueva. Celle-ci avait un fils, Enrique, capitaine d'artillerie, marié et père de deux fillettes. On pria Mireille de leur apprendre un peu de français. En 1912, l'officier devint son amant.

— C'est, m'a-t-elle dit, le seul homme que j'aie vraiment aimé. Serait-ce parce que nous avons beaucoup souffert l'un par l'autre? Il se peut. J'étais vraiment, dans tous les sens du terme, sa *maîtresse*. Je l'ai toujours regardé comme mon élève, un élève indocile, plein de révoltes, mais capable aussi d'accomplir des prodiges. Quel orgueil j'éprouvais à dompter sa fougue, à perfectionner son jeu, à le conduire malgré lui au gré de mon caprice!

Je n'ai pu m'empêcher de répondre :

— Vous étiez, me semble-t-il, bien jeune pour vous plaire à ce rôle. Deux ans de mariage auraient donc suffi à vous rendre, en amour, plus experte que votre amant? Son érudition, pourtant, devait, au début tout au moins,

l'emporter sur la vôtre, en durée, en variété, en richesse d'enseignements...

— Vous ignorez l'Espagne et vous ne me connaissez pas encore. Quand vous saurez tout, vous comprendrez...

Mais il ne s'agit pas de répéter toutes les paroles de Mireille. Ce que je veux, c'est voir clair dans son histoire. Je vais donc résumer ce qui peut m'aider à découvrir la suite, à lui arracher ses derniers secrets.

Don Enrique l'avait enlevée à la marquise sa mère pour l'établir dans une confortable villa, soigneusement dérobée aux regards trop curieux. Il la traitait avec munificence, mais, bien qu'elle ne lui donnât aucun sujet de se montrer jaloux, elle se sentait plus férocement surveillée qu'une épouse du Grand Turc. Amoureuse, elle n'en souffrait pas. M. de Villanueva était assez riche pour lui assurer, à Barcelone, une existence aisée et digne. Il apportait un zèle ingénieux à ménager son amour-propre, à écarter d'elle tous les périls qu'elle pouvait courir, tous les affronts auxquels une imprudence l'eût exposée. Elle passait pour une riche étrangère, du meilleur monde, que des histoires de famille obligeaient à séjourner loin de son pays. Ce rôle, elle le jouait si bien que nul ne se fût avisé de lui manquer de respect.

En 1913, l'officier, promu commandant, fut envoyé à Palma de Majorque. Les deux amants étaient trop follement épris l'un de l'autre pour que cette circonstance pût mettre fin à leur liaison. Don Enrique loua pour sa famille un vieux palais majorquin et, pour Mireille, une maison sur la colline boisée qui porte à son sommet le château de Bellver.

Mais Palma n'est pas Barcelone. Le nom de Villanueva, son rang, sa situation dans l'armée l'enfermaient bon gré mal gré dans le cadre étroit de l'aristocratie locale. Il ne pouvait songer à y faire entrer sa maîtresse. Elle dut vivre en recluse, car il lui défendait de fréquenter

la société cosmopolite des hivernants. Elle se fût résignée sans peine — c'est elle qui l'affirme — à bien des privations s'il l'en avait récompensée en lui consacrant toutes ses heures de loisir. Il s'en trouvait fort empêché, pris qu'il était dans un réseau serré d'obligations militaires et mondaines. Les choses se compliquèrent encore du fait que la jeune marquise, très accommodante naguère, avait dû sacrifier à l'avancement de son mari le sigisbée qui la rendait heureuse à Barcelone. Privée de lui, elle n'admettait pas qu'Enrique gardât fortune meilleure. Elle ne négligea rien pour empoisonner la vie des deux amants.

Au bout de quelques mois, Mireille ne pouvait plus sortir seule sans éprouver partout sur son passage la sournoise hostilité des indigènes. Les boutiquiers s'arrangeaient pour n'avoir jamais l'article qu'elle désirait acheter. Il fallait, pour être servie, qu'elle s'adressât à des marchands *chuetas*, c'est-à-dire à des descendants de Juifs convertis, il y a quelques siècles, par la peur du bûcher. Même parmi ces gens, méprisés aujourd'hui, malgré leur baptême, comme l'étaient autrefois leurs aïeux, il s'en trouvait qui, pour flatter les bien-pensants, affectaient comme eux d'ignorer l'étrangère ou de ne pas comprendre ce qu'elle leur demandait. Ses domestiques et ses fournisseurs la volaient. Dans les venelles sombres de la vieille ville, des gamins, parfois, l'injuriaient. Les vexations qu'elle subissait eussent été sans doute plus nombreuses et plus graves encore sans le respect religieux qu'imposait aux plus hardis le nom de Villanueva.

M. et Mme Robespierre furent avertis, au fond de leur province, que Mireille était tombée au rang de « femme entretenue ». Entre eux et leur fille, la brouille était désormais sans remède. Elle supportait tout cela sans murmures : elle aimait.

Mais il est l'heure d'aller la rejoindre.



Lundi, 14.

Hier soir, donc, j'ai emmené Mireille au cinéma. Programme au-dessous du médiocre. Le spectacle est permanent : il y a, dans le public, des allées et venues continuelles. Les musiciens mâles vont de temps en temps prendre l'air; seule, une pianiste résignée demeure immobile, vissée sur son tabouret, à moudre de maigres mélodies. Les films sont découpés en tranches minces, séparées par de courts entr'actes, qui permettent aux assistants de bavarder, de s'ébrouer, tandis que les voix aiguës des petits marchands d'oranges et de bonbons dominent de leurs glapissements la rumeur de la salle.

Pendant un de ces intermèdes, j'ai posé la question qui m'intrigue :

— Qu'est-ce que vous aimiez dans cet homme?

Elle hésita un instant avant de répliquer :

— Tous les abîmes qui me séparaient de lui.

Puis, très posément, elle poursuivit :

— Il n'y en a pas beaucoup, je crois, de ces « têtes bien faites » qui se peuvent reposer sur le mol chevet de Montaigne. Elles sont plus rares encore en Espagne qu'ailleurs. Moi, j'en suis une. Je trace des limites à mon désir de connaître, je me résigne à de certaines ignorances. Il y a peut-être en moi de la sécheresse. Je ne m'emballe pas. Je suis raisonnable...

— Oui, mais gourmande et sensuelle. Dans ce domaine, il me semble que vous joignez à des appétits assez vifs un sentiment presque tyrannique de la nuance exacte.

— C'est vrai. La curiosité, autant que l'amour, m'a poussée dans les bras d'Enrique. Je le sentais si loin de moi, tout ensemble mystique et jouisseur, que je me suis mise à l'aimer dans la mesure même où ma « tête bien faite » distinguait mieux les défauts de la sienne. Vous comprenez : j'allais au-devant d'un combat dont

j'ignorais l'issue, mais je savais, de science certaine, que les péripéties en seraient passionnantes. La réalité, je l'avoue, a dépassé tous mes espoirs. Vous m'accordez le sentiment de la nuance : Enrique en était aussi dépourvu qu'on peut l'être, en amour comme pour le reste. Dans l'effort patient que j'ai fait pour le lui donner, ma peine eut souvent des récompenses magnifiques.

Je commence à saisir. De son expérience conjugale, Mireille avait retenu, je pense, cette unique leçon : l'amour, dans un jardin à la française, ne saurait vivre au hasard comme le sauvageon dans la garrigue; il lui faut les mêmes soins qu'à un bel espalier. Elle devait chercher le plaisir avec application et, dans cette poursuite, ajouter aux ressources de l'instinct celles d'une intelligence précise. De telles dispositions paraissent bien étrangères à l'insouciance espagnole. Entre la douceur et la cruauté, j'imagine que Don Enrique ne connaissait pas de milieu. Il était de ce pays où les femmes, éclaboussées par le sang du taureau, en respirent voluptueusement l'odeur, tout en grignotant des sucreries que notre palais trouve écœurantes. L'art de l'Espagne ne nous semble-t-il pas divisé en deux hémisphères dont les pôles seraient le trop suave Murillo et le féroce Goya? Pour le commandant, la femme ne pouvait figurer qu'une consolatrice maternelle ou une esclave passive. La fille du professeur Robespierre s'attribuait une fonction bien différente.

Les difficiles victoires qu'elle remportait sur son amant la remplissaient d'orgueil. Chaque rencontre avivait en elle la volonté de poursuivre la lutte jusqu'à un triomphe absolu. Chaque progrès lui donnait de nouveaux espoirs, l'aidait à supporter la solitude, à dédaigner les avanies. Elle se passionnait aussi pour les alternances de frénésie et de terreur, de soumission et de révolte, d'enthousiasme et d'inertie par lesquelles passait M. de Villanueva.

L'amour qu'il avait pratiqué avant de connaître Mireille, c'est l'assouvissement d'un besoin pareil à celui

de manger ou de boire. Ses débauches d'alors ne laissaient pas plus de traces dans sa conscience qu'une beuverie au mess ou une nuit passée dans un tripot.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement.

Parbleu! il n'ignorait pas la défense. Mais, dans l'ombre du confessionnal, au travers d'un grillage, l'aveu de ses fautes à un prêtre inconnu ne lui causait ni honte ni tourment : l'indulgence du juge restait acquise aux faiblesses de la chair, pourvu qu'elles fussent humblement déplorées et que le pécheur ne semblât rivé par aucune chaîne à l'instrument de son plaisir.

Avec Mireille, ce fut une autre histoire. A sa résistance, aux conditions qu'elle posa, puis à son implacable volonté de conduire le jeu comme elle l'entendait, l'officier dut bien voir qu'il ne se lançait pas dans une aventure sans lendemain. Peut-être essaya-t-il de reculer. Comme le pêcheur qui, tenant au bout de sa ligne un saumon, lui permet de dérouler le fil, le ramène doucement, le laisse repartir, le fatigue, l'épuise et le cueille quand il lui plaît, sa maîtresse finissait toujours par le reprendre. Lorsqu'il sut quelle partenaire elle était, sans doute éprouva-t-il une sorte d'horreur sacrée. Comment! une femme pouvait concevoir l'amour comme un art, s'y livrer sans remords, ignorer l'idée même du péché! Bien plus, elle prétendait en faire l'objet de son étude, le perfectionner par un usage rationnel de l'esprit, du cœur et des sens. Elle voulait enseigner son amant! C'était, en vérité, comme si, dans l'arène, un cheval de picador se fût mis soudain à discourir pour apprendre à Bombita les règles de la tauromachie! Don Enrique, néanmoins, ne tarda pas à s'incliner devant la supériorité de Mireille : ses plus vieux souvenirs, ses plus récentes découvertes s'accordaient à lui montrer en elle une virtuose inégalable. Ce qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver diabolique, c'était la ré-

union, dans un seul être, d'une sensualité savante et d'un jugement très ferme, d'une complète amoralité pour tout ce qui regarde l'amour et d'une scrupuleuse rigueur pour tout ce qui lui demeure étranger. Dans l'esprit de Mireille, au contraire, la volupté n'était pas moins innocente que la gourmandise. Elle trouvait donc tout naturel d'appliquer à la vie amoureuse des préceptes analogues à ceux de la gastronomie. Gourmande, elle n'était point gloutonne : elle aimait trop la perfection pour tomber dans l'excès. Son sens inné de la mesure, son goût de la nuance s'imposèrent peu à peu à M. de Villanueva. L'élève progressa. Lorsque, d'aventure, la vieille misogynie des ascètes chrétiens s'efforçait encore à briser son élan, Mireille, sûre de triompher, jouait complaisamment avec l'obstacle. « Il m'arrivait, assure-t-elle, d'envier ses remords. J'imagine qu'un acrobate, travaillant sans risque au-dessus du filet, peut jalouser ainsi le camarade capable de s'en passer, car le même tour doit apporter à celui qui expose sa vie une satisfaction plus profonde. Là où je ne voyais qu'un jeu, Enrique vivait un drame ».

A Majorque, les difficultés de toutes sortes auxquelles se heurtaient ces amants singuliers nourrirent en eux la flamme du désir. « Je réalisais des prodiges d'adresse, d'imagination et de tranquille audace pour multiplier entre nous les rencontres, pour préparer des fugues, pour déjouer les embûches de sa femme. Mes précautions étaient si bien prises que jamais elle ne put nous atteindre. Assez souvent, c'est vrai, elle réussissait à garder auprès d'elle mon amant, à lui faire manquer des rendez-vous. J'avais inventé, pour ces jours-là, un système de correspondance qui fonctionnait à merveille : nous avons échangé des milliers de lettres, pas une ne s'est perdue. »

Si j'entends bien ce que m'en dit Mireille, ce courrier galant devait être d'un tour assez vif et, dans l'art épistolaire comme dans celui d'aimer, c'était la femme qui enseignait.



Mardi, 15.

En juillet 1914, la jeune marquise de Villanueva séjournant à Saint-Sébastien, ils eurent quelques semaines de sécurité et de bonheur paisible. La nouvelle de la guerre les surprit à Valldemosa, où ils avaient voulu ressusciter Chopin et George Sand. Mireille se croyait détachée de son pays autant que de sa famille : périsse le monde, pensait-elle, pourvu que mon amant me reste. Elle s'inquiéta néanmoins de ses parents, exposés aux fureurs de l'invasion. Lorsqu'elle sut qu'ils avaient pu gagner sans encombre la maison que sa mère possédait en Arles, elle se sentit rassurée... Le commandant ne croyait pas à la victoire des Alliés, mais il parlait de la France avec tant de douceur, de tristesse et de sympathie que la jeune femme n'osait pas lui reprocher les hochements de tête, les gestes évasifs qu'il opposait à ses questions. Une angoisse inavouée la travaillait pourtant.

« Après la Marne, me disait-elle hier, j'ai relevé la tête. Je me sentais absoute. Il me semblait que je pouvais sans remords continuer à jouir de mon bonheur. Villanueva, de toutes ses forces, encourageait cet égoïsme. Pour m'y arracher, il a fallu plus de deux ans de guerre... et certains événements que je ne vous ai pas encore racontés. »

« Je ne sais plus au juste à quelle époque Enrique prononça pour la première fois le nom du Père Lopez. C'était un dominicain fort savant, réputé aussi pour ses vertus, et qui jouait en ville un rôle considérable. On prétendait que les autorités civiles et militaires le consultaient sur tout. Rien ne se faisait contre ses avis. Je soupçonnai bientôt qu'il connaissait et condamnait notre liaison. Etait-ce la marquise qui cherchait à s'en faire un allié? Ou mon amant qui le renseignait? Lorsque je rencontrai, dans la rue, par hasard, mon nouvel ennemi, j'eus aussitôt la certitude qu'il avait arraché à

Enrique nos secrets les plus précieux. Vous savez, mon ami, que je ne me trouble pas facilement. Eh bien! sous le regard de ce moine, je me suis senti rougir jusqu'à la racine des cheveux, comme s'il eût, d'un coup, fait tomber mes vêtements et que je dusse, toute nue, traverser la ville entière pour rentrer chez moi. Ses yeux noirs jetaient des flammes, de vraies flammes, dévorantes, cruelles. »

La brûlure, le frisson de peur qu'elle avait éprouvés ne la détournèrent point de ses amours. Un soir qu'elle s'était surpassée, M. de Villanueva, épuisé de délices, se trouva livré sans défense aux tenailles du remords. Ce fut à Mireille qu'il s'en prit.

D'une voix sourde, rageusement, il laissa échapper, au moment de partir, la pensée qui le hantait :

— Un pays où les femmes peuvent devenir ce que vous êtes mérite que la colère de Dieu s'abatte impitoyablement sur lui.

Elle, qui s'était cru détachée de sa patrie comme de sa famille, ressentit d'abord l'injure faite à la France. Elle frémit de honte contre elle-même, coupable d'avoir fourni à un étranger le prétexte dont il se servait pour accabler en elle tous les siens. Ce n'était pas la première fois, sans doute, que le commandant, frappé d'une panique soudaine, la remerciait de son zèle amoureux par des mots ou des gestes hostiles. Jusqu'alors, elle en avait souri : assurée de le ressaisir, elle lui pardonnait généreusement ses incartades.

Ce soir-là, effondrée sous l'outrage, elle ne dit rien. Quand il se fut éloigné, elle prépara en hâte deux valises, et, sans même avertir ses servantes, se fit conduire dans un hôtel du Terreno — celui-là même qui, à cette heure, nous abrite l'un et l'autre.

Son amant eut tôt fait de la retrouver. Il lui écrivit des lettres très humbles, pleines de passion et de repentir. Pendant plusieurs jours, elle ne répondit pas.

Elle cherchait à quitter l'île. Pour lui donner un passeport, le consulat demandait plusieurs jours. La guerre, d'ailleurs, rendait difficiles et incertaines les communications avec le continent. Les départs de paquebots étaient rares : on les annonçait au dernier moment, sans garantir l'itinéraire. Mireille eût souhaité de s'embarquer pour la France en évitant l'Espagne, mais, depuis assez longtemps, aucun navire français n'avait touché Palma. Un jour, le chasseur de sous-marins *A 32* y fit relâche pour réparer une avarie. Deux de ses officiers, des Marseillais, vinrent déjeuner à l'hôtel où s'était réfugiée la jeune femme. Elle les supplia de la prendre à leur bord, de la ramener dans son pays.

— Vous êtes folle, répondit l'un d'eux, *avé l'assent*. Nous ne savons même pas où nous allons, ma bonne dame. Et puis, les bateaux comme le nôtre ne sont pas faits pour d'aimables personnes dans votre genre.

Elle protestait :

— Non, je ne suis pas folle. Je suis Française et malheureuse. Ma vie est menacée. Il faut que je m'en aille.

— Voyez le consul, bougonna l'aîné des deux hommes.

Devinant une vraie détresse, le plus jeune tendit à Mireille une carte sur laquelle il avait griffonné quelques mots.

— Madame, dit-il, croyez que nous sommes désolés de ne pouvoir vous emmener. Si vraiment vous voulez partir et si vous avez des raisons de craindre la route de Barcelone ou celle de Valence, je vais vous donner un bon conseil : à Puerto de Soller, vous trouverez assez souvent des occasions pour Cette. Adressez-vous de ma part à Mme Pou, à la *Fonda de la Marina*.

Elle remercia et glissa la carte dans son sac. Les deux officiers prirent congé pour retourner à bord.

En leur racontant qu'elle sentait planer un danger sur sa tête, elle ne mentait pas. Elle était persuadée que le Père Lopez la poursuivait d'une haine sans merci : non

seulement il avait résolu de lui arracher son amant, mais encore il voulait la punir, elle, pécheresse triplement coupable de vivre dans le crime, d'y inciter un bon chrétien et de faire avec une odieuse sérénité l'apologie de la luxure.

Dans les messages de Villanueva, Mireille lisait entre les lignes l'aveu d'une trahison : l'initié avait livré à un ennemi de la secte les enseignements de l'initiatrice. Il le regrettait, certes, mais son humilité, son désir de rentrer en grâce, l'évidence même de sa contrition recouvraient mal une sorte de terreur qui le désarmait, qui devait le ramener tôt ou tard sous la coupe de son nouveau maître. La jeune femme, cependant, ne repoussait pas toute idée de réconciliation : son amour et sa curiosité s'accordaient à lui conseiller d'en faire au moins l'essai. Après avoir laissé sans réponse une douzaine de lettres, elle écrivit au commandant qu'elle était prête à lui pardonner et qu'elle retournerait habiter la villa du coteau de Bellver dès qu'elle aurait reçu de lui, avec une répudiation formelle des paroles qu'il avait proférées contre sa patrie, le serment de ne plus jamais revoir le Père Lopez. Il s'empressa d'accorder tout ce qu'elle demandait.

L'Amour, entre eux, ralluma son flambeau. Mais le feu reprenait mal.



Mercredi, 16 avril.

J'ai prié Mireille, ce matin, de me dire la fin de son aventure majorquine.

— Pas encore, me répond-elle. Demain, Jeudi-Saint, je voudrais vous montrer le lieu où vivait ce moine. Nous irons aussi voir la procession qui, un peu avant le coucher du soleil, quitte l'église de l'Hôpital.

— *Iglesia de la Sangre?*

— Celle-là même. Vous comprendrez alors tout ce que je vous ai si mal expliqué jusqu'ici. Voulez-vous?

— Certes.

Elle soupire. Je la regarde. Nous nous promenons sur le terre-plein de la *Rambla,* entre deux rangées de baraques foraines, parmi les cris des marchands et le piétinement de la foule. Des soldats en kaki, coiffés de bérets, flânent par petits groupes. Les hideuses pacotilles débordant de tous les étalages rendent plus sensible la finesse de Mireille. Avec son grand corps allongé, sa démarche fière, son tailleur bien coupé, ses jambes de statue que les bas de soie claire font briller comme du métal, elle est belle. Un petit chapeau en forme de casque s'ajuste avec précision à sa tête. Dès que je la laisse s'éloigner de quelques pas, ma myopie, supprimant les traces de fatigue burinées sur son visage, me la fait voir stricte, symétrique, proportionnée, nette comme une épure : symbole et synthèse de cette féminité moderne dont la grâce ressemble à celle d'un beau cuivre poli. Mais je me rapproche et, sur l'ovale du masque, voici que reparaissent les meurtrissures, les érosions oubliées. Dans les yeux, je découvre une expression de gravité un peu lasse.

— Vous semblez soucieuse?

— Ah! mon ami, la femme que je suis ne ressemble plus beaucoup à celle dont je vous ai parlé tous ces jours. Les souvenirs qui m'assaillent ne m'inspirent pas des réflexions très gaies. Je songe à ce pauvre Enrique, mort au Maroc...

— Mort? Vous ne me l'aviez pas dit!

— Dans la guerre du Rif, au cours d'un combat où les siens et les nôtres luttaient contre un même ennemi. Cette circonstance m'a fait lui pardonner bien des choses. S'il était resté tel qu'au jour de notre séparation, vous ne m'eussiez sans doute pas rencontrée ici. Il a fallu

cette fin pour que je puisse penser à lui sans trop d'amertume.

— La rupture fut donc bien cruelle?

— Demain, mon ami, vous en connaîtrez toutes les circonstances. Venez me prendre vers onze heures, à la sortie de la cathédrale.

— Vous hantez donc les églises, maintenant? Dans une tête si bien faite, où la dévotion peut-elle se loger?

— Je ne sais. Mais il y a le cœur. Depuis que je suis revenue dans cette île, j'entends la voix de Pascal. Elle s'élève, elle couvre peu à peu celle de mon cher Montaigne.

— Je ne m'en étais pas aperçu.

Mireille sourit, d'un sourire désabusé :

— Les hommes voient-ils jamais ce qui se passe en nous? Vous ne vous figurez pas, je pense, que je vous raconte ma vie passée pour le plaisir de vous donner un sujet de roman? Vous m'aidez à faire le point.

Je riposte, vexé :

— Mais vous ne prendrez jamais conseil que de vous-même!

Elle murmure :

— Et Dieu?



Jeudi-Saint, 17 avril.

C'est une Mireille inconnue qui, en m'appelant par mon nom, m'a fait me retourner, ce matin, sur la place de la *Seo*, où pourtant je l'attendais. En ce jour où les femmes de Palma prennent le deuil pour aller prier successivement dans toutes les églises de la ville, elle est vêtue de noir, elle aussi. Une mantille noire, posée sur un haut peigne, encadre son visage, allonge encore sa taille. Et cela n'a pas l'air d'un déguisement : il en émane une beauté fière qui m'intimide. Par chance, j'ai mis un complet brun très sombre : dans le costume clair

que je portais ces derniers jours, je n'oserais faire un pas au côté de cette statue vivante, parée de soie et de dentelles couleur de nuit.

Par des rues étroites, elle m'entraîne jusque sur une place où des pierres se chauffent au soleil. Voici l'église des Dominicains : haute façade uniformément jaune, sans autre relief qu'un portail plateresco-baroque. Dans un mur qui rejoint cette surface dépourvue de fenêtres, Mireille pousse un vantail. Nous sommes dans le cloître. C'est un jardin carré, où des enfants jouent. Tout autour, des arceaux gothiques soutiennent une toiture en pente douce, cernée et dominée par de hautes bâtisses. Cela tient du couvent, du collège et de la prison. Ma compagne me désigne, au premier étage, une croisée ouverte :

— La cellule du Père Lopez.

Je demande s'il l'habite encore.

— Non, répond-elle, il est mort, lui aussi.

Elle a refusé de m'en dire davantage et m'a prié de la laisser seule.

Ensemble, vers la fin de l'après-midi, nous sommes retournés en ville. Pour assister à la procession, nous avons loué des chaises au point le plus favorable de la grande courbe que décrit la chaussée menant à l'hôpital. Des pénitents en robes vertes, blanches, rouges, bleues, violettes, surgissaient de toutes parts. Pour respirer plus commodément, beaucoup avaient relevé le voile de leur cagoule. Quelques-uns mâchonnaient un cigare, d'autres jouaient avec de gros cierges comme avec des cannes. Tous s'interpellaient bruyamment. Leurs oripeaux, leurs bonnets pointus évoquaient le carnaval.

Ce fut tout autre chose quand nous les vîmes défiler, par confréries, dans le cortège. Leurs silhouettes masquées, grandies par l'ampleur du vêtement, allongées par la haute coiffure en pointe, ressuscitaient l'Espagne d'autrefois. Maintenant, ils se taisaient. Dans la lumière du soir, leur marche silencieuse s'enveloppait d'une majesté

farouche. Je devinais en eux une ferveur âpre, inhumaine, gorgée de sang : je n'eusse pas été surpris de reconnaître, encadré par leurs cohortes, un misérable troupeau de Juifs, tremblants d'effroi sous l'étoffe jaune du *san-benito.*

Des alguazils à cheval précédaient la colonne. Une section d'infanterie les suivait; les hommes portaient l'arme abaissée, le canon dirigé vers le sol; pour la circonstance, ils avaient ajouté, sur leurs bérets, à la cocarde jaune et rouge, de longs glands de soie qui leur retombaient sur l'épaule. Venaient ensuite deux files de pénitents : les cierges, tenus à l'intérieur de la procession, s'y inclinaient pour former une sorte de voûte au sommet ponctué de flammettes. De distance en distance, des hommes au visage découvert ployaient sous la masse d'énormes *pasos,* plates-formes munies de brancards et sur lesquelles se dressent des groupes sculptés, polychromes, figurant avec une minutie féroce diverses scènes de la Passion. La confrérie des charpentiers avait même fourni un Christ vivant, couronné d'épines, la face saignante et la croix sur l'épaule. D'autres acteurs posaient Simon le Cyrénéen, le centurion, les légionnaires de Pilate.

A d'innombrables cagoules succéda, vers la fin, une douzaine d'hommes en habit : les autorités civiles. On éprouvait à leur vue le sentiment que pourrait faire naître la rencontre de MM. Doumergue et Tardieu dans la suite de Jeanne la Folle, de Charles-Quint ou de Philippe II.

Mais voici des officiers en grande tenue, très décorés.

Mireille m'en désigne un :

— L'uniforme que portait M. de Villanueva.

Derrière cet état-major chamarré, le clergé, enfin, ferme la marche. Le prêtre qui porte le Saint Sacrement paraît très grand, très maigre. Ses yeux brillent comme des diamants noirs dans une longue figure à la Greco. Naturellement, je pense au Père Lopez.

La foule, qui s'était agenouillée, se relève. Déjà, la procession s'éloigne. Des remous humains se forment sur la place qu'elle vient d'abandonner. On entend de nouveau parler, marcher et rire des Majorquins du xxe siècle. Dans la nuit, totale maintenant, les petites lueurs des cierges dansent, pendant quelques secondes encore, à la croisée de deux ruelles, puis tout s'évanouit.

— Rentrons, me dit Mireille.

Je devine, au son de sa voix, qu'elle n'achèvera pas ce soir le récit dont j'attends la fin.

★

Samedi, 19 avril.

Cette fois, nous y sommes!

Je résume :

Après la réconciliation, le commandant n'avait pas tardé à faiblir. Comment eût-il pu tenir sa promesse de ne plus voir le moine? A Palma, en 1917, quiconque exerçait une charge publique, civile ou militaire, devait forcément rencontrer le Père Lopez. Pendant quelques semaines, Enrique évita du moins de se trouver en tête à tête avec lui. Dans les conseils qui les réunissaient à d'autres personnages, la froideur que lui témoignait le dominicain lui infligeait des angoisses terribles. L'autre, se gardant de toute allusion aux confidences reçues, faisait mine d'ignorer que le marquis de Villanueva eût, en marge de son existence officielle, la vie, les passions, les faiblesses d'un homme. Un jour, Enrique n'y tint plus. Prenant à part, à la sortie d'un comité, son ancien confesseur, il l'implora :

— Il y a bien longtemps, mon Père, que je ne suis plus retourné chez vous. Ne m'en veuillez pas trop si je ne me sens pas encore prêt au sacrifice. Quand je mériterai votre absolution, j'irai vous la demander...

— Malheureux! répondit le moine. S'il vous plaît de

vous damner, Dieu lui-même ne saurait vous en empêcher !

Le même soir, il y eut entre les amants une scène atroce et, le lendemain, l'officier passa deux heures dans la cellule du Père Lopez. Mireille en fut avertie par l'ordonnance de Villanueva, un Catalan nommé Garau, dont elle s'assurait le dévouement à force de lui glisser des *duros* dans la main. Elle apprit également que la marquise, après avoir cruellement injurié son époux, était entrée dans un furieux délire : le médecin lui avait fait plusieurs piqûres et ne la quittait pas. Garau signalait enfin des allées et venues de messagers entre le palais du commandant, celui du gouverneur civil et le couvent des Dominicains.

Mireille, tête bien faite, comprit tout de suite qu'elle ne pouvait pas lutter contre tant d'ennemis. Elle écrivit à Enrique de lui rendre ses lettres et s'en fut au consulat réclamer son passeport.

Son amant lui manda que, désireux de lui épargner une entrevue pénible, il chargeait le Père Lopez de la recevoir et de régler loyalement les conditions de la rupture.

A l'heure dite, elle frappait à la porte du moine. Comme l'en avait priée M. de Villanueva, elle apportait, pour l'échange rituel, presque tous les billets reçus de lui au cours de leur liaison. Pas tous, mais presque.

Le Père ouvrit lui-même et s'effaça pour la laisser entrer.

— Ici, ordonna-t-il d'une voix brève.

Docile au geste dont s'accompagnait ce commandement, elle déposa son paquet sur une table de chêne, où déjà s'en trouvait un autre, de dimensions encore plus vastes.

Un fagot flambait dans la haute cheminée. Au mur, un Christ maigre levait ses bras en croix. Les reflets mobiles de la flamme jouaient sur ses côtes saillantes et sa poi-

trine semblait se soulever. Sur un meuble américain, des cuivres nickelés brillaient : un téléphone, une machine à écrire, que dominait la carte des Baléares. La cellule sentait la résine et la fumée de havane.

Sans regarder Mireille, Lopez lui désigna un escabeau. Lui-même s'assit, loin d'elle, à sa table de travail. Son crâne décharné luisait, son visage incliné touchait du menton la laine blanche du froc. Un papier tremblait entre ses doigts.

— Voici, dit-il, un chèque sur le Crédit Lyonnais. C'est une petite fortune. Le commandant vous l'offre en expiation de ses péchés. Il espère que vous en userez pour le bien des hommes et pour votre salut.

Elle demanda :

— Mes lettres?

De la main, il lui imposa silence et reprit :

— Voici encore une cabine pour Barcelone. Le *Cristobal Colon* part demain soir. Vous avez un passeport?

— Oui, fit la jeune femme. Mais mes lettres?

Le moine étendit le bras sur les deux paquets :

— Ce monument d'iniquité périra par le feu : ses crimes d'abord, et puis les vôtres.

Mireille s'était dressée, frémissante, comme s'il l'eût vouée elle-même au bûcher. Elle demeurait muette, immobile.

— C'est tout, prononça Lopez. Que Dieu vous pardonne.

A son tour, il se leva pour la congédier. En passant devant lui, elle chercha son regard.

Ici, je crois qu'il faut la laisser parler, répéter les mots dont elle usa :

« Comprenez-moi bien, mon ami. Depuis que j'avais pénétré chez lui, nos yeux ne s'étaient pas rencontrés. Vous savez à quel point les siens me faisaient peur. Eh bien! dans cet instant, j'ai senti s'enfuir toutes mes craintes. Un instinct irrésistible me criait : « Mais force-le

donc à te regarder : c'est lui qui s'écroulera sous le poids de ton mépris. » Déjà il avait entr'ouvert la porte, lorsque j'ai réussi à faire se relever ses paupières. Cette flamme que je connaissais, je l'ai vue, ce jour-là, dardée de tout près sur mon corps, mais l'incendie dont elle m'enveloppait ne m'a pas effrayée. Ce n'était plus la haine du péché consumant l'âme d'un saint, c'était le désir qui brûlait jusqu'aux os une chair désespérée. « Ah! gémissait-il, ne partez pas, vous êtes trop belle! » En même temps qu'il me tendait les bras, je l'ai vu reculer, comme un fauve sous le fouet du dompteur. Son dos, enfin, rencontra la muraille, il ferma les yeux. Je l'entendis encore murmurer, ainsi que dans un rêve : « Se peut-il, Seigneur, que le diable soit si puissant? »

Le lendemain, Mireille reçut la visite de Garau. Il savait, par un domestique du couvent, que le Père ne s'était pas couché de la nuit. Au matin, sa lampe brûlait encore et, dans le foyer refroidi, on avait trouvé des monceaux de papiers calcinés. Vers dix heures, il avait eu un entretien, par téléphone, avec le capitaine-général : il s'agissait — Garau, du moins, l'affirmait — de faire arrêter une espionne française. La *señora*, sûrement, était visée, puisque Lopez avait recommandé de ne rien dire au commandant de Villanueva.

Le Catalan disposait ce jour-là d'une auto de l'état-major : il offrit à Mireille de la conduire chez un contrebandier de ses amis, qui pourrait lui donner asile et, peut-être, la faire passer en France.

Avec les hardes d'une servante, elle se déguisa en paysanne majorquine et, se souvenant de Mme Pou, gagna Puerto de Soller. L'hôtesse de la *Fonda de la Marina* la fit embarquer le soir même sur un petit cargo qui se rendait à Cette. Par prudence, le capitaine avait exigé qu'elle ralliât son navire à quelque distance du port. Les douaniers et les gardes civils tirèrent, à ce

qu'elle prétend, plusieurs coups de feu sur le canot qui la portait jusqu'au point convenu.



Lundi, 21 avril.

Je crois bien que j'ai épuisé, maintenant, les délices de Palma. Mme Robespierre vient de me faire ses adieux : elle part demain pour Marseille. Moi, j'irai à Barcelone et je rentrerai à Paris par Toulouse.

Elle m'a remercié de l'avoir écoutée avec tant de patience.

J'ai protesté :

— C'est moi qui vous ai de grandes obligations : ce pays me serait peu de chose si je ne vous y avais rencontrée.

— Vous ne pouvez pas savoir, a-t-elle répliqué, combien il m'a été précieux de trouver en vous le confident qu'il me fallait. Encore une fois, vous m'avez aidée à faire le point. Je sens que ma vie va changer. Peut-être finirai-je au couvent comme Eve Lavallière.

— Et comme l'autre, la vraie.

— Mais oui, ne souriez pas.

J'ai changé de propos :

— Dites-moi, chère amie, quand vous assurez que la *señora* Pou vous a sauvée d'un péril mortel, n'y a-t-il pas là un tout petit peu d'exagération? Si le moine avait réussi à vous faire arrêter, on eût bien été forcé de vous relâcher : vous étiez innocente.

— Sans doute, mais, ici, en ce temps-là, rien n'était impossible au Père Lopez. Je crois d'ailleurs qu'il ne songeait qu'à une chose : me retenir à tout prix. Ce que je ne sais pas, ce que je ne saurai jamais, ce sont les sentiments qui l'animaient après cette terrible nuit, tout entière passée à lire et à brûler mes lettres. Si je l'avais revu, dans le petit jour blême, l'aurais-je trouvé horrifié

par mon impudeur ou vaincu par l'amour? Voulait-il encore punir en moi la pécheresse ou bien me supplier de lui enseigner, à lui aussi, cette science maudite?

— Mais vous, Mireille, que pensez-vous de lui? Que tout son ascétisme n'était qu'une façade...

— Non. Si je pouvais me permettre de juger, je dirais : c'est un saint homme qui eut un moment d'égarement, dont je ne saurais préciser la durée, mais il s'est ressaisi. Ne vous ai-je pas dit qu'il mourut en odeur de sainteté, après dix ans d'une effroyable pénitence? Je souffre aujourd'hui de penser aux mortifications qu'il s'est imposées à cause de moi et qui, peut-être, ont abrégé une existence utile.

J'aurais voulu savoir encore ce qu'elle était devenue après sa fuite.

— Voyons, répondit-elle, n'êtes-vous pas venu prendre congé de moi? Il est bien tard pour entamer un chapitre nouveau.

Puis, avec l'air de se raviser soudain, elle entr'ouvrit son manteau de voyage, pour me montrer, sur sa poitrine, deux rubans que jamais encore elle n'avait arborés devant moi : Légion d'Honneur et Croix de Guerre.

— Si jamais nous nous revoyons, je vous raconterai la suite. En attendant, merci encore.

Je n'avais plus qu'à me retirer. Debout en face d'elle, avant de m'incliner sur sa main — nous étions seuls dans le jardin de l'hôtel, — je la regardai. Que je la trouvai belle! Ses quarante-cinq ans n'en paraissaient pas trente. Un sourire de tendresse heureuse éclairait son visage, réchauffait l'eau glacée de ses yeux, avivait son teint, faisait briller ses dents, donnait plus d'éclat au carmin des lèvres. Tout en remarquant, dans cet ensemble, la part de l'artifice, j'étais séduit au point de la juger plus que désirable et je m'en voulais de n'avoir pas couru ma chance en temps utile.

Irrésistiblement, une dernière question m'échappa :

— En cet instant même, future Carmélite, vous ne pensez qu'à l'amant que vous allez rejoindre?

— Je n'ai pas d'amant, dit-elle, mais un amoureux, jeune, tendre, timide et très beau. Et c'est pour le bon motif! Il est Breton, marin et catholique. Il prétend m'épouser pour me ramener à Dieu.

Elle ajouta, presque à voix basse :

— S'il me convertit, le cloître pourrait bien m'arracher à lui pour toujours. Le souvenir, en moi, travaille aujourd'hui contre tout ce qui est du monde.



Mardi, 22 avril, en mer,
à bord de l'*Infante Don Jaime*.

Vite, notons ce trait final.

Cet après-midi, j'étais allé retirer aux bureaux de la compagnie mon billet pour Barcelone. Comme je regagnais l'hôtel, un navire entra dans le port. Je reconnus le *Djemilla,* que j'avais pris, voici quinze jours, de Marseille à Majorque. Je me souvins qu'il arrivait aujourd'hui d'Alger et que Mireille devait s'y embarquer pour la France.

L'envie me vint de la voir monter à bord.

« Mais non, me dis-je, il y a deux heures d'escale : elle n'arrivera qu'au moment du départ. »

Déjà, je m'étais engagé sur la jetée. Il y a deux parties dans cette jetée : un quai très vaste, pour les accostages, le travail des dockers, la circulation des véhicules, et, dominant cette surface, une muraille haute et large, sur laquelle on a ménagé une promenade. C'est là que je me trouvais. De cet observatoire, j'aperçus mon amie debout dans la foule qui attendait le bateau. Quand les passagers commencèrent à descendre, je vis, parmi les tout premiers, un jeune enseigne de vaisseau, mince et blond

dans son uniforme. Il se rua sur Mireille, l'étreignit longuement. Sans s'inquiéter de tous ces gens qui s'agitaient autour d'eux, ils restaient là, dressés l'un contre l'autre et comme soudés en un seul bloc. Le brouhaha s'apaisait peu à peu. Ils finirent par être presque seuls. Alors, l'entraînant à sa suite, elle s'avança sur la passerelle.

RENÉ DE WECK.

POÈMES

—

I. — *ILS L'ONT CLOUÉE...*

Ils l'ont clouée vivante au vantail de la grange,
Elle qui fut l'oiseau préféré d'Athéna
Et qui voyait, la nuit, passer le vol des anges;
Un stupide dicton de vieux la condamna.

A mesure qu'elle expirait, dans ses yeux mornes
Se peignaient la splendeur du monde et sa pitié;
J'ai lu dans ces yeux-là la tendresse sans bornes
Qu'un Dieu seul peut avoir, s'il est crucifié...

Ah! ton regard sans fond me hante, oiseau funèbre!
Depuis des jours sans nombre il est posé sur moi :
Me sera-t-il donné de percer les ténèbres?
Me sera-t-il permis d'endormir mon effroi?

—

II. — *BAL*

Ton corps souple, gainé de soie et de velours,
Semble une tige en fleur sous le vent, quand tu danses;
Sa grâce ondule avec les plus strictes cadences;
Elle brille sous les plus modestes atours.
Divine volupté des couleurs et des lignes,
Qui s'enlace sous l'œil amusé des Amours,
Au rythme des flons flons! La vieillesse rechigne
A ces jeux, et pourtant elle en rêve toujours...

Mais à te contempler, ce soir, ô jeune fille,
Je revois mon lointain passé, les beaux instants
Que je ne sus jamais qu'effleurer, et que pille

Sans pitié la folie implacable du Temps.
A quoi sert de pleurer? Saisissons au contraire
En son étui le violon des jours anciens,
Et faisons-le gémir sous l'archet de mystère,
Pour mieux ressusciter ce dont il nous souvient...

—

III. — *COUCHANT*

Quel Cyclope, ce soir, debout sur l'horizon,
Fait couler dans la mer cette goutte de fonte
Enorme? Cependant l'eau n'a pas un frisson
De plus, et, dans les plis de la vapeur qui monte,
Nul crissement n'éclôt. Le bloc rouge s'éteint
Dans la tranquillité des cœurs que l'âge épuise
Et qui, loin de l'amour, ne livrent au destin
Que le regret léger de la minute exquise...

—

IV. — *LE TEMPS QUI A FLEURI...*

Le Temps, qui a fleuri notre double jeunesse,
Et qui revient semer au long du frais sentier
Les perce-neige, ne veut pas qu'on reconnaisse
La trace de nos pieds.

C'est pour d'autres qu'il vient préparer ses féeries;
Rien ne reparaîtra de tout ce qui fut nous,
Et le Regret crispé sous les branches qui plient
Se meurt à petits coups...

Qu'importe? En écoutant la source qui s'égoutte
A deux pas de la pierre où tu venais t'asseoir,
Je comprends mieux son chant et je reprends ma route
Avec mon dos ployé sous le fardeau du soir...

—

V. — *AU CŒUR DES JOURS*

Le peuplier qui frissonne
Au bord de l'étang;

Le pommier couvert de pommes;
Au loin la cloche qui sonne;
Mon cœur et son bel amour d'homme,
Qui attend... qui attend...

La limace aux fraises rouges,
Le long du talus;
Le sarcasme sur la bouche
De ma chance, cette gouge :
Mon cœur déçu, mon cœur farouche,
Qui ne croit plus...

Le vent aigu de l'automne
Qui siffle et qui mord;
L'essaim fou qui tourbillonne
De vos feuilles, mes grands ormes;
Mon cœur, ce frelon qui bourdonne
Aux lys morts...

—

VI. — *MUSIQUES*

Musique des couleurs aux couchants de septembre,
Cessez de me hanter quand l'été croule en cendre
Et que la feuille morte erre par le sentier!
J'ai besoin d'élaguer le sauvage églantier,
Qui n'a plus désormais l'excuse de ses roses
Et, si d'un doute aigu trop vite il m'interroge,
Je veux pouvoir répondre en jetant à mon feu
L'audacieux sarment qui, par ruse ou par jeu,
M'aura privé de contempler, sans prendre garde,
Le soleil sur la neige ou la lune blafarde...

Musiques du silence, ah! laissez-moi rêver,
Quand l'étoile du Souvenir est au lever...

PHILÉAS LEBESGUE.

UN AMI DE MORÉAS
CHARLES DURAND
(1866-1931)

Ces « décrets-nominatifs de la Providence », dont parle Renan et qui décident avant le berceau le sort de certains mortels, comportent-ils, comme ceux qui pullulent au *Journal officiel,* un arrêté réglementaire? On le croirait quand on regarde Charles Durand. Appelé à être vieil étudiant au Quartier latin, à y rencontrer Moréas et à devenir son exécuteur testamentaire, attendra-t-il pour entamer sa médecine d'être bachelier dans sa province? Je l'avais cru et m'étais trompé. C'est à douze ans qu'il sera déraciné de ses Cévennes et transplanté dans la Capitale. Ainsi la Providence prenait de bonne heure une précaution nécessaire à l'accomplissement de ses desseins.

Il fallut pour cela que l'enfant, orphelin de mère à trois ans, se vît sept ans après privé de son père. Celui-ci, issu d'une vieille famille protestante des environs de Mazamet, s'était établi dans cette ville où il fut l'un des fondateurs de l'industrie du délainage. Curieuse industrie qui rassemble dans ce centre reculé des Cévennes la plus grande partie des peaux provenant des moutons abattus dans le monde entier, et notamment dans les grands pays d'élevage : Australie et Argentine. Ces peaux sont traitées à Mazamet pour en retirer d'une part la laine, qui se vend aux filatures, d'autre part le cuir vendu aux mégisseries. Aujourd'hui encore, Mazamet reste, malgré quelques tentatives étrangères, à la tête de cette industrie, et le frère aîné de l'ami de Moréas y dirige

toujours une des plus importantes maisons de la place.

Cet orphelinat n'aurait pas suffi. Mais le père de Charles Durand avait en M. Barbey, son coreligionnaire et maire de Mazamet, un ami intime. Edouard Barbey, officier de marine d'avenir (il était décoré à 23 ans) avait dû, en 1868, donner sa démission de lieutenant de vaisseau pour diriger à Mazamet une filature qu'y laissait son père. En 1870, il avait repris du service; il commandait pendant le Siège les artilleurs de marine qui défendaient le fort de Châtillon. Puis il était revenu à son usine où la politique vint le chercher. Marié, sans enfants, il se chargea de la tutelle de Charles, de son frère. de leur jeune sœur et les prit à son foyer. Deux ans après, ne pouvant faire instruire sur place les deux garçons, il les envoya à Paris, pension Keller, rue Notre-Dame-des-Champs, dirigée par un protestant austère et dont les élèves suivaient les cours du lycée Saint-Louis. Les jeunes Durand étaient au surplus placés sous la surveillance de leur correspondant M. Fouqué, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences, grand ami de M. Barbey.

Charles, à Saint-Louis, se tint à moitié chemin de l'application et de la paresse, servi par un esprit vif, curieux, beaucoup de lecture et une mémoire étonnante. Il devint bachelier et prit ses inscriptions de médecine. Il passa de première en seconde année; il passa de seconde en troisième, habitant alors chez son tuteur qui, en 1885, avait été élu membre du Sénat. Mais la Providence veillait. En 1887, M. Barbey, ministre de la Marine, s'installa dans ce ministère, et l'étudiant, qui atteignait sa majorité, se logea au Quartier latin. Ainsi allait-il devenir *vieil-étudiant*.

A l'existence du Quartier latin, telle qu'elle se poursuivait depuis des générations, l'étudiant-qui-n'étudie-pas n'était pas moins indispensable que l'autre. L'un peuplait

les facultés, l'autre les cafés. Il fallait que ces derniers fussent garnis et que leur budget fût soutenu par des... piliers solides, de même que leur plafond. Ce rôle incombait aux vieux-étudiants, ainsi nommés par opposition aux autres, lesquels par définition étaient jeunes. Ceci dit, le stage du vieil-étudiant, sans que sa durée fût aussi précisée que celle de l'étudiant tout court, avait à peu près le même laps. En cinq ou six ans, un café du Quartier vous délivrait son diplôme, comme la Faculté de Droit ou de Médecine délivraient le leur.

J'ignore dans quelles conditions exactes le pupille de M. Barbey, libéré de la surveillance du tuteur, passa, de l'Ecole où celui-ci l'avait placé, au Café Vachette et s'y maintint. Le proche parent de mon personnage qui m'a renseigné n'entre pas dans des détails sur ce point. « Loin du contrôle de M. Barbey, me dit-il, sa nature originale put se donner libre cours. Il perdit l'habitude de se lever avant midi, et les études en restèrent là. »

Si elles en restèrent là, ce n'est pas que l'intéressé n'eût été capable de les mener à leur terme. Il aurait fait un docteur comme il avait fait un bachelier; et si, au début de sa troisième année il eût voulu, soit paresse, soit défaut de vocation reconnu, rompre avec la Thérapeutique, la situation de son tuteur lui offrait une idéale porte de sortie. Quoi de plus facile que d'entrer au ministère de la Marine comme chef de cabinet plus ou moins adjoint et d'en sortir avec une prébende de choix? Notons que l'honorable M. Barbey resta ministre quatre ans de suite et puis devint vice -président du Sénat. Mais il paraît — étonnante prévision de la Providence! — que le tuteur n'était point porté au népotisme, et il est certain que le pupille ne nourrissait pas d'autre ambition que de se laisser devenir ce qu'il fallait qu'il devînt.

Va, tu sais à présent que Durand fut un sage!

comme dit, d'un certain Gallus, l'auteur des *Trophées*.

Au moment de leur rencontre, Moréas et lui, vers 1894-95, il avait fini de jeter une gourme qui ne dut jamais être virulente. Je ne pense point que son genre ait jamais tenu de l'étudiant tel que le dessinait alors Steinlen, illustrateur des chansons de Xanrof. Je ne l'imagine pas le béret de velours enrubanné sur l'oreille, gourdin au poing, vierge folle au bras, beugler en remontant le Boul' Mich' le refrain de la marseillaise :

C'est nous les plus fiers lapins!
Fiers lapins!! fiers lapins!!!
C'est nous les plus fiers lapins
Du joyeux Quartier latin!

Et loin, lorsqu'il quitta son tuteur, de porter ses pénates « à l'Hôtel du n° 3 », il prit, rue des Ecoles, dans un immeuble très bourgeoisement habité, la location meublée d'une vaste chambre avec antichambre et cabinet de toilette, à l'entresol, deux fenêtres sur la rue. Il la payait 90 fr. par mois. Or, en 1887, pour moins des deux tiers de cette somme, vous trouviez, en fait de logis, ce que les bons hôtels du Quartier offraient de plus confortable.

Ce vieil étudiant avait donc de quoi ne pas jouer les bohèmes, état dont son tempérament l'écartait autant que ses rentes. *Ne quid nimis*, y compris la fantaisie, tout fantaisiste qu'il sût être. Le coin du Vachette, au fond du couloir bordant la rue Champollion, où il s'asseyait, était le mieux fréquenté d'un établissement qui passait lui-même pour le café le plus « sérieux » du Quartier. Et ses partenaires au poker ou au bridge — celui-ci d'importation toute fraîche en 1894 — étaient gens de tout repos.

Ce ne fut point le bridge, mais le poker, qui attira au Vachette Moréas. L'auteur du *Pèlerin passionné* était joueur autant que les cartes, mais moins bien qu'elles. Difficile d'avoir plus que lui l'envie de jouer dès qu'il

avait argent en poche; impossible de jouer plus mal. A la petite et toute neuve Brasserie Grüber (au coin des rues Saint-Jacques et Dante) où, à partir de 1892, j'assistais à la fin du cénacle de l'Ecole romane, chaque fois que les consommations se jouaient, au polignac, c'est lui qui les ramassait. Le cercle y étant nombreux, entre neuf heures du soir et deux heures du matin la pile des soucoupes montait haut. L'un des consommateurs s'appelait Frédéric Corbier. Linguiste et mathématicien, traducteur à l'Agence Havas et leader financier de l'*Economiste Européen*, cette double profession lui versait de gros appointements destinés, non moins que la maigre pécune pleurée par Villon, tout aux tavernes et aux filles. Au nom de l'esprit positif, dont il se proclamait le représentant en notre âge voué aux chimères, Corbier méprisait la métaphysique d'abord, puis l'amour sentimental, en troisième lieu la poésie; mais il faisait exception pour celle de Moréas qu'il admirait grandement parce qu'il la jugeait « raisonnable ». Quant au jeu, il en blâmait le principe comme « contre-positif » et ne jouait point. Mais il regardait jouer Moréas. La dernière carte tombée, celui-ci poussait un retentissant mot de Cambronne, effilait sa moustache, campait son monocle sur les soucoupes et se tournant vers Corbier : « Tenez, Corbier, vous payerez ça! »

« Moréas, vous n'avez jamais de veine », disait quelqu'un. — « Il ne s'agit pas de veine à ce jeu (dè vèna à cè jeû); c'est un jeu idiot. J'y joue très mal. Il faut être idiot pour le bien jouer. »

Platon, coupable, outre sa métaphysique, de l'amour dit platonique, était la bête noire de Corbier. Un après-midi, sortant de la Côte-d'Or, il trouve l'un de nous, tout jeune, un peu coquebin, lisant *Le Banquet* sous les galeries de l'Odéon. — « Voilà les billevesées qui vous occupent, moi qui vous croyais sérieux? Je prends un fiacre

et vous emmène rue des Petits-Carreaux. Vive la joie et ses filles! — « Mais je... » — « Laissez, c'est moi qui réglerai votre écot. Il faut vous guérir sans retard de ce commencement d'idéologie. »

Corbier joufflu, blond comme la bière Grüber, des yeux de myosotis, avec une origine allemande par sa mère et un soupçon de bec-de-lièvre, n'était, hélas! sous ces airs, que le plus exagérément refoulé des sentimentaux. Un chagrin d'amour et le tourment de son infirmité, à peine visible cependant, le précipitèrent dans la Seine, une nuit de l'hiver 93-94 où le fleuve gela si fort que son cadavre resta trois semaines sous la glace. Il avait 28 ans. Cette disparition fit Moréas traiter de « sinistre » notre gentille brasserie Grüber. Il la quitta et le cénacle de l'Ecole romane, en train d'ailleurs de s'émietter, disparut; les meilleurs morceaux pour se recoller à ce restaurant de la Côte-d'Or, au coin des rues de Vaugirard et Corneille, où Moréas dîna quotidiennement pendant des années.

Le poète changea, venant au Vachette, le polignac contre le poker. Il y perdit sa chemise mensuelle (je veux dire la pension que sa mère lui manda d'Athènes tant qu'il vécut); il y trouva des culottes dont il n'aurait pu acquitter le prix dans les vingt-quatre heures sans le secours de Durand : prêts non susceptibles d'intérêts avec échéance à la convenance de l'emprunteur.

Il fut cependant entendu qu'il quitterait le poker, du moins au Vachette. En revanche on lui en ménagea un moins dangereux : établi avec relances limitées et selon le système de la « cave ». Durand en était. Cela se passait au Café du Rhin où, les soirs que le Vachette était trop rempli, ses bridgeurs, dont Maurice Maindron et M. Philippe Berthelot, transportaient leur table. Le Rhin occupait le rez-de-chaussée, au confluent de la place de la Sorbonne et de la rue Victor-Cousin, de l'Hôtel du

Périgord, au *cintième* duquel Raoul Ponchon avait, « à l'abri de tout azur », sa chambre de bonne.

Nous jouions de neuf à deux heures du matin. Mais il arriva, le samedi, que Moréas nous entraînait alors aux Trois-Maillets, cabaret ouvert jusqu'à huit heures pour les maraîchers des Halles. Chassés à huit heures de ce lieu, nous revenions au Quartier; et comme le Soufflet était avant le Vachette, c'est au Soufflet que nous entrions pour ne pas perdre de temps. A midi, on courait déjeuner à la Côte-d'Or; à trois heures le Vachette nous avait sur ses banquettes; enfin, après dîner (toujours à la proche Côte-d'Or) le Rhin, jusqu'à la même heure que la veille, nous hébergeait. Baragnon, Toulet ne sont plus là; Léon Morand — mon professeur de rhétorique au lycée de Nîmes et à qui je dois d'avoir été présenté à Moréas, — participe avec Corbier et pour la même raison à cette strophe des *Stances :*

> Je vois dans tout ce deuil, dans la Parque sinistre
> De mes plus chers amis,
> Que le ciel a bien su tenir à son ministre
> Ce qu'il avait promis.

Mais Alexandre Desrousseaux, alors professeur de grec à l'Ecole normale, aujourd'hui député sous un pseudonyme, pourrait dire si je mens.

Durand n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre, de traits réguliers et fins; du cheveu, noir comme la barbe qui lui frisait en pointe sous le menton, sarrasine. Une forte myopie lui imposait un lorgnon, sous lequel son regard pétillant de malice souriait. C'est un homme qu'on trouvait toujours de bonne humeur. Bon estomac, bonne fressure, point de soucis, nul ennemi et beaucoup de camarades; pas assez à faire pour se fatiguer, suffisamment pour ne pas connaître l'ennui, pourquoi n'aurait-il pas été content? Il l'était sans étalage, mais sans dissimulation. Il prenait la vie comme elle lui était donnée; le naturel était le fond de sa nature.

Moréas aimait ce naturel simple et gentil, lui qui aimait le naturel sur toutes choses, mais non pas en toutes. Comme il trouvait exécrable le vin-bouché d'un bistro où nous déjeunions : « Mais il est naturel », dit celui-ci. — « Naturel? Quand on est aussi mauvais, on n'a pas le droit d'être naturel. »

Leur amitié ne se fondait pas sur la littérature, et voilà pourquoi, je pense, elle se trouvait mieux fondée qu'aucune. Moréas, qui faisait part de sa muse au premier venu (ce dont celui-ci ne devait pas se flatter, car il se serait entendu dire : « Mes vers? mais je les réciterais au nègre du Vachette, si je n'avais que lui sous la main »), épargnait Durand. Une raison particulière jouait ici. Charles eût fait un hugolâtre, si la latrie eût été avec sa nonchalance compatible. En dehors d'Hugo, la poésie ne lui disait guère; Moréas était assez hugolien pour ne pas lui tenir rigueur de cette... exclusivité — comme disent les affiches de cinéma. D'ailleurs, Charles ne se prêtait guère à la discussion. Jamais vous ne l'entendiez parler peinture; cependant, les après-midi où il n'était pas au Vachette, c'est au Louvre que vous l'auriez rencontré. Cela m'arriva; je sus ainsi que peu des « Amis du Louvre » pouvaient se flatter de l'être à aussi bon escient que lui, qui avait d'ailleurs fait le tour des musées d'Europe. Sans préjudice des autres écoles, la peinture flamande avait en lui un gourmet. Mais il nourrissait pour la *Bethsabée au bain,* de Jan Matsys, une dilection qui ne ressortissait pas à l'art pur. Peintre médiocre, ce Matsys-là, indigne de Quentin, son père, mais qui eut pour constant modèle et pour épouse la plus excitante créature que la Renaissance nous aura léguée. Il l'a mise face et pile sur toutes ses toiles, jamais avec une impudeur réussie comme cette fois. Voulez-vous voir au naturel le type de l'éternel-féminin réalisé par les Ronsard et les Jean Goujon? Regardez la Bethsabée de Jan Matsys à côté de son tub et de son éponge. C'est la femme la plus

« cochonne » du Louvre, décidait notre grivois; et il prétendait en voir quelque ressemblance chez la bouquetière de Bullier. Celle-ci, sœur de la marchande des *Stances*,

> J'ai choisi cette rose au fond d'un vieux panier
> Que portait par la rue une marchande rousse...

après avoir vendu ses fleurs toute la semaine, se vendait pour la nuit du samedi au dimanche. Achalandée, il fallait se faire inscrire à l'avance, mais Durand avait parfois un tour de faveur.

Grand liseur de mémoires du XVIIe et du XVIIIe (la lecture au lit est en partie responsable du mécompte que l'art d'Esculape en éprouva), Charles, malgré sa mémoire, gardait pour lui les réflexions qu'il en tirait. Quant à Moréas, il n'y avait guère à l'entretenir d'un autre sujet que la poésie, et d'une autre poésie que la sienne. Il connaissait les ressources de son ami, mais il n'avait pas besoin de le feuilleter et lui était reconnaissant de sa discrétion. Il n'attendait pas de lui ce qu'il attendait de Desrousseaux, as de l'Hellénisme, auquel il avait souvent recours.

Ils sympathisèrent au point de se tutoyer tout de suite. C'est le seul que j'aie entendu, à part Barrès, tutoyer Moréas. Il le tutoyait jusqu'à l'appeler Jean, voire Jân, et se permettre des gamineries que l'on trouvait drôles, parce qu'il était bien le seul à qui elles fussent permises.

Elles consistaient à caricaturer sa voix de cuivre, ses intonations rebelles à l'*e* muet, dévouées à l'accent circonflexe et roulant certains *r* comme le tambour, ses locution coutumières; à broder sur le thème pittoresque de l'effilement de sa moustache, qu'il semblait vouloir monter jusqu'au plafond, et du campement de son monocle. Charles savait choisir la minute. Un soir, au Vachette, nous crûmes qu'il ne l'avait pas trouvée. Sur une de ses facéties, Moréas s'arrête de jouer, et de sa plus autori-

taire voix commande au garçon de faire venir le gérant. On part le chercher. L'entier café était suspendu. Il arrive enfin : « Depuis combien de temps êtes-vous dans cé câfé? » — « Depuis huit ans. » — « Eh bien, avez-vous jamais vu un homme plus bêté qué Méssieu Durrand? »

Peut-être, cette fois-là, Charles mimait-il la nuit de réveillon où, bourré de boudin blanc, l'auteur des *Stances* tenait agrippée la grille du Louvre. Tube sur la tête, et beau pardessus tout neuf aux revers de soie, il coupait les hauts-de-cœur qui le ballottaient d'un grave et sonore : « Tu sais, Durrand, jé crois qué jé vais crévé (1). »
Le poète, pour une cause qu'on devine, se trouvait-il « moins supportable encore qu'à l'ordinaire », suivant l'expression de son réfractaire mortel Maindron, il fallait entendre Charles le rabrouer d'un rigoleur : « Jân! tu mé dégoûté », ou : « Jân, vrraiment! tu *é* zencoré plus con qué Hugô, cé soir (2), tu sais! »

Notre ami avait le dîner facile. Il nous traite à déjeuner, et royalement, chez Lavenue. Moréas consent, ce qui n'arrivait pas toujours, à ne rien trouver « infect », On sort, et, boulevard Montparnasse, il voit des cochers manger des asperges à la terrasse d'un marchand de vins. Il fallut qu'il s'en fît servir une assiette. Si vous ne voyez pas là l'image de son évolution, et comment après avoir écrit *Syrtes*, *Cantilènes* et *Pèlerin passionné*,

(1) Rendre sur le papier l'accent de Moréas est difficile. En réalité, la plupart de ses *é*, *surtout* à la fin des mots, étaient des *ai* largement ouverts et prolongés par un accent circonflexe. Il ne disait pas pour « crever », mais *crévê*. Il y avait de la nuance dans sa couleur, et sa voix de métal avait plus de charme que de ridicule. Rien de commun entre son accent et celui du rasta de vaudeville.

(2) Allusion au mot de sa bouillante jeunesse si souvent reproché à Moréas par les gazetiers : « Hugo! c'est un con. » En fait, Moréas éprouvait pour Hugo l'admiration la plus vive. J'ai rapporté ailleurs sa réponse à Jules Huret qui, prenant cette boutade au sérieux, prétendait lui prouver que Hugo était un grand poète : « D'abord, moi quand je dis que Hugo est un con, et quand, vous, vous dites que Hugo a du génie, c'est encore moi qui fais l'éloge de Hugo. » Et cette réponse à un quidam exagérément anti-classique qui lui disait : « Racine, ce sont des mots. » — « C'est vous qui êtes un mot! »

manié les colliers et les bagues de l'artifice, Moréas sut boire aux sources de la simplicité et composer les *Stances*,

> J'ai choisi cette rose au fond d'un vieux panier,

c'est que vous manquez d'imagination.

Durand n'allait plus à Bullier que pour y prendre sa fleuriste, quand ils avaient rendez-vous. C'était assez pour qu'il figurât dans une épigramme de Moréas consacrée aux bulliéristes du Vachette, dont je n'ai malheureusement retenu, au sûr, que la fin :

> ...C'est là que le docteur, surnommé Cassini,
> Fait d'un simple chahut une danse guerrière;
> Là, Durand sous ton nez lève la bouquetière;
> Là, le subtil Guinet (3) marchant à petits pas
> Recherche une putain qui ne se lave pas;
> Et l'on y voit encor, traînant son gros derrière,
> Plus d'un tendron
> Ayant porté jadis le haubert de Maindron!

Grand spécialiste en fait d'armures, l'auteur du *Tournoi de Vauplassan* en avait son logis plein; la légende voulait que les belles qui partageaient sa couche salace fussent mises par lui dans l'obligation de revêtir une de ces chemises de mailles que le Moyen Age a laissées aux collectionneurs.

Durand amusait Moréas. Moréas amusait Durand; Toulet l'amusait aussi. Ils se ressemblaient autant que Jean-qui-sourit à Jean-qui-grinche. L'un était, encore, le contraire du snob, un vrai moineau du Luxembourg; l'autre, le snobisme lui-même, un snobisme débarquant

(3) Je modifie le nom de ce personnage, aujourd'hui grave avocat au Barreau parisien et membre, je crois, du Conseil de l'Ordre. Quand au docteur qui précède, un jeune Polonais, fort sympathique et un peu raseur, surnommé Cassini, parce qu'il habitait la rue de ce nom, Moréas avait fait sur lui ce distique :

> Non, non, Messieurs, nous n'avons pas fini
> Avec le docteur Cassini!

Moréas abondait en épigrammes, mais il n'en a pas couché une seule sur le papier et n'aurait jamais voulu en dicter aucune. Les ayant récitées, il n'y pensait plus.

tard à Paris, de Pau et par la voie de l'île Maurice. Toulet était allé voir les livres et les estampes de Durand. J'accompagnai celui-ci chez Toulet qui avait aussi à montrer. Il habitait rue Cassette, côté rue de Vaugirard, le rez-de-chaussée d'un petit pavillon à l'entrée de la cour d'un vieil hôtel; cour aux pavés du Roy, aussi minuscule que son pavage était énorme, et derrière un huis massif comme une porte de prison. Le logis était obscur, si bas de plafond que l'auteur encore lointain des *Contrerimes* aura peut-être gagné là le tic de pencher son chef chevalin en rictus sur sa maigre épaule. Sur une table, bien en vue devant la fenêtre, une collection de peignes en ivoire, flacons de cristal, brosses engainées dans l'écaille blonde incrustée d'or s'étalait, collection dont Toulet justifia la présence en déclarant : « J'aime l'ostentation des objets de toilette. » Son cabinet de travail était tapissé avec des gravures tirées des journaux de mode du Second Empire; et il prétendit faire partager au visiteur son admiration pour les dessins d'Aubrey Beardsley, frais éclos dans *The Savoy*.

Toulet fut un antidreyfusard féroce. Au plus fort de l'Affaire, il entre à la Côte-d'Or, où l'Affaire était sur le tapis comme partout. Il s'assied, écoute l'un, écoute l'autre, feignant de manifester la surprise, et puis demande de l'air le plus étonné : « Mais, de quoi parlez-vous donc ? » — « De Dreyfus, pardi ! » — « Dreyfus ? Drèfus ? Quel Drèfus ? » Il fronce le sourcil, plisse le front, puis, comme éclairé soudain : « Ah ! Treïfouss... »

En 1898, Durand acheta une auto dernier modèle et de la laideur choquante, de la hideur qu'avaient les embryonnaires « teuf-teuf ». Il la revendit tout de suite. Moréas l'en félicita : « Tu as bien fait; dans six mois, personne ne te l'aurait achetée. On n'en fait plus de ces saletés; déjà il s'en voit beaucoup moins que l'an dernier. C'est fini... » Quand il racontait cette histoire, dix ans plus tard, en plein triomphe de l'Automobile, Durand con-

cluait avec cette phrase familière au maître : « Moi, jé né mé trompé jâmai ! »

Le nègre du Vachette, haut de six pieds et qui ne plaisantait pas sur la consigne, mettait à la porte les clients attardés sitôt le second coup de deux heures. Durand l'appelait *Toussaint-la-Fermeture*.

Une nuit, longtemps après que l'office de Toussaint était accompli, Moréas se rend rue des Ecoles, sous les fenêtres de son ami. « Charles ! Charles ! » L'autre finit par se réveiller, ouvre la fenêtre. — « Qu'est-ce que tu veux ? » — « Prête-moi cinq cents francs... Oh ! mais tu sais, célà, jé té lé rendrai. »

Il songea à les lui rendre, ceux-là et les autres, le dimanche 24 octobre 1909 :

Je soussigné Jean Papadiamantopoulos, dit Jean Moréas, dans la vue de la mort, fais mon testament ainsi qu'il suit :

Je nomme mon légataire universel et exécuteur testamentaire mon ami Charles Durand, habitant à Paris, 129, boulevard Raspail, que je prie de vouloir accepter cette charge.

J'hérite de mon père Adamantios Papadiamantopoulos d'une maison sise sur le port de Patras contre la maison Maltezou et d'un terrain de 570 mètres, situé dans la ville basse de Patras.

Ma mère et mes sœurs, qui ont été dotées, n'ont rien à prétendre sur cet héritage.

Charles Durand liquidera cette succession. Il touchera également l'argent que j'ai déposé au Crédit Lyonnais, Agence V, 66, rue de Rennes et les sommes que pourront me devoir la Société des Auteurs dramatiques et la Société du Mercure de France ou les journaux qui publieront des articles de moi.

Sur l'argent de mon héritage, Charles Durand prélèvera d'abord les sommes que je lui dois ainsi qu'une somme de 1.000 francs pour acheter un objet d'art en souvenir de moi. Puis il paiera mes dettes et dons suivants : à Raynalt, chemisier, rue de Douai, 500 fr.; à Poirier, chemisier et à Hubert, tailleur, leurs notes; à...

Ici la liste des dons, qui commencent avec Maurice du Plessys et finissent avec « Alexandrini, maître d'armes, rue Racine ».

Le testament fixe ensuite les conditions du prix, dit maintenant *Prix Jean Moréas,* et qui doit être versé autant de fois que la fortune du poète « héritée de mon père » et ses droits d'auteur présents et futurs produiront la somme de 2.000 fr. Disons que, quant à la fortune, elle est restée à Athènes.

Quand Moréas, mars 1910, tomba malade et fut transporté à Saint-Mandé, impossible pendant huit jours de trouver Durand. Chaque printemps, le Vachette lui délivrait un congé qu'il mettait à un voyage. Il était parti comme de coutume sans laisser son adresse à la concierge. Personne, à commencer par sa famillle, ne savait où il pouvait être. Finalement, on le sut à Nice, rentrant des lacs italiens. On lui télégraphia. Il vint et le poète, après tant d'impatiences et d'énervements, se contenta de lui dire : « Mon pauvre Charles! Je t'ai fait quitter ces belles montagnes... », d'un ton qui faillit me mettre les larmes aux yeux.

J'attendais Durand pour regagner mon tribunal de Rocroi. Il promit de m'écrire tous les jours et tint sa promesse, lui qui n'écrivait jamais. Voici l'un des bulletins, daté « Vendredi, 2 heures ».

Je ne vous ai pas télégraphié ce matin parce que l'état est le même qu'hier. Beaucoup de faiblesse. Il reconnaît tout le monde et je laisse monter autant que je peux. Meyerson est parti aujourd'hui pour aller passer 2 ou 3 jours chez sa sœur. M. et Mme Silvain sont à Marseille et rentreront mardi. Gérault-Richard est venu ce matin avant d'aller à la gare prendre son train pour la Martinique. Barthou et Barrès sont venus hier et Moréas a été charmé de leur visite.

Pendant que je vous écris (dans la chambre de Jean) il est en train de se disputer avec Pelisse (4) qu'il appelle Pangle-

(4) Condisciple de Charles Durand à l'Ecole de Médecine, grand habitué du Vachette, ce qui ne l'avait point empêché de devenir docteur.

muche : « mon pauvre Panglemuche ! » Malakassis est là aussi et Henri Albert vient de sortir avec sa maîtresse. Amitiés et nouvelles demain.

Fin 1913, le Vachette fit place à une banque, laissant Durand désemparé. Lorsque la guerre éclata, il se trouvait à Hendaye, dans la famille de sa sœur où il passait le plus souvent ses vacances. Ancien lieutenant de réserve dans l'artillerie, il se mit à la disposition de l'autorité militaire. Elle ne l'appela point et il partagea son temps entre Paris et Hendaye.

Au printemps de 1922, il partit passer trois semaines chez son frère, à Mazamet. Il y demeura neuf ans sans jamais revoir la Capitale, laissant ses meubles, ses livres, ses estampes et tous les bibelots que sa nonchalance avait réunis. Cependant il avait à Paris sœur, beau-frère (M. T..., membre de l'Institut), nièce et neveu qu'il retrouvait, l'été, à Hendaye. Ses printemps étaient pour Hyères, où il est mort. Lorsqu'on lui proposait d'aller voir ce que devenaient ses lares : « Inutile de prendre cette peine, disait-il, je rentre lundi prochain. »

Pendant ce temps, les dettes — sauf la sienne, je présume — et les legs du testament payés — partie de sa poche, il se peut, — notre exécuteur testamentaire attendait sans impatience que la succession se liquidât. Elle finira par l'être, puisque le Prix Moréas, monté à 5.000 fr., se distribue depuis 1927. Mais dire que Charles y fut pour quelque chose en dehors de la remise du testament au notaire et du mandat qu'en 1926 il confia à son neveu, M. Jean Faye, sur la proposition de celui-ci, serait inexact.

Nous restâmes quinze ans sans nous voir. En 1929, un matin d'avril, je flânais, un livre à la main, sous le jeune feuillage des vieux tilleuls qui ombragent le seuil du Temple de Diane. Un touriste m'aborde, m'embrasse avant que je l'aie reconnu. C'était Durand. Il était en

auto avec des amis, finissait de visiter Nîmes, et filait sur Hyères.

Depuis, le Café Vachette se mire un peu dans la source de La Fontaine quand j'en fais le tour.

MARCEL COULON.

LA PRÉCOGNITION

La précognition a toujours passionné les esprits sans les accorder, et cependant il n'y a là, comme partout ailleurs, qu'une simple question de bon sens. L'esprit humain peut être considéré comme un principe unitif de l'être, lié à lui par lien essentiel et non causal, en cela qu'il ne lui est pas surajouté et qu'il n'en est pas un produit, un principe dynamique puisque le dynamisme est la loi même de l'existence universelle, un principe auto-actif puisqu'il peut en conduire l'activité comme l'abandonner à toutes les contingences, abandon qui est proprement un reniement, et dont l'activité s'étend depuis l'état de sommeil, de repos, de rêverie, jusqu'à l'état de travail attentif et rationnel.

Que ce soit dans le stade dynamique de concentration attentive et rationnelle, que ce soit dans le stade de repos ou de sommeil, que ce soit dans tous les stades intermédiaires entre ces deux pôles de l'activité psychique, — (pôles qui peuvent être assimilés à ceux de détente et de contraction où se joue le dynamisme universel), — l'individu demeure en perpétuelle relation avec le monde extérieur comme avec sa propre existence, passée, présente et à venir. Cette relation perpétuelle se conçoit par cela même que l'être participe de l'univers dont il fait partie intégrante, et il est lié autant à l'univers spatial et temporel qu'à l'univers infini et éternel — (le premier n'étant en quelque sorte qu'une image projetée du second, et qui dans cette projection en devient comme une sorte de tranche, tranche par conséquent divisible et finie bien qu'indéfinie) — et il ne peut y échapper. On peut considérer l'indéfini comme le phénomène de l'infini. Le

temps et l'espace participant de l'indéfini sont le phénomène de l'infini et de l'éternité. Et il n'y a indéfini que parce qu'il y a infini, c'est-à-dire que nous ne pouvons être assurés de pouvoir ajouter indéfiniment un morceau d'espace au plus grand espace qui peut nous être proposé que parce que nous savons que derrière l'indéfini il y a l'infini. Et l'indéfini n'est pas l'infini, pas plus que le temps n'est l'éternité; il faut toujours maintenir une distinction de nature entre l'ordre phénoménologique et l'ordre nouménologique, entre l'ordre de la représentation et l'ordre de la conception pure.

Participant de l'univers immédiat comme de l'univers éternel — (on ne conçoit pas quelque chose qui existerait « dans le temps » et s'anéantirait ensuite; d'abord parce que le temps n'est pas une entité, n'est pas un cadre préexistant à l'être, d'où l'infirmité de l'expression « dans le temps », commode mais fausse; ensuite parce que l'anéantissement est impossible; il y a néant ou être, l'un ou l'autre, et non les deux à la fois. Et puisqu'il y a existence, il n'y a point de néant), — l'homme a la possibilité de connaître, puisque la connaissance est en somme le lien même de cette participation, puisqu'elle est un accord, possible seulement entre parties d'une seule et même chose, d'un seul et même tout, et il connaît aussi bien les choses immédiates que les choses éternelles — (c'est une nécessité logique et rationnelle) — et, pour parler le langage infirme classique, il a la possibilité de connaître les choses dans les trois dimensions du temps, le passé, le présent et l'avenir. Cognition et précognition sont ainsi des possibilités de l'être, issues logiquement de la position même de l'être dans l'univers spatial et temporel en même temps qu'infini et éternel. Mais toutes les possibilités dynamiques de l'esprit ne sont pas toujours positivement et effectivement réalisées.

Quoi qu'il en soit, il est acquis que l'être a la possibilité de presciences, de prémonitions, d'intuitions, en soi

et en dehors de soi. Ces précognitions participent des lois dynamiques de l'esprit esquissées plus haut, mais ce dynamisme, que j'ai noté comme se manifestant dans l'état de concentration attentive de l'esprit, ne représente qu'une des directions de l'auto-activité psychique, la direction dite rationnelle, qui n'a trait, par son positivisme même, qu'à l'immédiat temporel ou spatial. Les lois rationnelles ne conduisent qu'à la cognition représentative et métaphysique. Mais la précognition relève d'une autre direction dynamique, — c'est l'évidence même, — que nous sommes mal disposés à préciser, en cela même que la connaissance de l'immédiat à laquelle la civilisation s'est toujours attachée a créé en l'humanité une véritable habitude dynamique, une véritable cicatrice psychique telle que, dès qu'on parle devant nous de précognition, il semble que nous sommes sur un terrain peu solide, précisément par l'impossibilité où nous sommes d'y pratiquer une investigation rationnelle. Mais s'il y a impossibilité d'investigation rationelle, il y a possibilité d'une autre sorte d'investigation dont il reste à déterminer les lois. L'ordre rationnel nous permet d'établir cette possibilité ainsi que je viens de le faire, laquelle possibilité acquiert ainsi une consécration rationnelle et inéluctable. Mais ce même ordre rationnel s'interdit, par sa nature même, par ses lois de structure, qui ne sont que des lois de cognition immédiate, s'interdit, dis-je, de procéder à une investigation quelconque dans ce domaine de précognition. Il dit : « Je le vois, mais je ne peux pas y aller ! » Et la possibilité d'êtres tels que celui dépeint par Noëlle Roger dans son livre *Celui qui voit*, est indéniable. Nous vivons « dans le temps », mais nous baignons dans l'éternité, donc dans le passé, le présent et l'avenir, qui sont les trois dimensions du véritable temps, c'est-à-dire de l'éternel présent aux yeux duquel, — si ce langage ne prête pas à équivoque par son infirmité, — tout est déjà réalisé !

De cette possibilité de l'esprit on pourrait formuler les lois comme les Grecs les ont formulées pour la raison, et l'exercice de cette faculté de précognition nous apparaîtrait aussi aisée qu'à l'heure actuelle l'exercice de la raison ou de la cognition immédiate. Autrefois, alors que les lois de l'investigation rationnelle n'avaient pas été précisées et n'étaient pas entrées dans les mœurs, j'imagine que l'exercice de cette possibilité de l'esprit devait être aussi suspecte que peut l'être aujourd'hui encore l'exercice de cette autre possibilité dite de précognition. D'ailleurs, même pour les lois de la raison, si solidement établies pourtant, que de gens ne trouvons-nous pas dans la vie courante qui en font constamment fi en leur opposant à tout propos leur sens propre, subjectif et né de toutes les contingences, et qui soutiennent des opinions ou agissent contre toute raison? Ils sont le nombre, voient là une apparente justification et foulent aux pieds les propositions de la raison, répudiée comme suspecte. Bien que l'on ait précisé les lois d'archie de la pensée, l'anarchie psychique continue à régner en souverain maître dans la foule.

Quoi qu'il en soit du sentiment de la foule vis-à-vis des lois rationnelles méprisées ou vis-à-vis de la précognition, pour formuler les lois régissant cette dernière il suffirait certainement de se mettre au travail. Mais voilà, notre habitude mentale de raisonnement nous rend très difficile une telle entreprise. Et pourtant nous participons en fait, à tout instant, de ces intuitions et précognitions, mais le plus souvent nous les orientons immédiatement dans un sens rationnel, ce qui les détruit, ou nous les abandonnons sans leur prêter une attention quelconque. Quelques êtres même utilisent ces précognitions. Il est à remarquer que cela se produit surtout chez des gens de peu de valeur intellectuelle, et on a alors l'habitude de parler à leur propos de don mystérieux. Nous venons de voir qu'une telle assertion est infirme. —

(Il faut différentier ces précognitions des prédictions purement rationnelles; celles-ci relèvent de la logique; les premières, d'une espèce de vision pure.) — Est-ce qu'il y aurait opposition entre ces deux directions de l'esprit, est-ce que l'une de ces formations d'esprit doit forcément masquer l'autre? Je ne le pense pas, parce que parmi les gens doués d'une solide instruction rationnelle il existe des précognitions, des pré-visions. Je sais bien qu'on les baptise ordinairement coïncidences fortuites! Mais en réalité la coïncidence est impossible dans la nature, car qui dit « Hasard », dit « Anarchie ». Or l'univers n'existe que par une archie patente, aussi bien spatiale que temporelle. Qu'il y ait « concordances », oui, mais « coïncidences fortuites », non! On peut voir quelque chose dans le temps avant de s'y trouver, et lorsqu'on y parvient on peut noter la concordance de la pré-vision et de la réalité; comme on peut voir quelque chose dans l'espace avant d'être en sa présence, et, lorsqu'on y parvient, là encore il y a concordance et non coïncidence fortuite. Lorsque Leverrier avait calculé qu'un astre encore inconnu devait se trouver en tel point de l'espace, et que cet astre eut été découvert au point qu'il avait indiqué, il y avait bien concordance et non coïncidence entre ses calculs et sa découverte. C'est la concordance qui est la règle de l'univers, non la coïncidence. Car, encore une fois, un univers où le hasard règnerait se détruirait immédiatement par son anarchie même.

Il est bien entendu que la précognition n'a pas vis-à-vis de la chose réalisée ultérieurement une action de cause à effet; le baromètre n'est pas cause de la pluie. D'autre part, si la prémonition est juste, la chose se réalisera, certes, fatalement; cependant elle n'était pas fatale « de soi », mais logique « en soi ». Ce n'est qu'une vue infirme, incomplète des choses qui nous pousse à parler de fatalité, en tant que celle-ci serait une force aveugle et anarchique, alors qu'il y a en réalité ordre, archie,

entre les divers éléments d'un fait, et si nous les connaissions nous pourrions attendre ce fait en vertu d'une prévision rationnelle, d'une prévision relevant de la concordance et non de la coïncidence, impossible d'ailleurs. Il n'y a pas de fatalité « de soi », c'est-à-dire suivant les règles internes de l'événement. La précognition est simplement la vision d'un aboutissement ultime de toute une série de choses qui auraient pu ne pas avoir lieu, et dont d'ailleurs, si on les connaissait en toutes leurs parties, on pourrait prévoir, rationnellement alors cette fois-ci, logiquement, c'est-à-dire suivant des règles de concordance archique, l'aboutissement ultime. La coïncidence n'est pas plus le fait des connaissances de l'esprit dans la troisième dimension du temps, je veux dire dans l'avenir, qu'elle n'est celui de ces mêmes connaissances dans l'espace ou dans les deux autres dimensions du temps, le passé et le présent. Il n'y a pas à sortir de là!

D'autre part les prémonitions ont surtout lieu dans les stades dynamiques de l'esprit qui correspondent à ce qu'on a appelé la rêverie, l'état de vague, d'inattention, l'état de sommeil. La précognition a lieu en dehors de la concentration attentive de l'esprit, à laquelle sont dévolues les connaissances dites rationnelles. — (Certes, des intuitions précognitrices peuvent venir à l'esprit au moment d'un travail attentif comme dans l'état de sommeil, tant il est vrai que ni la veille ni le sommeil ne retranche complètement l'individu du reste de l'univers spatial et temporel, mais elles surgissent alors en dehors de cette attention, à un moment où celle-ci est tombée. Parfois même, l'intuition s'étant produite passe inaperçue, du moins d'une façon claire, car on ne s'y arrête pas et on poursuit son travail. Le jour où cette intuition, cette vision, se réalise, on a alors une impression de déjà vu, de déjà connu qu'on ne peut pas préciser. On a aussi cette même impression lorsque la précognition a lieu au cours d'un rêve qu'on n'a pas retenu au cours de l'éveil.)

— Il faudrait apprendre, mais nous n'avons aucune règle à ce propos, à orienter notre esprit dans un sens de précognition dont le premier pas semble être l'état de vague psychique ou de sommeil. Intuitions ou presciences à l'état de veille; rêves prémonitoires à l'état de sommeil. Les rêves prémonitoires ne sont contestés à l'heure actuelle de personne, et même ceux qui les nient ne nient point leurs réalités. Ils en contestent seulement l'interprétation dans un sens prémonitoire réel, préférant les qualifier de coïncidences fortuites. Une telle attitude consiste à se mettre volontairement un masque pour ne point chercher à comprendre. On décrète coïncidence et l'on a fini! C'est évidemment plus facile, mais ce n'est pas une attitude scientifique. J'en ai montré plus haut toute l'erreur au point de vue rationnel. Mais il est évident, d'autre part, que les prémonitions ne sont pas dues à des « forces occultes », ce qui ne veut absolument rien dire. C'est dans les « noces merveilleuses que célèbrent l'Espace et le Temps » suivant l'heureuse expression de Maeterlinck, qu'il faut rechercher la solution du problème, donc dans une vue rationnelle et non dans l'imagination, si poétiques que peuvent en être les conclusions. comme le dit Maeterlinck :

Les rêves ou songes plus ou moins prophétiques ont été signalés depuis l'origine de l'histoire et ne sont plus sérieusement contestés. M. Ernest Bazzano, dans son livre consacré aux *Phénomènes prémonitoires*, profitant des travaux de la « Society for Psychical Research », et y joignant les résultats de ses enquêtes personnelles, a réuni un millier de cas de précognition parmi lesquels il en retient cent soixante, moins par dédain de la plupart des autres que pour ne pas trop manifestement excéder les limites normales d'une monographie. Ces cent soixante cas réservés ont été contrôlés aussi sévèrement que possible. Par la nature même des phénomènes qu'ils relatent, ils reposent presque exclusivement sur le témoignage humain qu'on peut toujours suspecter. Mais il

faut alors renoncer aux certitudes et aux sciences qui ne s'acquièrent point dans les laboratoires ou les opérations mathématiques, en d'autres termes aux trois quarts de ce que nous savons. Au surplus, quelques cas sont corroborés par des preuves écrites, notamment celui que rapporte M. Flournoy, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève dans son remarquable ouvrage *Esprits et Médiums.* Les cachets de la poste y donnent date certaine à une lettre envoyée de Genève à Kasan, dans laquelle une amie du professeur Flournoy, Mme Buscarel, raconte, avec des détails qui excluent toute idée de coïncidence fortuite, un songe annonçant un événement tragique qui ne se réalisa que sept jours plus tard. A moins d'incrédulité systématique et puérile, on doit donc admettre que le songe prophétique existe, a toujours existé, et se trouve définitivement classé parmi les acquisitions les plus défendables de la métapsychique.

Dans une lettre au docteur Siauve-Evausy, à propos de la prémonition dans le rêve, Auguste Lumière écrit :

En cette matière, ce sont les faits, me semble-t-il, qui doivent dominer le débat, et vous avez eu la bonne fortune de pouvoir enregistrer avec précision l'un d'eux qui vous concerne personnellement. Etant jeune étudiant, vous avez aperçu dans un songe, aux lieu et place de la Mairie de Lille, telle qu'elle existait à cette époque, une vaste étendue de terrain, entourée de palissades, avec des fondrières et des machines bizarres. Vous avez eu plusieurs fois cette vision de 1897 à 1903. Depuis lors, les hordes dévastatrices allemandes ont détruit les bâtiments de cette mairie et il se trouve qu'en 1923 vous avez eu l'occasion de contempler effectivement ce que votre songe vous avait fait apercevoir pendant votre sommeil. Je ne vois, *à priori,* que deux hypothèses pour expliquer ce phénomène: ou bien il y a prémonition véritable, c'est-à-dire qu'il existe un rapport de cause à effet entre le rêve et la réalité, ou bien il n'y a dans cette concordance qu'une simple coïncidence.

Le fait en lui-même : destruction de l'édifice et reconstruction suivant une formule déterminée, est résulté d'un con-

cours de circonstances extraordinairement complexes dans lesquelles des facteurs quasi innombrables sont intervenus. C'est d'abord l'enchaînement des multiples événements qui nous ont conduits à la guerre, c'est ensuite l'assemblage fortuit de toutes les particularités techniques de la conduite des hostilités, puis les causes de toutes sortes, dans lesquelles le hasard est encore intervenu à plusieurs reprises pour aboutir aux arrangements relatifs à la reconstruction. L'aspect réel du terrain a donc été subordonné à de nombreux facteurs, et aussi à de nombreuses circonstances extraordinairement complexes.

J'avoue ne pas être en état de concevoir comment cet ensemble de phénomènes, que le hasard a maintes fois orientés, aurait pu être prévu trente années à l'avance.

Dans le déterminisme de l'hallucination onirique, quel mécanisme aurait pu intervenir pour relier exactement le rêve à toutes les péripéties qui se sont déroulées par la suite pendant trente années, et d'où la réalité s'est trouvée ultérieurement constituée? Cela dépasse de beaucoup mon imagination, et il m'est impossible de croire à un rapport de cause à effet entre votre songe et le fait lui-même.

Par contre, l'autre hypothèse explicative que l'on peut encore invoquer, c'est-à-dire la coïncidence pure et simple, est tout au moins admissible et compréhensible dans l'état actuel de nos connaissances. Les rêves qui ont hanté le cerveau des habitants de toute la terre pendant trente années sont en nombre immense, et il n'est pas possible qu'un certain nombre d'entre eux ne concordent pas avec des faits qui surviendront ensuite. Ces concordances doivent infailliblement se produire par le seul jeu des lois du hasard. Dans les événements de la vie courante, on rencontre de temps en temps des coïncidences qui sont autrement plus impressionnantes que celles dont vous m'entretenez.

Nous en avons cité antérieurement quelques cas; voici, par exemple, sommairement rappelés, deux d'entre eux :

Un dimanche de juillet 1921, j'ai vu arriver en même temps dans une salle de cinématographe de Lyon, deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qui sont venues s'asseoir devant moi, l'une à côté de l'autre. Or ces deux spectateurs por-

taient exactement dans la même région de la joue gauche une cicatrice triangulaire de même forme, de même dimension, et de semblable apparence.

J'ai déjà vu au cours de ma vie un très grand nombre d'êtres humains; pendant la guerre j'ai examiné un nombre considérable de blessés et je n'ai jamais, parmi cette multitude d'individus, rencontré d'autres cicatrices identiques. Ces cicatrices sont donc extrêmement rares, peut-être même n'en existe-t-il pas d'autres, dans le monde entier, qui soient rigoureusement superposables; en tout cas, s'il en existe d'autres, il est certain qu'elles se trouvent en nombre infime. Eh bien, n'est-ce point là une extraordinaire coïncidence que deux d'entre elles se soient rencontrées et se soient trouvées placées côte à côte, le même jour, à la même heure, dans le même lieu?

La précision et la multiplicité des détails dans cette observation sont bien plus troublantes que celles que l'on enregistre dans la plupart des prémonitions. Et il n'y a évidemment là qu'une coïncidence.

Il en est de même pour l'événement suivant :

Un chasseur, blessé le 3 novembre 1914 en Alsace, arrivait le 7 à l'Hôtel-Dieu de Lyon, avec une plaie en séton de la jambe droite, un peu au-dessous du genou, qui guérit rapidement et le blessé put bientôt retourner au front.

Une série de circonstances entièrement fortuites ramenait le même homme un an après, jour pour jour, dans le même lit de la même salle du même hôpital, avec une blessure de même nature, à la même jambe et au même point de ce membre.

Parmi les soit-disant prémonitions qui ont été signalées, je ne connais aucun fait qui, par l'identité et le nombre de ses éléments concordants, puisse être comparé à celui que je viens de rappeler et dont j'ai été personnellement témoin.

Il y aurait beaucoup à glaner dans ces lignes. Je me contenterai de quelques brèves remarques qui vaudront certes telles quelles, mais qui gagneraient à de plus amples développements.

Tout d'abord, lorsque Lumière écrit que ce sont les

faits qui doivent dominer ce débat, il faut bien comprendre qu'un fait n'existe que par rapport à l'entendement qui le conçoit, n'existe que par son mode d'intégration en nous. C'est pourquoi il convient de ne jamais présenter aux faits qu'un angle a priori essentiellement valable devant la raison.

Ensuite il est erroné de vouloir rapprocher le rêve et sa réalisation par un rapport de cause à effet, si tant est que la causalité consiste par exemple dans le rapport qui existe entre la pierre que je viens de jeter sur la vitre et les éclats de verre qui sont maintenant à mes pieds. Ce n'est pas le songe du docteur Siauve-Evausy qui a causé la destruction de la mairie, et la prémonition n'est pas un rapport de cause à effet. Je l'ai expliqué plus haut et n'y reviens pas.

Enfin, que vaut l'argument de Lumière en faveur de la coïncidence? Il peut se résumer ainsi : dans la vie, l'on rencontre des coïncidences indéniables autrement extraordinaires que l'exemple du Dr Siauve-Evausy; cet exemple, comme tous les songes dits prophétiques, ne serait-il pas également une coïncidence?

Une fois cet argument exprimé, j'ai envie de crier : « Au voleur! », car le problème a été escamoté. Les exemples fournis par Lumière sont d'un autre ordre que les songes prophétiques, et l'ordre de l'extraordinaire auquel Lumière veut les ramener ne leur convient pas. Si nous voulons nous entendre, il faut demeurer sur nos terrains respectifs. L'ordre de l'extraordinaire n'est pas rationnel, et aucune discussion n'est valable sous cet angle-là. N'est-il pas extraordinaire, fantasmagorique, pour un sauvage de l'Afrique d'entendre une voix humaine dans un poste de radiophonie! Ah je vous assure que cela lui paraîtra beaucoup plus fantastique que de rencontrer le même jour deux cicatrices semblables. Cela pour dire que si l'on se place sous l'angle de ce qui nous émerveille nous n'en aurons pas fini. Il ne s'agit pas du subjectif, mais de

l'objectif! Le premier exemple de Lumière a trait à la rencontre de deux faits identiques dans l'espace; l'exemple du docteur Siauve-Evausy a trait à un ordre chronologique entre une vision irréelle et un fait! Le second exemple de Lumière fait intervenir la répétition d'un même fait dans le temps. Il s'agit là de choses qui ne se touchent par aucun point, et qui ne peuvent par conséquent être réunis pour tirer de cette réunion une explication rationnelle qui les marquerait toutes.

Et que faut-il penser des exemples cités par Lumière, en eux-mêmes? Est-ce que deux phénomènes identiques ne peuvent pas, n'ont pas un droit normal et non extraordinaire à se succéder dans le temps? Est-ce que deux faits identiques n'ont pas le droit de coexister dans l'espace? Tous les jours nous voyons de tels faits, et, intellectuellement parlant, il ne nous vient pas à l'esprit de les considérer comme extraordinaires. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de phénomènes humains, rares, parlerons-nous de mystère? Pour ces derniers, vous faites appel à un formidable enchaînement de circonstances pour les produire! Croyez-vous qu'un enchaînement aussi formidable n'existe pas pour apporter dans la main d'un bijoutier deux diamants identiques? Ce formidable enchaînement de circonstances est en réalité banal, normal, et se répète incessamment dans l'univers spatial et temporel. La rareté des cas semblables seule peut nous faire parler de coïncidence extraordinaire. C'est dire comment la pensée à ce moment-là est entachée d'illusionnisme. Est-ce qu'il y aurait coïncidence drôle, étonnante, à voir passer dans la rue deux individus avec une jambe de bois? Deux faits rares peuvent se rencontrer dans l'espace sans se couper. Il n'y a là ni coïncidence fortuite, ni d'ailleurs concordance. Ce sont deux faits indifférents l'un à l'autre. Ils sont dus à un concours de circonstances logiques, différentes ou semblables pour chacun d'eux et produisant des effets voisins ou semblables. Ce sont deux

paraboles qui deviennent voisines dans un moment de leur course. Il n'y a pas de quoi arrêter ou émerveiller l'esprit. Et d'ailleurs si l'esprit veut les unir, il ne le peut que par un « très mystérieux ». Mais en raison on voit qu'elles ne sont pas unissables. Nous sommes simplement témoins muets de leur juxtaposition. Le mystère que nous y voyons émane de nous et non des faits eux-mêmes, en cela que le fameux monde de la fatalité, du hasard, des mystères et autres fariboles est entièrement issu d'un entendement infirme. Ce n'est pas le hasard qui règle ni oriente les événements, comme s'il était une force occulte en dehors des événements. Ce sont les lois de structure même des événements qui les orientent. Ils sont logiques en eux-mêmes.

Pour en revenir au fait prémonitoire proprement dit dont les exemples de Lumière nous avaient écarté, ce n'est qu'après coup que l'on peut dire qu'une prémonition était juste. (Parfois d'ailleurs il en est ainsi pour les prévisions rationnelles. Un mathématicien avait calculé qu'un avion pourrait effectuer un « looping » sans aucun risque. Mais cette acquisition rationnelle ne fut considérée comme juste que lorsqu'un aviateur, Blériot je crois, tenta l'expérience et la réussit.) Aucune utilité pratique pour contrecarrer un événement ne peut donc être tirée d'une prémonition, car l'événement se réalisera en son temps, non pas quoi qu'on fasse, mais parce que précisément tout sera fait pour y arriver, en vertu d'enchaînements logiques et non anarchiques.

Quoi qu'il en soit, je répète qu'il conviendrait de bien étudier les modes de dynamisme psychique qui peuvent nous conduire à la précognition. Maeterlinck préconise à ce propos la culture de la mémoire onirique :

Le moyen le plus simple, écrit-il, consiste tout bonnement à noter par écrit, à chaque réveil dans la nuit, le songe qui vient de nous quitter. Au bout d'assez peu de temps, la mémoire se prête à cette exigence insolite et l'on réussit à re-

construire, à ranimer les songes les plus compliqués... Dans le sommeil on perd notamment la notion des deux illusions les plus nécessaires au maintien de notre petite vie individuelle, illusions qui masquent la réalité de l'éternel partout, de l'éternel présent et que nous avons appelées l'espace et le temps. Or des expériences qui ne font que commencer permettent déjà de constater que le cerveau libéré par le sommeil, au cours de ses pérégrinations dans l'éternel présent qui est le temps réel, y rencontre autant d'avenir que de passé. Il les confond, il n'aperçoit plus la ligne imaginaire, mais rigide, qui les sépare au nom de la raison. Il ne distingue plus ce que nous avons fait de ce que nous ferons, ce qui ne s'est pas encore accompli de ce qui s'est déjà abattu sur notre tête, et nous revient, sans qu'il s'en rende compte, aussi chargé de prophéties que de souvenirs.

En partant d'une proposition de Maeterlinck, Buyse définit la question du point de vue philosophique en la rattachant à « l'extension des possibilités métapsychiques de l'être, s'opérant en fonction de ses dégagements consécutifs de nos trois dimensions de l'espace ». Mais il ne nous dit point les moyens de ces dégagements. Il est vrai que sans cesse nous les pratiquons, à l'état de veille comme dans le sommeil, si toute précognition a lieu en fonction d'eux. De même qu'on raisonnait avant qu'on eût fixé les principes de la raison.

D'autre part, la précognition n'a pas lieu seulement dans le temps, elle a lieu également dans l'espace, en vertu des mêmes possibilités de l'esprit énoncées plus haut, possibilités qui se réalisent dans les « noces merveilleuses que célèbrent l'Espace et le Temps ». Et j'en veux citer ici trois exemples.

Il y a deux ans, trois ouvriers se trouvaient attablés dans un café de Nanterre, et devisaient ensemble vers quatre heures de l'après-midi, un samedi, lorsque l'un d'eux porta subitement ses deux mains au visage, en s'écriant d'une voix angoissée et douloureuse : « Ah!

quelqu'un vient de se jeter de la Tour Eiffel! » Ses amis éclatèrent de rire, ainsi que ceux qui se trouvaient là et qui l'avaient entouré immédiatement pour lui demander des explications, tout en essayant de lui montrer la vanité de ses dires qu'il répétait cependant avec une entière certitude! Le soir, en rentrant chez lui il apprenait que son fils s'était jeté de la Tour Eiffel à quatre heures de l'après-midi et s'était tué.

Madame A... avait envoyé sa petite fille en vacances à Berck. Quelques jours plus tard, se trouvant dans le train de Saint-Germain avec une amie, se rendant à Paris, elle poussa subitement un léger cri et dit : « Ah! Madeleine vient de tomber d'un âne! » Quelques jours après, elle apprenait que son enfant s'était blessée en tombant d'un âne sur lequel elle se promenait. L'accident avait eu lieu au moment même où elle en avait eu la vision.

Trois jeunes filles avaient quitté leur mère en bonne santé pour se rendre chez des amis à la campagne. Au cours d'une petite fête où elles dansaient, l'une d'elle s'arrêta soudain toute tremblante et, complètement effarée, s'écria : « Ah! maman vient de mourir! » Effectivement, on venait les chercher en toute hâte deux heures après, parce que leur mère était morte subitement.

Des exemples analogues pourront être cités, et dans chacun d'eux, il n'est pas possible, en raison, de dire qu'entre la vision et le fait il n'existe qu'une coïncidence fortuite.

La précognition spatiale et temporelle est une possibilité de l'esprit au même titre que la cognition immédiate ou conjecturale dans l'espace et dans le temps.

Dr LIBERT-CHATENAY.

LES
FOURRIERS DE LÉNINE[1]

—

IV

En arrivant à la 8e armée, où il succédait au général Kalédine, le général Kornilof se rendit aussitôt compte du terrible état de décomposition où, en deux mois, étaient tombées les troupes. Le front Sud-Ouest, que commandait toujours Broussilof, se trouvait cependant moins contaminé que les deux autres fronts qui, plus proches de la capitale, avaient à subir dans toute leur virulence les effets de la contagion bolchéviste. Les efforts de Broussilof parvenaient encore à maintenir une apparence de cohésion sur ce front méridional, que le souvenir des triomphes remportés l'été précédent contribuait aussi à rendre moins accessible au défaitisme propagé de l'arrière. Mais les comités de soldats y exerçaient comme partout leurs ravages. Il y en avait dans toutes les unités, depuis la compagnie jusqu'au corps d'armée, jusqu'à l'armée, jusqu'au groupe d'armées lui-même, souvent plusieurs par unité, surtout dans les unités supérieures, où ils se multipliaient étrangement.

Outre les présidents de leurs comités respectifs, les commandants d'armée et de groupes d'armées avaient auprès d'eux, pour les surveiller et s'assurer de leur bon esprit révolutionnaire, des commissaires spéciaux nommés par le gouvernement. De telle sorte que le commandement était exercé par une façon de triumvirat comprenant le général en chef, le commissaire du gouvernement

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 800, 801 et 802.

et le représentant des comités centraux d'armée ou de groupes d'armées, et qu'aucun ordre ne pouvait être donné que d'accord entre ces trois personnages.

Par chance, Kornilof avait à ses côtés un excellent commissaire, le socialiste-révolutionnaire Boris Savinkof, terroriste célèbre, organisateur des attentats contre le grand-duc Serge et le ministre Plehwe. Appartenant au même parti que Kérensky et patriote comme lui, il se distinguait de son chef par une volonté de fer et une énergie à toute épreuve. Autant Kérensky était ondoyant, vacillant, soumis à toutes les influences du Soviet et aux pires, autant Savinkof se montrait résolu, ferme, agissant, prêt à tenir tête aux pressions maximalistes. Grâce à lui, l'ordre, un ordre relatif, se rétablissait dans les unités déjà fortement ébranlées de la 8e armée. Jouissant de la confiance des comités, de par son passé révolutionnaire et son intégrité démocratique, il était arrivé à les mettre en garde contre les agitateurs bolchévistes, que l'on pourchassait avec de la cavalerie et dont on arrêtait les meneurs. Il est vrai qu'ils revenaient ensuite plus nombreux qu'auparavant.

Effaré par le spectacle du désarroi où était tombée l'armée, Liapounof, devant la catastrophe qui lui paraissait menacer la Russie, en arrivait à oublier ses propres inquiétudes. Elles avaient cependant été vives. Pendant quinze jours il était resté dans la plus absolue ignorance de ce qu'avait bien pu devenir sa fiancée. Accident? enlèvement? coup de main d'escarpes ou de bolchéviks? La milice urbaine, à peu près inexistante, n'avait aucune indication. Au Gouvernement militaire on ne savait rien, sinon qu'on n'avait revu ni la voiture, ni le chauffeur. Hypocrite et venimieux, le valet de chambre Stépane suggérait l'hypothèse d'une fugue. Et le lendemain, l'angoisse au cœur, Liapounof avait dû partir pour le front avec son chef, sans avoir appris quoi que ce fût. Deux fois il avait télégraphié par voie militaire à la Karavan-

naïa : on y était toujours sans nouvelles. Enfin il avait reçu une lettre, qui lui était transmise hiérarchiquement par le quartier général du front Sud-Ouest. Cette lettre était de Nadia. Il respira. La jeune fille se trouvait à la 7e armée, avec le Bataillon de la Mort. Elle lui rapportait ce qui lui était arrivé : l'agression dont elle avait été l'objet de la part de Pronsky accompagné d'une bande de gardes rouges, la façon dont elle avait été sauvée par Maria Botchkariéva, son réveil deux jours plus tard dans la caserne des femmes-soldats, la communication qui lui avait été faite des événements survenus pendant ce court laps de temps et qui avaient déterminé le brusque départ de son fiancé, la décision qu'elle avait prise de s'engager, tant pour échapper à ses persécuteurs de Pétrograd que pour se rapprocher de lui. Elle aimait son nouveau métier et comptait rester sous les armes jusqu'à la fin de la guerre. Elle avait pris conscience de son devoir. Chacun, dans les circonstances tragiques que traversait la Russie, ne devait-il pas faire à la patrie le sacrifice momentané de son bonheur? Dieu, le hasard ou la destinée, l'arrachant à la route fleurie qu'elle croyait pouvoir suivre, lui avait violemment fait signe : elle obéissait avec joie, avec foi. La vie en campagne pouvait être dure, elle l'acceptait courageusement. La discipline était sévère. La commandante n'admettait aucune dérogation à la rigueur du règlement qu'elle avait établi pour son bataillon. Toute relation avec le dehors était interdite. Il n'y avait plus ni famille, ni maris, ni fiancés, ni amoureux. Tous ces éléments de faiblesse et de trouble étaient rayés de la vie des femmes-soldats. Vu la haute situation militaire de Liapounof, une exception avait cependant été faite en faveur de Nadia. Elle avait reçu la permission de lui écrire pour le rassurer sur son sort, et elle était autorisée à lui envoyer et à recevoir de lui une lettre par semaine.

Rassuré, Liapounof, certes, l'était, après les angoisses

par lesquelles il avait passé. Il ne l'était cependant qu'à demi. L'étrange aventure dont sa fiancée lui faisait le récit le remplissait de nouvelles appréhensions. Les risques du front, les fatigues et les misères du service, l'éventualité d'une bataille, d'une attaque de l'ennemi par le feu ou par les gaz, qui sait même, les excès d'une soldatesque désordonnée et sans cesse au bord de l'émeute ne pouvaient ne pas constituer pour lui autant de sources d'alarmes. La 7e armée, que commandait le général Sélivatchof, occupait le secteur immédiatement au nord de celui que tenait l'armée Kornilof, et le 1er Bataillon féminin de la Mort se trouvait cantonné dans la région de Tarnopol. Une centaine de verstes séparaient donc André de sa fiancée. Liapounof eût aisément franchi cette distance, en se faisant confier une mission de liaison; mais il dut y renoncer, Nadia l'ayant supplié de s'abstenir de venir la voir, pour ne pas susciter l'envie de ses compagnes, déplaire à Yachka et donner un mauvais exemple au bataillon.

Trois lettres avaient déjà été échangées. Nadia donnait des détails sur sa vie de soldat. Le bataillon était cantonné non loin de la Strypa, dans quatre baraquements avec abris, aux abords d'un village en ruines. Chaque femme portait l'équipement complet pesant les soixante-cinq livres réglementaires. Le bataillon était pourvu de huit mitrailleuses et d'une voiture de munitions. La première ligne se trouvait à deux verstes. Mais tout était tranquille pour le moment. De temps en temps le bourdonnement d'une lointaine canonnade. Deux ou trois fois par nuit la luminosité d'une fusée éclairante. Pas un coup de fusil, pas une alerte. Les Autrichiens semblaient inexistants. Les journées s'écoulaient longues et monotones, coupées d'exercices. Le ravitaillement s'effectuait avec assez de régularité. Le bataillon comptait une douzaine de bonnes cuisinières, qui savaient tirer un suffisant parti des approvisionnements qui parvenaient. Les

compagnies montaient alternativement aux tranchées, où elles se relayaient tous les deux jours. Il ne s'y passait absolument rien. Yachka s'impatientait de cette inaction, appelant de ses vœux l'occasion de déployer sa bravoure et de montrer la valeur militaire de la troupe qu'elle avait formée. Mais les ordres étaient stricts : du moment que l'ennemi ne bougeait pas, défense de l'attaquer, de se livrer même contre lui à la moindre provocation pour le faire sortir de sa réserve. Le temps était beau, doux, traversé de légères ondées, et de timides fleurs s'essayaient à pousser sur le terrain ravagé.

C'est ainsi que Nadia s'efforçait de tranquilliser son fiancé. Car elle ne disait pas tout. Elle lui cachait les impressions déplorables qu'elle recevait de son contact avec le front et les réels dangers auxquels elle était exposée, non du fait de la guerre, mais par suite de la répugnante dégradation où était tombée cette armée qu'elle avait connue si belle. Dès leur arrivée à destination, les femmes-soldats s'étaient trouvées en butte aux persécutions sauvages ou immondes des hommes. Au quartier général, où elles avaient séjourné trois jours et où elles avaient été passées en revue par le général Sélivatchof, les bâtiments affectés au cantonnement des troupes étaient pleins de déserteurs et de soldats débandés qui, rendus furieux par la vue de ces femmes qui prétendaient aller au feu à leur place, s'étaient mis à les couvrir d'injures et à menacer de leur faire un mauvais parti.

— Que venez-vous chercher ici, coquines? criaient-ils. Quel démon vous amène? Ah! ah! les femelles, vous venez pour vous battre? Eh bien, sachez-le, nous autres, nous en avons assez de la guerre. Nous voulons la paix! Décampez vivement et retournez d'où vous êtes venues, ou sinon...

Des poings se tendaient, des pierres volaient, deux mille bandits ameutés hurlaient, écumaient de rage au-

tour d'elles, lançaient des clameurs de mort au milieu des plus vils outrages.

Yachka avait voulu se plaindre et demander protection à l'état-major. On lui avait répondu qu'il n'y avait rien à faire, que les officiers étaient impuissants, eux-mêmes menacés quotidiennement de mort, que le soviet des soldats était seul maître et qu'il favorisait les mutins, que puisqu'elle disposait d'une force armée elle eût à assurer elle-même sa propre protection.

C'est ce qu'elle avait fait. Elle avait pris possession du bâtiment qui lui avait été assigné, en avait fait obturer les fenêtres avec des sacs de terre et avait posté à l'entrée une garde importante. Ordre avait été donné de tirer sans ménagement sur tout groupe hostile qui, après sommation d'avoir à se disperser, ferait mine de vouloir pénétrer dans le bâtiment.

Ces dispositions prises, la commandante s'était avancée bravement vers la foule déchaînée, le revolver au ceinturon, l'épée au fourreau, en faisant signe qu'elle allait parler.

C'était ce qu'il leur fallait. Des paroles, un discours! A la bonne heure! La bagarre tournait à la réunion publique, au soviet. Yachka les connaissait bien. Ça leur allait!

— La paix, dites-vous, camarades? avait-elle lancé hardiment de son fausset sonore. Mais, brutes que vous êtes, imbéciles, triples fous, comment voulez-vous avoir la paix, si vous ne battez pas auparavant les Allemands? J'ai plus d'expérience de la guerre que vous, et je veux la paix autant que n'importe qui d'entre vous. Eh bien, je vous dis que nous n'aurons jamais la paix tant que l'ennemi occupera encore une portion de notre territoire et que nous ne l'aurons pas chassé victorieusement de chez nous. Montrez-moi comment vous pourriez avoir la paix autrement!

A cette apostrophe de la commandante, des voix houleuses avaient répondu :

— Mais simplement en quittant le front et en rentrant chez nous. Voilà comment nous aurons la paix.

— Quitter le front! avait-elle repris vigoureusement. Et vous vous figurez que vous obtiendrez ainsi la paix? Mais, tas d'idiots, qu'arriverait-il? Il arriverait que les Allemands franchiraient vos lignes, continueraient leur avance et iraient vous asservir jusque chez vous, si loin que soit votre chez vous. Est-ce cela que vous voulez? Nous sommes en guerre, vous êtes des soldats et vous savez ce que c'est que la guerre, qu'en guerre tout est permis. Vous savez que notre ennemi est impitoyable, qu'il ne se laisse arrêter par rien, qu'il a tué des milliers et des milliers de vos frères avec ses bombes d'avions, qu'il en a asphyxiés des milliers avec ses gaz empoisonnés et que nous avons tous été victimes de ses atrocités. Quitter les tranchées? Autant livrer la Russie tout entière au Kaiser. Le ferez-vous? Non, non, croyez-moi, petits frères, il n'y a pas d'autre moyen d'avoir la paix que de vaincre l'ennemi. Battez les Allemands, soldats russes, et vous l'aurez, votre paix!...

— Mais les Allemands fraternisent avec nous; eux aussi en ont plein le dos de la guerre, eux aussi veulent la paix!...

— Ce n'est pas vrai. Ils vous trompent. S'ils fraternisent avec vous, ce n'est que pour vous endormir, vous démoraliser et vous rendre de plus en plus incapables de leur résister. Voyez dans quel état vous êtes déjà! Regardez-vous donc et considérez ce que vous êtes devenus, vous qui autrefois avez héroïquement progressé sous le feu meurtrier de l'adversaire et qui avez souffert comme des fils fidèles de la patrie pour défendre le sol russe. Songez à ce que vous étiez hier et à ce que vous êtes aujourd'hui! L'été dernier, vous étiez encore l'orgueil de votre pays et vous donniez l'exemple au monde. Vous

êtes maintenant l'opprobre de l'armée et de la nation. Il y en a certainement parmi vous qui ont jadis appartenu au Ve corps sibérien?...

— Oui, oui...

— Vous devez alors vous souvenir de moi ou avoir entendu parler de moi. Je suis Yachka!

— Sans doute, nous vous connaissons...

— Eh bien, puisque vous me connaissez, vous devez savoir que j'ai, moi aussi, pataugé dans la bourbe de vos tranchées, que j'ai dormi dans la même humidité que vous, que j'ai subi vos dangers, souffert de la famine ou partagé la soupe aux choux avec vous. Pourquoi maintenant m'attaquez-vous, pourquoi m'injuriez-vous, quand et pourquoi ai-je mérité votre haine?...

— Quand vous étiez soldat, avait répliqué un de ces forcenés, vous étiez comme nous; à présent que vous êtes officier, vous marchez avec les bourgeois.

— Et qui m'a fait officier, si ce n'est vous? Ne sont-ce pas vos camarades, les simples soldats des 2e et 10e armées qui m'ont envoyé des délégués et sont venus m'offrir des icones, afin de m'élever au grade d'officier? Je fais partie du peuple, je suis du sang de votre sang, je suis une fille ouvrière et paysanne!

— Vous prétendez être une paysanne, et cependant vous voulez verser le sang du peuple pour le profit des riches et des nobles qui nous exploitent!

— Bêtes stupides! vous parlez comme si nous étions toujours sous l'ancien régime! Est-ce qu'il y a encore un tsar, des nobles et des riches? Il n'y a plus que des citoyens libres dans la libre Russie. Vous êtes tous électeurs, vous avez des soviets, vous pouvez nommer qui vous voulez aux grades, aux fonctions. Vous élirez au suffrage universel une Constituante, qui décidera de tout, selon la majorité. La richesse? Vous pouvez tous y parvenir, par votre travail ou vos mérites. Vous pouvez même, si le peuple le veut ainsi, partager égalitairement

la richesse en prenant aux capitalistes leur argent et les terres à leurs propriétaires. Que voulez-vous de plus? Vous avez fait la révolution, vous êtes les maîtres. Et cette révolution que vous avez faite, vous refuseriez de la défendre? Après avoir vaincu l'ennemi intérieur vous vous laisseriez vaincre par l'ennemi extérieur? Vous qui avez secoué le joug de vos anciens seigneurs, vous tomberiez lâchement sous celui des barons prussiens et de l'infâme Guillaume? Fils de la nouvelle Russie, soldats de la liberté, est-ce possible?...

— Non!... non!...

Retournés par l'éloquence primesautière de Yachka, une partie des factieux lâchaient pied, approuvaient bruyamment, applaudissaient.

Sentant la partie gagnée, Yachka se dressait alors autoritaire et, tirant son épée, s'écriait :

— Et maintenant, mes enfants, dispersez-vous. Ne me contraignez pas à recourir à la force pour vous ramener à la raison. J'ai avec moi six cents courageuses combattantes qui, sur un ordre de moi, sauraient se faire respecter. Si elles sont venues ici, c'est pour vous aider à chasser l'Allemand, qui est votre ennemi, comme il est l'ennemi de la Russie, et non pas pour se laisser insulter par des canailles. Allez-vous les obliger à tirer sur des Russes? Quelle honte ce serait!...

— Oui, oui, ce serait une honte!... Bravo, Yachka!... Vive Yachka!... Nous sommes avec toi, petite mère!...

En vain les agitateurs bolchévistes mêlés à la foule des soldats dévoyés essayaient-ils de reprendre en mains leurs troupes. C'étaient eux maintenant qui se voyaient injuriés, hués, couverts de coups. Ils s'enfuyaient le dos rond. Mais ils savaient bien que cet enthousiasme ne durerait pas et que pas un de ces hommes soulevés un instant par la parole ardente de l'héroïne ne retournerait sur le front.

Des scénes analogues s'étaient passées tout le long de

la marche vers l'avant. A chaque étape, on retrouvait de pareilles hordes de déserteurs et de bolchéviks, que mettait hors d'eux le spectacle insupportable de ce bataillon féminin allant en guerre. A mesure cependant qu'on approchait des lignes, les bandes des réfractaires devenaient moins denses, et l'on finissait par ne plus rencontrer que des groupes isolés qui, débraillés, chaotiques, sans armes, refluaient peureusement vers l'arrière. Délestés de leurs pires éléments, les effectifs qui tenaient le front avaient meilleure contenance. Mais là un autre genre de danger attendait les guerrières. Excités par la présence des femmes, les régiments voisins n'avaient pas tardé à entrer en ébullition. Bien que la plupart fussent laides à faire reculer un cosaque, elles n'en étaient pas moins tentantes pour des hommes depuis longtemps privés des satisfactions de l'amour. On les voyait rôder curieusement dans le secteur qui leur avait été assigné, chercher à les aborder, à nouer conversation avec elles.

— Tu sais, petite sœur, tu es bien jolie sous ton uniforme!... Tu avais un mari, des amoureux, comment as-tu fait pour les abandonner?... Mais va, ma colombe, il y en a assez ici qui ne demanderaient pas mieux que de les remplacer!...

Yachka avait dû poster des sentinelles aux limites de son secteur avec consigne de n'y laisser entrer personne, sinon pour affaire de service. Malgré ces précautions, il se trouvait toujours des risque-tout pour se glisser à travers les mailles et venir courir la chance d'un bon coup. Trois ou quatre femmes avaient ainsi mystérieusement disparu. La commandante les avait inscrites au tableau du déshonneur.

— Si jamais je les retrouve, avait-elle juré, je leur ferai leur affaire.

Et ce n'était pas une menace en l'air, car un jour qu'elle avait surpris une de ses femmes en train de faire avec

un soldat la bête à deux dos dans un champ, elle n'avait pas balancé à lui brûler sommairement la cervelle.

Pour s'en être mieux sortie, Nadia n'avait pas non plus échappé aux entreprises de la soldatesque masculine. Une nuit qu'elle était de garde, elle avait été assaillie par un sapeur qui avait voulu la violenter. Un coup de crosse n'ayant pas réussi à la débarrasser de l'escogriffe, qui revenait brutalement à la charge, elle l'avait résolument embroché. C'était son premier coup de baïonnette, et c'était un Russe qui le recevait! Le matin, au rapport, elle avait été chaudement félicitée par la commandante, qui l'avait donnée en exemple à ses compagnes.

Nadia s'était naturellement dispensée de relater cet incident à son fiancé. Elle passait également sous silence les scènes scandaleuses de fraternisation qui se déroulaient dans les secteurs contigus et dont elle se trouvait parfois le témoin indigné, quand elle était aux tranchées. En écrivant à Liapounof que le calme régnait sur le front et qu'on ne voyait pas les Autrichiens, elle éludait une partie de la triste vérité. S'il était exact qu'aucune action ne pouvait être signalée, pas la moindre escarmouche, pas la plus insignifiante rencontre de patrouilles, il ne l'était pas que le front fût absolument mort. A certaines heures de la journée, le *no man's land* s'animait. On voyait des Russes et des Autrichiens sortir sans précaution de leurs tranchées respectives, passer les fils de fer, s'avancer à la rencontre les uns des autres, s'accoster, entrer en conversation. On distinguait à la lorgnette leurs gestes cordiaux, leurs poignées de mains, leurs accolades. On les apercevait qui commerçaient ensemble, par échange ou vente. Les Autrichiens offraient du lard, du pain blanc, de la quincaillerie, des couvertures, surtout du tabac et de l'alcool. Les Russes apportaient du thé et du sucre, dont ils avaient en abondance; ils vendaient aussi volontiers leurs fusils, leurs munitions, leurs objets d'équipement. Les Autrichiens étaient tou-

jours fortement approvisionnés de journaux, de tracts, de libelles, le tout en langue russe, qu'ils donnaient généreusement. Les journaux étaient principalement la *Nédiéla*, imprimée à Vienne, et le *Rosiisky Vestnik*, fabriqué à Berlin, soi-disant pour les prisonniers de guerre russes. Ils distribuaient en outre la *Pravda*, de Lénine, que les soldats recevaient ainsi de deux côtés, par les émissaires bolchévistes de l'arrière et par les camarades autrichiens du front. Les illettrés même n'étaient pas oubliés : il y avait pour eux des images, des histoires en couleurs, des caricatures. Des officiers autrichiens, le cigare au bec, la badine sous l'aisselle, paraissaient présider à ces touchantes démonstrations. Quant aux officiers russes, nommés qu'ils étaient par leurs subordonnés, ils ne pouvaient s'y opposer, l'eussent-ils voulu : ils auraient été aussitôt destitués par les comités dont ils dépendaient. Il s'en trouvait d'ailleurs pour approuver les fraternisations et pour ne pas rougir d'y participer.

A peine arrivé sur le front, le Bataillon de la Mort n'avait pas manqué de se voir lui aussi l'objet des sollicitations de l'ennemi. Yachka avait en effet reçu la missive suivante, que lui avait transmise un sous-officier du secteur voisin :

A l'officier d'en face.

J'apprends que les contingents de ce secteur ont été relevés, et je voudrais continuer à avoir également avec vous les relations amicales que j'avais avec le commandant du détachement russe qui vient de partir. Ainsi, nous pourrions échanger nos avis sur différentes questions qui sont à l'ordre du jour pour nous tous, aussi bien pour les Russes que pour les Austro-Hongrois. Fixez le moment où nous pourrions avoir un entretien entre les deux positions. Pourquoi devrions-nous continuer à combattre l'un contre l'autre, alors qu'il n'y a, en réalité, aucune hostilité entre nous?

L'OFFICIER QUI VOUS FAIT FACE.

— Que faut-il répondre? avait demandé le porteur.

— Rien... ou plutôt, puisque tu es assez salaud pour fréquenter ces gens-là, réponds-lui que je l'emm... et que Yachka ne parle à l'ennemi qu'à coups de fusils.

En même temps, le cantonnement recevait d'une façon mystérieuse des feuillets d'un papier dactylographié où on lisait :

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie aiment la Russie; elles aiment la révolution; elles aiment le soldat russe. Pourquoi nous battre? Pourquoi verser encore du sang? La guerre n'a-t-elle pas assez duré? Faisons une trêve, en attendant la paix que nos gouvernements vont conclure demain. Vos camarades qui viennent d'être relevés vivaient en très bons termes avec nous. Nous échangions de nombreuses lettres, et, en plus de cela, nous leur envoyions quotidiennement différents journaux et même des bouteilles d'eau-de-vie. Nous espérons bien que vous ferez comme eux et que vous accepterez sans hésitation tout ce que nous vous enverrons. Les Russes ont leur liberté; ils n'ont plus de raison pour continuer la guerre que le tsar leur avait imposée. Plus de coups de feu, de l'un ni de l'autre côté. Ne tirez pas sur nous. Nous ne tirerons pas non plus. Embrassons-nous. Nous sommes des frères.

Pour appuyer ces avances, et ayant sans doute appris quel genre d'adversaires ils avaient devant eux, on les avait vus à plusieurs reprises hisser le drapeau blanc et sortir à deux ou trois de leurs tranchées, brandissant d'une main une bouteille et esquissant de l'autre un geste obscène. Quelques salves envoyées en guise de réplique leur avaient enfin fait comprendre qu'il n'y avait rien à faire dans le secteur des femmes.

Tout cela était nouveau pour Yachka, qui en avait pourtant vu bien d'autres. Elle avait assisté au début de la démoralisation de l'armée, produite par les décrets insensés du Soviet et la propagande dissolvante des bolchéviks. C'était même ce qui lui avait donné l'idée de créer ses bataillons de femmes. Mais jamais elle n'aurait supposé que l'ennemi aurait profité avec tant de rapidité

et d'astuce de cette désorganisation pour en précipiter le processus mortel par ses diaboliques manœuvres. Que méditait-il? Quel était son plan? Allait-il un beau jour passer brusquement à l'attaque sur toute la ligne et enfoncer aisément ce front pourri, de plus en plus incapable de lui offrir une résistance quelque peu sérieuse? Ou attendrait-il que la décomposition fût complète, que du sud au nord les armées russes eussent entièrement fondu sous l'effet progressif des désertions et des mutineries, pour se mettre en mouvement et, n'ayant plus rien devant lui, avancer sans coup férir jusqu'au Dniéper, jusqu'à Moscou, jusqu'à la Volga, jusqu'à l'Oural?



Une offensive!... Une offensive pouvait seule sauver l'armée ou ce qui en restait de la dissolution et, en lui rendant ne fût-ce que partiellement sa faculté de combattre, la retenir sur le bord de la liquéfaction totale. Telle était l'opinion des grands chefs et particulièrement de Broussilof, qui avait été appelé, le 4 juin, à remplacer au Grand Quartier le généralissime Alexéief, dont le manque de souplesse et d'opportunisme déplaisait à Kérensky. Les généraux n'avaient pas eu trop de mal à faire partager au gouvernement leur point de vue. Le Soviet lui-même et son Comité exécutif, non encore bolchévisés, ne s'y montraient pas hostiles. Et, sur ces entrefaites, le premier Congrès panrusse des Soviets s'étant réuni, le 16 juin, à Pétrograd, Kérensky y avait fait voter et même acclamer le principe de l'offensive, malgré l'opposition furieuse des bolchéviks, qui avaient dû quitter la salle sous les huées, Lénine et Trotsky en tête.

C'est que la nécessité d'une offensive s'imposait de plus en plus à tous ceux qui, quelles que fussent leurs théories pacifistes et humanitaires, ne voyaient point sans effroi les progrès de la contagion dévorant la force vive de la

Russie et qui, pour partisans qu'ils se déclarassent de la cessation de la guerre, ne consentaient pas à l'obtenir au prix d'une capitulation honteuse devant l'ennemi. Il n'y avait plus de temps à perdre, si l'on ne voulait pas se trouver à bref délai en présence d'un irrémédiable désastre. L'activité bolchéviste devenait, en effet, intense sur le front, où elle remportait des succès croissants. La tactique des agents de Lénine était aussi simple qu'infaillible. Elle consistait à dire aux soldats : « Le partage des terres a déjà commencé. Dépêchez-vous de rentrer au village, sinon le partage se fera sans que vous soyez là, vous arriverez trop tard et vous n'aurez rien. » Les soldats, dont la plupart étaient paysans, ne pouvaient résister à cette propagande. Ils ne pensaient plus qu'à retourner chez eux, au plus vite et par tous les moyens. Ils abandonnaient en masse les positions, refluaient hâtivement vers l'arrière, maltraitaient ou tuaient les officiers qui cherchaient à les retenir, s'emparaient des trains et forçaient les mécaniciens à les conduire où ils voulaient aller.

Deux des fronts étaient dès l'abord à éliminer, comme incurablement inaptes à combattre, le front Ouest et le front Nord. Les espoirs reposaient sur le front Sud-Ouest, où Broussilof avait pour successeur le général Goutor, que secondait un chef d'état-major de valeur, le général Doukhonine. Courant du Pripet à la Moldavie, ce front était tenu par cinq armées : la 1re et l'armée spéciale, au nord de la voie ferrée Lwow-Brody, la 11e, du Styr à la haute Strypa, la 7e, le long du Sereth supérieur jusqu'au Dniester, et la 8e, du général Kornilof, à cheval sur le Pruth. Ces trois dernières seules devaient opérer offensivement. Elles avaient devant elles le groupe d'armées Bœhm-Ermolli, avec quatorze divisions allemandes, trente autrichiennes et deux turques, réparties en trois armées, sous le commandement respectif des généraux von Bothmer, Terstianski et Kirchbach, et la haute direction du

prince Léopold de Bavière, successeur de Hindenburg au commandement général du front Est. Le début de l'offensive avait été fixé au 1er juillet. Le coup principal devait être porté, en direction Brzezany-Lwow, par la 7e armée du général Sélivatchof, appuyée sur sa droite par deux corps de la 11e armée avançant de Pomovzany sur Zloczow. Au sud, Kornilof devait attaquer en dirigeant son XIIe corps de Stanislawow sur Kalusz, couvert sur sa gauche par son XVIe corps manœuvrant de Bohorodczany vers le cours de la Lomnitsa. En vue de ces opérations on avait concentré dans chacune des trois armées attaquantes d'énormes effectifs, si bien que les Russes disposaient d'une écrasante supériorité en hommes et en matériel. La densité moyenne d'artillerie était de dix-neuf pièces de campagne et douze pièces lourdes à la verste pour la 11e armée, de seize pièces de campagne et de dix-sept pièces lourdes pour la 7e. L'approvisionnement initial en munitions était de deux mille coups par pièce de campagne et de mille coups par pièce lourde. Pareille accumulation d'artillerie ne s'était encore jamais vue sur le front russe. Pour mieux étayer l'attaque et neutraliser en même temps la périlleuse propagande bolchéviste, on avait procédé à la formation de troupes de choc, composées de volontaires, et l'on avait groupé en unités spéciales les Polonais et les Ukrainiens. L'esprit général paraissait bon. Ralliés à l'idée de l'offensive après d'innombrables discussions, les comités se montraient favorables. Les commissaires du gouvernement aux trois armées, Savinkof, Kirienko et Filonenko, agissaient d'accord avec le commandement. Enfin, dès le 26 juin, tandis que commençait la préparation d'artillerie, Kérensky arrivait de Pétrograd, visitait tous les corps d'armée les uns après les autres, tenait des meetings, prononçait vingt discours par jour, déchaînant partout son verbe éloquent, forcené, hystérique, se dépensant jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la crise nerveuse, le visage extatique, ruisselant de sueur et

de larmes, l'œil fulgurant, le geste magnétique, vociférant ses adjurations passionnées comme sous l'empire d'une transe sacrée, au milieu du délire des applaudissements, des agenouillements de soldats médusés et de transports inouïs d'enthousiasme. La cause semblait gagnée. Jamais le moral des troupes choisies pour la bataille n'avait paru plus élevé. On pouvait espérer qu'après un succès remporté sur le front Sud-Ouest, les autres fronts, pris d'émulation, se ressaisiraient à leur tour. Ce serait alors l'armée régénérée, la Russie sauvée, la révolution affermie et la confiance rendue aux Alliés. Kérensky, Broussilof et les vaillants généraux du front Sud-Ouest auraient accompli ce miracle. Lénine et le bolchévisme en demeureraient terrassés.

Soldats! la patrie est en danger, une catastrophe menace la liberté et la révolution, je vous ordonne de marcher en avant!

Tel était l'ordre du jour clinquant et napoléonien de Kérensky, qui s'imaginait qu'on pouvait faire la guerre avec des paroles et remporter des victoires à coup de belles phrases. Et le 1er juillet, il est vrai, les régiments de choc des 7e et 11e armées, momentanément galvanisés par cette préparation oratoire parallèle à celle de l'artillerie, sortaient sans trop d'irrésolution de leurs tranchées jusqu'ici si tranquilles pour se porter à l'assaut plus risqué des positions ennemies.

— Ils marchent!... Ah! les braves gens! s'écria Kérensky en contemplant ce départ du haut du poste d'observation où, entouré de son état-major, il attendait avec quelque inquiétude l'heure H, qui était cinq heures du matin.

Ils marchaient en réalité. On voyait leurs petits points noirs dispersés trottiner sur la glèbe pelée, tandis que les canons qui les soutenaient allongeaient le tir devant eux. Les premières tranchées de l'ennemi se trouvaient

naturellement vides, abandonnées par leurs bizarres défenseurs, qui y avaient laissé leurs miches, leurs saucisses, leurs paquets de tabac, leurs fioles d'alcool, tout l'attirail des fraternisations. La première ligne était prise. De nombreux combattants s'y attardèrent. Il s'en trouva heureusement d'autres pour continuer. A la fin de la journée, sur un front de soixantes verstes, entre Zborow et Brzezany, l'ennemi avait été bousculé en plusieurs points sur des profondeurs de deux à trois verstes, et on lui avait fait neuf mille prisonniers, pour la plupart d'ailleurs Tchèques ou Croates, charmés de se rendre et qui étaient eux, du moins, de véritables fraternisateurs.

Ivre de joie, Kérensky décora les troupes qui avaient pris part à l'action du nom de « Régiments du Premier Juillet », leur remit des drapeaux rouges et télégraphia à Pétrograd ce bulletin de victoire :

Nous fêtons aujourd'hui le triomphe de la révolution. Ce premier juillet, l'armée révolutionnaire russe, avec un enthousiasme admirable, a pris l'offensive et a démontré à la Russie et au monde son attachement inviolable à la révolution, son amour de la liberté et de la patrie. Instaurant une discipline nouvelle basée sur le sentiment du devoir civique, les soldats russes, dans leur élan magnifique, se sont montrés au-dessus de tout éloge. Cette journée met un terme aux appréciations haineuses, aux viles calomnies touchant la reconstruction de l'armée russe sur des fondements démocratiques. Vive l'armée russe révolutionnaire!

Hélas, dès le lendemain il fallait déchanter. L' « élan magnifique » de « l'armée révolutionnaire » fléchissait. Puis, les jours suivants, l'ennemi ayant reçu des renforts et son artillerie s'étant décidée à riposter, ce fut le flottement, l'arrêt, la reculade. Les divisions fraîches maintenues en réserve pour être jetées au moment propice dans la bataille ayant refusé de se porter sur la ligne de feu, les troupes de choc, qui ne se sentaient plus soutenues et commençaient à éprouver des pertes sérieuses, refluèrent

en désordre sur leurs positions de départ, prêtes à lâcher complètement pied au premier mouvement de l'ennemi. C'était l'échec, bientôt peut-être le désastre.

Le Bataillon féminin de la Mort avait tenu brillamment sa partie dans cette opération manquée, et non pas seulement le premier jour. Nul doute que si tout au long du front d'attaque les hommes se fussent comportés aussi vaillamment que les femmes, l'offensive de Kérensky ne se fût traduite par un indiscutable succès. Yachka avait demandé à l'état-major divisionnaire sept officiers et douze instructeurs pour encadrer ses combattantes. Nadia, promue sous-officier, commandait une section. Désigné comme unité de choc, le bataillon avait pour mission d'assurer le début de l'attaque sur un secteur d'une verste. Massées dans leurs tranchées de départ, les guerrières attendaient, nerveuses et frémissantes, le signal de l'assaut, sous les regards curieux, ironiques ou mauvais des hommes des secteurs voisins, tandis que les lueurs de l'aube frangeaient le ciel nuageux de failles blafardes.

— Elles ne sortiront pas! entendait-on railler.

— On va voir la course des femmes! s'égayait-on au milieu de jurons orduriers.

Mais au commandement de Yachka : « En avant, mes filles! pour la patrie et pour l'honneur du Bataillon de la Mort! » toutes, sans une hésitation, escaladèrent le talus et s'élancèrent sur le terrain découvert en lignes de sections sur deux rangs.

— Bravo, les babas! applaudirent les hommes, à la fois ahuris et hilares à ce spectacle. Mais irez-vous jusqu'au bout? Gare aux balles, les pigeonnes!...

— En avant, au pas gymnastique! criait Yachka. A la première décharge, tout le monde par terre! Et attendez l'ordre pour le nouveau bond!

Stimulées par cet exemple et aux objurgations de leurs officiers, les compagnies masculines, de droite et de gau-

che, sortaient à leur tour de leurs tranchées et venaient participer magnanimement à la progression. On ne pouvait pourtant pas laisser les babas s'exposer toutes seules! Le danger étant encore nul et l'apathie de l'ennemi étant vraiment engageante, l'optimisme gagnait de proche en proche et l'élan devenait général. Des appels de trompettes giclaient et des drapeaux rouges flottaient dans le petit matin. Le canon russe tonnait sans discontinuité dans le silence de l'artillerie adverse. L'approche jusqu'aux premières tranchées ennemies, distantes sur ce point d'une demi-verste, s'opéra sans difficulté. On sauta dans ces retranchements, que de nombreux fraternisateurs avaient déjà maintes fois visités et que ne protégeaient plus que des débris de barbelés. Quelques douzaines de Hongrois qui les occupaient et qui levaient les mains en criant : « Camarades! » furent faits prisonniers. Mais à défaut de défenseurs, on y trouvait de riches stocks de vodka, de rhum, de schnaps, sur lesquels les hommes, incapables de résister à la tentation, se mirent aussitôt à faire main basse. Quel butin! Perdant subitement toute conscience d'eux-mêmes et de ce qu'ils étaient venus faire, ne voyant plus que les bouteilles à piller ou à vider, ils fouillaient tous les recoins des abris à la recherche du précieux liquide, se répandant même dans leurs perquisitions jusque dans la partie des tranchées enlevée par les femmes.

— Etes-vous fous? leur criait Yachka indignée. L'offensive est à peine commencée que vous vous arrêtez déjà pour satisfaire vos ignobles passions. Revenez à vous, misérables! Nous avons à prendre la seconde ligne, et ce sera moins facile. A vos armes, reformez vos rangs et apprêtez-vous à repartir en avant!

Mais ils ne l'écoutaient pas, tout à leur honteuse besogne. Beaucoup roulaient déjà ivres morts dans le fond des tranchées.

Yachka forma alors plusieurs escouades de ses femmes

avec ordre de détruire tout ce qui restait de stocks de liqueurs, et cela non seulement dans leur secteur, mais aussi dans ceux des hommes. Ce fut une bagarre sans nom, où les poings et les crosses jouèrent. Intimidés par leurs soldats, les officiers osaient à peine intervenir. Plusieurs heures furent ainsi perdues. Enfin, avec l'aide de quelques officiers plus hardis, Yachka parvint à rallier le régiment, dont elle prit d'autorité le commandement. Mais si ses six cents femmes étaient toutes là, les trois autres bataillons ne fournissaient guère plus d'un demi-millier d'hommes consentant à poursuivre l'offensive, tout le reste dormant, titubant, s'écroulant, préférant l'orgie à la bataille. Et c'est à la tête de cet effectif diminué que, d'une voix exaltée par la fureur, la commandante donna l'ordre de courir sus aux deuxièmes lignes.

Les premières balles commencèrent alors à siffler, les premières salves de mitraille à crépiter. On se déploya vivement en chaînes de tirailleurs. Bondissant, s'aplatissant, se relevant, rampant, on utilisait au mieux les aspérités du terrain. Aucune tête d'ennemi ne se montrant, il n'y avait pas à tirer. D'ailleurs, de derrière, les trois pouces russes pilonnaient la position. On évaluait avidement la distance qu'il y avait encore à parcourir avant de pouvoir user de la baïonnette. D'abord clairsemé, le feu ennemi se faisait plus nourri. De temps en temps, un beuglement d'homme partait, un cri de femme jaillissait; un mort s'affaissait, une blessée gigotait.

Les nerfs tendus, l'œil brûlant, le bras crispé sur le fusil, Nadia avançait par brusques déclics ou lentes reptations, s'appliquant de toutes ses forces à vaincre son émotion et à maîtriser les sursauts de son cœur. Egaillée autour d'elle, sa section de tirailleuses imitait tous ses mouvements. On entendait parfois, rapproché ou lointain, le fausset cinglant de Yachka jetant dans un porte-voix, à travers l'éclatement des shrapnells, ses instructions pour la progression. Indistincts comme de pâles

éclairs, des lambeaux de pensées zigzaguaient sous le front contracté de la petite princesse. André, son cher André, que dirait-il, s'il la voyait ainsi, quel étonnement serait le sien? Mais ne se doutait-il pas qu'elle devait être engagée dans cette affaire? De quelles inquiétudes ne devait-il pas être assiégé à la savoir au beau milieu de la tourmente? Certes, elle lui écrirait aussitôt qu'elle aurait le moyen de lui faire tenir de ses nouvelles, elle lui télégraphierait, si c'était possible... Et si elle était blessée? si elle était tuée?...

Une plainte l'arracha à sa rêverie. Une de ses compagnes s'accrochait à elle en tombant.

— Ah! ma chère, je suis touchée!...

— Qu'est-ce qu'il y a, Macha?...

Elle se penchait sur elle, déboutonnait la tunique.

— Non, non... ce n'est rien, je t'assure, bégayait la blessée d'une voix éteinte. Laisse-moi... Tu es le chef de la section, continue... Les sanitaires viendront me secourir...

Nadia fit un signe de croix sur la blessée.

— En avant! hurlait Yachka. Encore un bond, mes filles, et nous y sommes!...

On arrivait, en effet, dans le vacarme, les détonations et la poussière. La première vague du régiment envahissait comme un flot furieux les secondes tranchées. La moitié des Hongrois qui s'y trouvaient étaient déjà plus ou moins écrasés par les obus. Le reste se rendait ou lâchait ses derniers coups de feu. On passa tout ce qui résistait à la baïonnette. Nadia en transperça deux pour sa part. Le premier était un jeune aspirant, à la moustache cirée, qu'elle traversa si complètement qu'elle dut lui appuyer sa botte sur la poitrine pour dégager sa lame, tandis que dans un jet de sang il lui crachait en allemand : « *Hure!* » Le second était un vieux feldwebel à l'épaule droite brisée, qui de sa main gauche braquait déjà sur elle un pistolet : l'éclair de la baïonnette partit

le premier. Haletante et harassée, elle n'en revenait pas d'être encore vivante. Un certain nombre de fuyards cherchaient pendant ce temps à s'échapper, nonobstant le danger mortel que présentait pour eux l'artillerie d'accompagnement, dont le tir s'était allongé et battait maintenant le glacis suivant. Mieux avisés, une centaine de Hongrois désarmés se laissaient docilement diriger vers l'arrière, escortés par vingt femmes. On coucha sur la position au milieu des cadavres. Mais plutôt que de se laisser aller au repos, malgré sa fatigue, et se souvenant de son ancien métier d'infirmière, Nadia préféra retourner sur le terrain si péniblement couvert les heures précédentes et prêter son office aux sœurs du service de santé qui, la lampe électrique à la ceinture, recherchaient les malchanceux de la journée. Elle eut la satisfaction de retrouver Macha, atteinte d'une balle à la cuisse, et de la faire évacuer sur le poste de secours le plus proche.

Le lendemain, l'attaque reprit à la première heure. Il s'agissait d'aller emporter la troisième ligne de l'ennemi, au delà de laquelle aucune défense fortifiée n'existant plus, l'offensive pourrait se déployer en terrain libre. Enhardi par son succès de la veille, le régiment, bien que réduit à quelques centaines de combattants et de combattantes, se porta vigoureusement en avant. Reconnaissant la supériorité et le don d'entraînement de Yachka, les officiers se subordonnaient volontiers à elle et la secondaient de tout leur zèle. Avec cette troupe épurée de ses éléments inférieurs et triée encore par les vicissitudes de la journée précédente on pouvait manœuvrer. Mais aux difficultés déjà éprouvées s'en ajoutait une nouvelle : le canon. Jusque-là muette, soit qu'elle ne fût pas en place, soit qu'elle ne crût pas l'affaire sérieuse, l'artillerie ennemie se mettait à gronder. Par gros grêlons les obus commençaient à tomber sur la zone à franchir, bouleversant le sol, creusant d'énormes

trous, projetant de tous côtés leurs éclats mêlés de giclées de sang, de tronçons de membres et de débris d'uniformes. Puis, subrepticement, une insidieuse émanation sembla vicier l'atmosphère.

— A vos masques! cria Yachka.

Deux ou trois femmes, tardant à obéir à l'ordre, roulèrent suffoquées.

Camouflées sous leurs revêtements de feuillages et leurs parapets gazonnés, les tranchées ennemies couraient en ligne irrégulière devant la lisière d'une forêt, dont les arbres ébranchés par les batailles de l'été précédent couvraient leurs blessures de la riche frondaison que leur avait laissé revêtir la longue inaction du printemps. Eventrées sur plusieurs points par la préparation d'artillerie, elles montraient par endroits leurs créneaux, leurs redans, leurs pare-éclats et leurs boucliers métalliques. De légers renflements décelaient les abris à mitrailleuses. Un réseau de fils de fer à moitié détruit et aux pieux abattus en tapissait les abords. L'approche s'effectuait autant que possible par les boyaux de communication pratiqués entre les lignes et qui subsistaient partiellement. Mais il fallait aussi cheminer à découvert, les coudes au sol et le nez entre les mottes.

— Allons, mes enfants, courage! exhortait inlassablement Yachka, qui se glissait d'un groupe à l'autre. Nous en verrons bientôt la fin. Le 465e et le 467e vont venir nous relever. Nous aurons fait la percée, c'est le principal!

Nadia avait perdu deux de ses femmes, sans compter Macha. Elle-même avait entendu trois ou quatre fois des balles chanter à ses oreilles . Mais elle n'avait pas une éraflure.

On n'était plus qu'à une vingtaine de sagènes des barbelés. C'était le moment. Un bref commandement glapit. Les coups de sifflet des officiers jaillirent le long de la vague des assaillants.

— Hardi, les gars et les filles!...

La ruée se déclancha. On vit surgir un drapeau rouge, comme sorti de terre.

— Vive la révolution!... Mort aux Austro-boches!...

Sans attendre l'assaut, les dos gris des Magyars se sauvaient déjà comme des lapins vers la forêt.

On ne trouva que des morts et des blessés dans la tranchée conquise.

La petite troupe était exténuée. On ne pouvait songer à entreprendre la poursuite avant la venue des renforts. Mais bientôt une nouvelle terrible arrivait par le fil. Les deux régiments de réserve, ayant reçu l'ordre d'avancer, refusaient d'obéir. Ils avaient tenu un meeting, au cours duquel, après avoir longuement discuté l'ordre qui leur était donné, ils avaient décidé de ne pas s'y soumettre et de ne pas participer à l'offensive. L'état-major de la division se déclarait impuissant à vaincre leur obstination. A cette nouvelle, une vive agitation se produisit chez les hommes du contingent de Yachka. Démoralisés, démontés, devenus soudain réfractaires, ils n'avaient plus du tout envie de continuer à risquer leur peau pour la gloire. On leur avait promis de les relever et de les faire passer en seconde ligne : on ne les relevait pas, tant pis pour l'offensive, elle se ferait sans eux ou ne se ferait pas. C'était bon pour les chefs, cette offensive; eux n'avaient à y récolter que des coups. Ceux qui étaient tranquillement restés dans la première tranchée à s'y gorger de vodka avaient bien fait. Ils ne voulaient pas être plus longtemps les dupes des généraux. Leur comité se réunit, délibéra pendant deux heures et, après force palabres, trouvant tout le monde d'accord pour la rupture du combat, signifia à Yachka la résolution votée.

En vain celle-ci s'évertua-t-elle à les ramener à leur devoir, faisant appel tour à tour à leur courage, à leur honneur, à leur sentiment patriotique et à leur ardeur

révolutionnaire, les conjurant de ne pas abandonner l'attaque si bien commencée, mêlant les objurgations aux prières et les supplications aux injures :

— Nous ne sommes pas en force, la commandante! répondaient-ils. Allez-y vous-même, si vous voulez. Nous autres, nous faisons comme les camarades. Puisque les camarades ont décidé de ne pas continuer, nous agirons de même. Assez de misères, de sang, de boucheries! Plus de sacrifices inutiles! La paix!...

Un grand diable roux et barbu, plus excité que les autres, braillait :

— Et si vous insistez encore, la petite mère, nous vous ferons renifler vos entrailles!

Pendant la nuit, tous les hommes disparurent. Yachka demeurait seule avec son bataillon féminin et une quarantaine d'officiers qui avaient pris le fusil. Sans toutefois perdre courage et malgré la défection des hommes, elle se disposait à reprendre l'attaque avec son faible effectif pour l'honneur du Bataillon de la Mort, comme elle avait proclamé au départ, et elle avait déjà lancé des patrouilles de reconnaissance, quand, sur le matin, elle reçut l'ordre du quartier général du corps d'armée d'avoir à battre en retraite. Les troupes lâchant de toutes parts, elle se trouvait aventurée trop en flèche et risquait d'être cernée. Effectivement, l'ennemi, n'ayant plus rien devant lui, se ressaisissait, avançait de droite et de gauche, réoccupait ses positions, postait des mitrailleuses en enfilade. Le bataillon allait être coupé de sa base, enveloppé, massacré tout entier ou fait prisonnier. Il fallait revenir en arrière au plus vite. Le canon s'était tu du côté russe. La commandante fit sonner la retraite, la mort dans l'âme.

Ainsi s'effondrait dans le néant la fanfaronnante offensive de Kérensky.

Seul Kornilof obtint un succès bien marqué. Son offen-

sive commença quelques jours plus tard. Non qu'il ne fût prévenu de l'échec de celle des 7e et 11e armées, mais grâce aux mesures énergiques qu'avec l'aide de Savinkof il avait prises dans son armée, il espérait réussir et rétablir par son action la situation générale du front. C'est ainsi que neuf régiments ayant décidé qu'ils n'attaqueraient pas, il les avait fait sévèrement haranguer les uns après les autres par le commissaire, avec menace, s'ils refusaient de marcher, de les y contraindre par les mitrailleuses. Impressionnés par cette attitude autoritaire, qu'ils savaient appuyée par un certain nombre de troupes sûres, les régiments indociles avaient cédé. Kornilof avait même obtenu, lors d'une assemblée de dix-sept cents délégués représentant toutes les unités qui devaient prendre part à l'offensive, le vote à l'unanimité moins sept voix, après un discours enflammé du commissaire Savinkof, de sanctions impitoyables contre tout officier ou soldat qui manquerait à son devoir. Ainsi prémuni contre toute défaillance, Kornilof donna l'ordre de l'attaque. Le 8 juillet, après une courte préparation d'artillerie, le XVIe corps, constituant l'aile gauche du dispositif, se mettait en marche, suivi, le 9, par le XIIe corps du général Tchérémissof, formant l'aile droite. Au premier contact, les troupes de Kirchbach reculaient en déroute, entraînant dans leur retraite une division allemande venue à leur secours. En quatre jours Halicz et Kalusz étaient enlevés, la Lomnitsa était atteinte, le front autrichien se trouvait rompu sur une distance de trente verstes et une profondeur de vingt-cinq, huit cents officiers et trente-cinq mille soldats étaient faits prisonniers, une centaine de canons, quatre cents mitrailleuses, deux dirigeables et un important matériel de génie tombaient aux mains des Russes. Le passage de la Lomnitza ouvrait à Kornilof les routes de Dolina et de Stry et lui permettait de menacer les communications de l'armée von Bothmer.

Mais sur ces entrefaites une puissante contre-offensive allemande se préparait dans la région de Zloczow, qui allait rendre inutile le bel effort de Kornilof. Elle se déclencha le 19, après un bombardement intense de sept heures, s'abattit comme une trombe sur la 11e armée, dont les divisions, sans tenter la moindre résistance, se mirent à prendre la fuite dans une panique effroyable. Le 21, les corps en débâcle étaient déjà sur le Séreth, traversant, sans même essayer de s'y cramponner, les fortes positions d'où était partie la glorieuse offensive de 1916. Bœhm-Ermolli lançait à leur poursuite une partie de ses troupes, en direction de Tarnopol, poussant le gros de ses effectifs vers le sud, entre le Séreth et la Strypa, pour intercepter les lignes de communication de la 7e armée, la jeter dans le Dniester et couper ensuite la retraite de la 8e armée. Le 22, les Austro-Allemands atteignaient Mikoulintsé, à une journée de marche au sud de Tarnopol. Ce même jour, le comité et le commissaire de la 11e armée transmettaient à Kérensky et télégraphiaient au Gouvernement provisoire le désastreux rapport suivant :

L'offensive allemande prend les proportions d'un fléau formidable, qui menace peut-être de la ruine la Russie révolutionnaire. Le moral des troupes, que les efforts héroïques d'une minorité consciente avaient tout d'abord poussées en avant, a subi un changement fatal. L'enthousiasme du début s'est vite dissipé. La plupart des unités sont en pleine décomposition. Il n'y a plus d'autorité, plus d'obéissance. Les régiments abandonnent leurs positions sans même attendre l'approche de l'ennemi. Sur des centaines de verstes, on voit refluer vers l'arrière des colonnes de fuyards, avec ou sans armes, valides, frais et dispos, absolument sûrs de l'impunité. La situation exige les mesures les plus extrêmes. Aujourd'hui le commandant en chef, d'accord avec les commissaires et les comités, a donné l'ordre d'ouvrir le feu sur les troupes qui désertent. Il faut que le pays connaisse la vérité, qu'il en fré-

misse, qu'il trouve en lui la force et la résolution de frapper sans pitié tous ceux qui, par leur lâcheté, trahissent et détruisent la Russie et la Révolution.

Le commandant en chef auquel se référait l'avant-dernière phrase de ce rapport, était, depuis le 20 juillet, Kornilof, appelé à succéder au général Goutor, que Kérensky, à qui il fallait un bouc émissaire, avait voulu rendre responsable du fiasco de son offensive.

Mais il était trop tard. Malgré tout son génie, ou plutôt en dépit de toute son autorité, car en la circonstance il était moins besoin de génie que d'autorité, Kornilof n'avait plus aucun moyen de redresser la situation. Il ne put qu'ordonner la retraite générale des armées du front Sud-Ouest, y compris sa chère et victorieuse 8ᵉ armée.

— Eh bien, Alexandre Féodorovitch, dit amèrement Savinkof à Kérensky, vous voyez par vos yeux qu'on ne peut faire marcher des troupes à la mort sans discipline et sans répressions. Ces fuyards sont peut-être des citoyens, ce ne sont plus des soldats. Quand vous êtes là, que vous parlez, que vous faites vibrer votre précieux violoncelle, tout va très bien, on vous applaudit et l'enthousiasme déborde; mais sitôt que vous avez le dos tourné, adieu les paroles, tout est oublié, et ceux même qui vous acclamaient sont les premiers à lâcher pied devant l'ennemi et à trouver que les obus ont encore plus d'éloquence que les discours.

Mais Kérensky avait en ce moment d'autres préoccupations que d'écouter les remontrances de son commissaire aux armées et d'y répliquer par un nouveau flot de belles phrases. Le ministre venait d'être informé que, concurremment à la contre-offensive allemande, une terrible émeute à main armée, déchaînée par les bolchéviks, avait éclaté dans les rues de Pétrograd, menaçant de renverser le gouvernement. Il lui fallait courir au plus

pressé. Abandonnant le front Sud-Ouest à sa liquéfaction, Kérensky partit précipitamment pour la capitale.



Le premier acte de Kornilof dans son nouveau commandement fut, en informant le Gouvernement provisoire et le généralissime Broussilof de l'arrêt de l'offensive sur son front, de réclamer le rétablissement de la peine de mort. Il le fit en ces termes :

Une armée d'ignorants affolés, que le pouvoir ne défend pas contre la corruption et la démoralisation systématique, fuit, ayant perdu tout sentiment de dignité humaine. Sur les champs que l'on ne peut même pas nommer champs de bataille règne une horreur sans trêve, une honte, une infamie telle que l'armée russe n'en a jamais connu de toute son existence. Les mesures de clémence appliquées par le gouvernement ont ébranlé toute discipline, provoquant la sauvagerie désordonnée des masses que plus rien n'entrave. Leur instinct déchaîné se traduit par des violences, des pillages, des meurtres. La patrie court à sa perte, je l'affirme. C'est pourquoi j'exige, avec la retraite immédiate sur tous les fronts, le rétablissement de la peine de mort et des tribunaux militaires, afin de sauver l'armée et de la réorganiser selon les préceptes d'une discipline sévère. La peine de mort épargnera bien des vies innocentes par la suppression des traîtres. Il serait criminel de sacrifier à de funestes principes prétendument démocratiques les héros qui ont le droit de vivre des jours meilleurs.

En même temps, Liapounof, qui avait suivi son chef au quartier général du front, se voyait chargé de la mission d'opérer une rapide reconnaissance dans les zones occupées, des deux côtés du Dniester, par les 7e et 8e armées pour juger de l'état de celles-ci et se rendre compte si, ce qu'on avait lieu de craindre, leur retraite, comme c'était le cas pour la 11e armée, ne se transformait pas en déroute. Parti de Kaménetz-Podolsk avec un

officier d'ordonnonce et deux soldats circassiens, André couvrit sans grande difficulté les trente ou quarante premières verstes d'une route assez défoncée, où l'auto achoppait fréquemment, mais où l'on ne rencontrait encore que des convois de paysans qui, alarmés par les lointaines rumeurs de la débâcle et craignant plus encore l'arrivée des Russes que celle des Allemands, abandonnaient champs et villages pour chercher refuge à l'intérieur. Mais à mesure qu'on approchait du Séreth, le spectacle changeait. Ce n'étaient d'abord que les bandes errantes des déserteurs de l'arrière, qui n'avaient jamais été à la bataille et qui, à peu près sans armes et surtout sans munitions, n'étaient dangereux que par leur nombre et leur appétit de pillage. La vue des deux Circassiens debout dans la torpédo, carabine à la main, suffisait à les tenir en respect. Puis ce furent les premiers fuyards venus des lignes, vociférant, chantant, débraillés, couverts de boue et chargés de butin, l'ivresse aux yeux, l'ordure ou l'invective à la bouche. Aux horizons, des incendies brasillaient, des izbas flambaient. A Skala, c'était l'embouteillage. Des fourgons éventrés, des caissons, des charrettes, des cuisines roulantes encombraient l'unique rue de la bourgade, où des soldats de divers régiments se trouvaient mélangés dans une informe cohue. Toutes les maisons étaient pillées. On entendait des beuglements de vaches et des cris de femmes. Des chevaux ruaient entre des brancards disloqués.

— Laissez passer, camarades! criait Liapounof. Nous sommes des mandataires du général Kornilof, que vous aimez tous et dont vous connaissez les sentiments républicains...

La voiture passa lentement au milieu des grognements, des jurons, des poings levés.

Plus loin, à un croisement de routes, une soldatesque grouillante tenait un meeting. Juché sur un camion

drapé de rouge, un agitateur braillait et se démenait dans un tohu-bohu d'acclamations. Liapounof stoppa, quitta la voiture, se mêla à la foule pour recueillir des observations et entendre le discours.

— Oui, camarades soldats, hurlait l'orateur, plus de quatre mois se sont écoulés depuis que les ouvriers de Pétrograd et les soldats révolutionnaires ont rejeté le joug du tsar et de ses généraux. La bourgeoisie, avec ses Lvof, ses Terechtchenko, ses Chingaref, ses Konovalof, ses Rodzianko et autres traîtres aux intérêts populaires, s'est emparée du pouvoir. L'attente du peuple russe, qui exigeait qu'on procédât immédiatement à la conclusion de la paix, que nous proposaient nos frères ouvriers et soldats allemands, s'est trouvée trompée, le gouvernement n'ayant rien eu de plus pressé que d'envoyer un télégramme à la France et à l'Angleterre, pour leur donner l'assurance que la Russie était prête à combattre jusqu'à la victoire finale. Le malheureux peuple russe put alors comprendre que le pouvoir était tombé aux mains de gens encore plus hostiles aux ouvriers et aux paysans que les ministres tsaristes. C'est pourquoi le peuple a élevé sa voix puissante et a crié : « Pas de ça, maudits! » A cette clameur unanime des travailleurs, la bourgeoisie, tremblant de peur, a cru se sauver en faisant participer hypocritement au pouvoir la prétendue démocratie, les socialistes-révolutionnaires à la Kérensky et les menchéviks à la Tsérételli, qui de tout temps pactisaient avec les bourgeois pour trahir les prolétaires. Je vous le demande, camarades soldats, est-il possible de tolérer plus longtemps qu'on se moque ainsi du peuple?...

— Non! non! criait-on de toutes parts.

— La bourgeoisie est votre ennemie, comme le tsarisme était votre ennemi.

— C'est vrai!...

— Le jour doit venir où le courroux populaire jettera bas le joug du capitalisme et où les biens volés de la bourgeoisie passeront aux mains de leurs véritables propriétaires, les ouvriers et les paysans.

— Oui, oui... Vive la révolution sociale!... Vivent les Soviets!... Vive Lénine!...

— Mais, camarades soldats, vous avez encore d'autres ennemis que les bourgeois et les anciens nobles. Ces ennemis-là ne résident pas à Pétrograd ou dans leurs châteaux. Ils sont au milieu de vous et ce sont les pires. Ils ont arboré le ruban rouge, vous appellent « camarades », feignent d'être vos amis, alors que dans le fond de leur âme ils cachent les plus noirs desseins, demeurent les partisans invétérés des fusillades, du knout, des coups de poing sur la gueule et préparent en secret le retour des Romanof. Ce sont vos officiers. Soldats, ne vous laissez pas tromper par le loup qui se déguise sous la peau de l'agneau. Méfiez-vous de vos chefs, même et surtout de ceux qui vous flattent. Ce qu'ils veulent, frères, c'est vous entraîner à un nouveau massacre. Vous ne me croyez pas? Eh bien, si vous y tenez, suivez-les. Que vos cadavres pavent le chemin par lequel reviendra le tsar sanguinaire! Que vos veuves et vos orphelins, délaissés de tous, retombent dans la misère, la faim et l'esclavage!...

— Jamais! jamais! mugissait la foule démontée. Mort aux officiers!... A bas la guerre!... A bas la guerre!...

Edifié, Liapounof rejoignit son auto, qu'assiégeaient déjà une tourbe de soldats aux regards malveillants et avides. En vain voulut-il encore jouer du nom de Kornilof :

— Ce fils de chien! lui répondit-on. C'est lui qui veut nous renvoyer à la tuerie!...

Liapounof démarra brusquement dans un déferlage de huées.

— Salaud! traître! bandit! entendit-il voler à ses oreilles. Mort aux officiers!...

Un coup de feu partit.

— Faut-il tirer, Votre Honneur? demandèrent les Circassiens.

— Gardez-vous-en. Nous ne devons défendre notre vie qu'à toute extrémité.

Comme la nuit tombait ils arrivèrent à un état-major de corps d'armée, campé en pleine campagne, entre ses fourgons, ses tentes et ses piquets à chevaux. La plupart des hommes avaient disparu; il ne restait qu'une partie des officiers, quelques sous-officiers, secrétaires et téléphonistes. Le plus grand désarroi y régnait, la plus grande frayeur aussi. Tout le monde avait la cocarde rouge. On offrit aux voyageurs une tente, un repas de conserves et du thé.

— Vous ne pourrez continuer avec votre voiture, leur dit le général. On vous la flibustera. D'ailleurs vous ne trouveriez plus nulle part de l'essence. Prenez des chevaux.

— Ce que j'ai vu est terrible, dit Liapounof.

— Ce que vous verrez encore, si vous parvenez à le voir, est plus terrible encore. C'est une débandade générale.

— Et la 8e armée?

— Elle déguerpit comme les autres. En quelques jours la situation a bien changé. Les défaitistes ont partout pris le dessus.

— C'est bien pour cela que le général Kornilof a prescrit la retraite.

— La retraite, la retraite... Si c'était une retraite!... Mais ce n'est pas une retraite, c'est un lâchage désordonné, une cafouillade énorme, un sauve-qui-peut. Il n'y a plus de direction, plus de commandement. Les officiers n'osent plus élever la voix. Les régiments font ce

qu'ils veulent, se disloquent, s'enchevêtrent, détalent par hordes confuses en piratant le pays.

— Le général Kornilof espérait se raccrocher à la ligne du Séreth.

— Le Séreth, le Séreth... Il est déjà débordé sur plusieurs points. On ne tiendra ni sur le Séreth, ni sur le Zbrouz, ni sur le Boug... Il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête.

— Où est l'ennemi?

— Je n'en sais rien. Je n'ai aucun moyen de le savoir. Toutes mes liaisons sont coupées. Je n'ai de renseignements que les bruits colportés par les fuyards et le son progressif du canon. Selon moi l'aile gauche de l'ennemi doit approcher de Tarnopol, tandis que son aile droite ne va pas tarder à atteindre Stanislawow. Il n'y a plus pour contenir un peu la marche foudroyante des Allemands que quelques unités allogènes. Tout ce qui est russe fout le camp.

— Et sait-on où se trouve le bataillon féminin? demanda Liapounof qui se sentait pâlir.

— Le Bataillon de la Mort? Je n'en ai aucune idée. Mais celui-là... celui-là doit se battre encore... à moins qu'il ne soit entièrement par terre.

Ils reprirent leur route au petit jour. Le canon, qu'on n'entendait la veille que par intermittence et comme un obscur bourdonnement, semblait s'être rapproché pendant la nuit; on percevait maintenant ses coups, dans le nord-ouest, distincts, profonds et lourds. Coiffés de casquettes de soldats, sans pattes d'épaules, sans épée, ne gardant chacun qu'une paire de pistolets bien fournis de chargeurs, Liapounof et son compagnon, avec leurs deux Circassiens, toujours armés de leurs carabines, paraissaient un petit parti de cavaliers sans importance, que rien de particulier ne pouvait faire remarquer, sinon la direction étrange qu'ils suivaient, contraire à celle où s'écoulaient torrentiellement les flots houleux

de la débâcle. Ils avaient parfois peine à remonter le courant. D'autres fois, des vides se produisaient, que ne parsemaient que quelques éclopés, et dont ils profitaient pour prendre un temps de galop. A mesure qu'ils avançaient vers les lignes, les milliers et milliers d'hommes qu'ils croisaient marchaient d'un pas plus pressé, comme talonnés par la tempête et fouaillés par la panique. Ils semblaient démunis de vivres, affamés même, tout ayant été ravagé par ceux qui les avaient précédés. Des chevaux morts et des véhicules en détresse obstruaient leur passage. C'était le reflux, irrésistible comme une inondation, avec tous ses objets flottants, ses débris ballottés, ses épaves, que les lames débordantes charriaient ou rejetaient.

Sur la route de Stanislawow, les quatre cavaliers rencontrèrent une colonne d'artillerie. Elle était à peu près au complet, comportant trois batteries, avec ses pièces en bon état, ses coffres, ses caissons, ses chariots et ses officiers en tenue réglementaire, porteurs de leurs insignes. Moins contaminée que le reste de l'armée, l'artillerie conservait encore, dans la dissolution générale, quelque peu de sa dignité d'arme technique et un semblant de discipline. Elle constituait le dernier rempart de la résistance russe. Et cependant, elle fuyait elle aussi, tandis que l'artillerie ennemie tonnait de plus en plus vigoureusement, remplissant l'horizon nord-ouest de ses décharges et de ses foudroiements. Liapounof interpella un des officiers, après s'être fait connaître.

— Comment, vous vous repliez! Vous lâchez devant le canon allemand sans avoir éprouvé de dommage sensible, alors que vous devriez rester sur vos positions pour retarder la progression de l'ennemi et couvrir notre retraite!...

— Nous ne pouvons faire autrement. Ce n'est pas devant la menace des Allemands que nous nous retirons, mais devant celle de nos propres troupes.

— Que dites-vous là?

— L'infanterie ne veut pas que nous tirions. Les comités nous ont enjoint d'avoir à cesser tout envoi de projectiles sur l'ennemi. Nous avons même dû nous entourer de fils de fer barbelés pour nous protéger contre l'animosité des fantassins. Finalement ils ont ouvert le feu sur nous, nous tuant deux canonniers et nous blessant un maître pointeur. Il n'y avait plus qu'à déménager.

— Jusqu'où tomberons-nous? murmura Liapounof accablé.

Mais d'autres épisodes plus douloureux n'allaient pas tarder à requérir l'attention des explorateurs. Leur voyage s'effectuait dans des conditions de plus en plus pénibles. Il leur fallait se frayer passage à travers les cohortes en pagaïe, éviter tout motif d'altercation, déjouer les malveillances et les curiosités, se garder surtout d'une parole imprudente, d'un geste malencontreux.

— Où allez-vous, les chevaliers-gardes? leur criait-on. Ce n'est pas par là la Volga!...

— Nous allons porter le pain et le sel aux Allemands! répondaient-ils en riant.

La plaisanterie paraissait toujours excellente et leur servait de sauf-conduit.

Il arrivait aussi que des groupes de fuyards se heurtaient, en venaient aux mains, pour se faire place ou se disputer quelque butin. On devait alors se jeter dans les champs ou les marécages pour ne pas être pris dans de sanglantes bagarres. Ailleurs c'était à d'abominables scènes de massacres d'officiers qu'il leur fallait assister, sans essayer d'intervenir, sans se départir de leur impassibilité. C'était peut-être ce qu'il y avait pour Liapounof de plus cruel. C'est que dans le déchaînement aveugle de la soldatesque affolée, la moindre protestation, la moindre tentative d'un ancien gradé de ressaisir une

parcelle d'autorité était aussitôt l'objet de représailles sauvages. Tantôt on battait, on abîmait de horions le malheureux protestataire, tantôt on le passait à la baïonnette, tantôt on le fusillait, tantôt on le liait à un arbre, on l'arrosait de pétrole et on le brûlait. De terribles vengeances s'exerçaient aussi, sans autre prétexte que le souvenir des sévérités d'autrefois. Souvent même il n'y avait aucune raison à ces sinistres exécutions, sinon le fait qu'on tenait un officier et qu'il y avait lieu de lui faire comprendre qu'il n'était plus rien, que le soldat était devenu son maître. C'était parfois plus absurde encore. C'est ainsi que Liapounof put voir assassiner sous ses yeux un officier qu'il connaissait, un certain Babitchef, commandant un régiment de la 8e armée, excellent chef, mais très brave homme, la bonté même, adoré de ses soldats qui l'avaient surnommé le père du régiment. Acculé à une meule, il était à moitié affaissé sur un genou, tandis qu'une demi-douzaine de ses propres soldats tiraient sur lui, à distance, comme sur une cible.

— Comment, vous tuez cet homme-là? demanda Liapounof à un des meurtriers, en s'efforçant de cacher son indignation. Que vous a-t-il fait?

— Rien.

— Avez-vous quelque chose à lui reprocher?

— Absolument rien.

— N'était-il pas pour vous un ami, un camarade, plus encore que votre supérieur? Ne partageait-il pas avec vous tout ce qu'il avait? Ne mettait-il pas à votre service toute son activité, tout son dévouement pour vous assurer le plus de bien-être possible? Ne l'aviez-vous pas élu dans votre comité et ne lui aviez-vous pas confirmé son grade?...

— Tout cela est vrai.

— Pourquoi donc le tuez-vous?

— Voilà... Des hommes comme celui-ci peuvent

donner tout ce qu'ils possèdent et on peut aussi le leur prendre... On peut leur prendre leur argent, leur maison, leurs biens, leurs terres... on peut leur prendre leur montre, leurs bijoux, même les vêtements... on peut leur ôter les titres, les grades... Mais il y a quelque chose qu'ils ne peuvent pas donner et qu'on ne peut pas leur prendre.

— Quoi?

Le soldat se frappa le front de l'index.

— C'est ce qu'ils ont là-dedans... leur intelligence... Ça, on ne peut pas le leur prendre. Alors, il faut bien tuer.

Sur quoi, il épaula et, d'une dernière balle bien placée, il acheva le colonel Babitchef.

Le soleil déclinait fortement sur les premiers contreforts des Carpathes quand ils arrivèrent à Stanislawow. C'était de là qu'était partie, quinze jours auparavant, la brillante offensive du XII[e] corps. Cette unité était maintenant, comme les autres, en pleine décomposition, et Liapounof n'avait pas manqué d'en rencontrer sur sa route des débris complètement bolchévisés. Les Allemands paraissaient avoir leurs avant-gardes à deux ou trois verstes. La bataille faisait rage. On entendait non seulement la canonnade, les éclatements secs des 77, soutenus de plus loin par les lourdes rafales des 105, mais aussi la fusillade et le crépitement précipité des mitrailleuses. Les approches étaient défendues par quelques compagnies ukrainiennes, une sotnia de cavalerie circassienne et un bataillon composé entièrement d'officiers, tandis que ce qui restait encore de troupes russes dans la région mettait consciencieusement la ville à sac, avant la venue de l'ennemi.

Rien n'était plus extraordinaire que le tableau de Stanislawow au pillage sous le bombardement, et Liapounof, malgré tout ce qu'il avait déjà vu, en fut épouvanté. La ville était pleine de la fumée des incendies, qui

n'avaient pas tous été allumés par les obus, du tumulte des maraudeurs en rapine, des cris des juifs qu'on égorgeait et des femmes qu'on violait. Toute maison qui n'était pas la proie des flammes l'était des ravageurs, dont on voyait les bandes forcenées enfoncer les portes, faire sauter les fenêtres, se ruer dans les pièces et les escaliers, fracassant les meubles, crochetant les armoires, fouillant les tiroirs, les poêles, les lits, à la recherche de l'or, des bijoux, de l'argenterie, des valeurs. Tout était déjà mangé, mais il y avait encore à boire. Caves et celliers se vidaient. Des tonneaux débondés roulaient dans les rues, laissant échapper des restes de vin ou d'eau-de-vie, que des brutes humaines lappaient à même le sol, dans un magma de boue, de déjections et de sang. De quelque côté que se portât le regard, ce n'étaient que d'ignobles scènes de débauche, de brigandage, de meurtre et de fornication. En vain les habitants terrorisés, pour la plupart des vieillards, des femmes et des enfants, — les jeunes gens et les hommes mobilisables ayant tous été pris par les levées autrichiennes, — tentaient-ils d'apitoyer ces bêtes féroces et de sauver, sinon leurs biens, du moins leur vie; leurs supplications et leurs lamentations ne faisaient que les exciter davantage. Ivres d'alcool et de carnage, les massacreurs faisaient sauter des têtes, étripaient des ventres, revolverisaient, saignaient, assommaient, coupaient les seins des femmes après les avoir assaillies, embougraient les garçons, souillaient les fillettes et promenaient des petits enfants embrochés à leurs baïonnettes. Le drapeau rouge flottait sur l'hôtel de ville et sur l'église uniate. Et pas un officier, naturellement, au milieu de cette démoniaque curée, sinon ceux dont les cadavres jonchaient le pavé et dont d'avides écumeurs tenaillaient les mâchoires pour en extraire les dents en or. Crucifié contre une porte, un capitaine de chasseurs agonisait encore, un sang noir dégoulinant de ses plaies, l'uniforme

en lambeaux, le nez et les oreilles tranchés, les yeux crevés, le sexe arraché.

De plus en plus horrifié par ce qu'il voyait, Liapounof ne put se contenir. Ayant eu le malheur de proférer quelques exprobations trop sonores, il s'entendit apostropher :

— De quoi te mêles-tu? File, pendant que tu es vivant!...

On s'attroupait autour d'eux. Une voix jaillit :

— Ce sont des officiers! Je les connais. Il y en a un qui était de l'état-major de l'armée. Ils viennent nous espionner!...

Ce fut aussitôt une ruée. Une centaine de soldats furibonds se jetèrent sur eux, crosses levées ou baïonnettes en avant, au milieu de clameurs de mort. Les Circassiens dégainèrent. Une mêlée effroyable tourbillonna. Séparé de ses compagnons, désarçonné, son cheval tué, Liapounof se dégagea, recula, tenant tête à ses adversaires, un pistolet à chaque main, tirant dans le tas, vidant ses chargeurs.

— Emparez-vous de ce porc!... On va le flamber à petit feu, lui scier les os, l'écorcher vif!...

En quelques instants il avait reçu deux balles et plusieurs coups de crosse. Il allait succomber sous le nombre et croyait déjà sa dernière heure venue, quand une galopade retentit, se rapprochant avec une rapidité d'ouragan. Un détachement de cavalerie arrivait à bride abattue, balayait la rue à grands coups de plats de lames. En un clin d'œil, la plupart des pillards avaient disparu. Ceux qui faisaient mine de résister, d'épauler un fusil ou de pointer une baïonnette étaient immédiatement sabrés ou percés de la lance. Adossé à une maison, perdant le sang, tout étourdi, Liapounof vit s'arrêter devant lui un jeune officier à la fine moustache blonde, qui lui demanda :

— Qui êtes-vous?

— Lieutenant-colonel Liapounof, répondit-il, encore haletant.

Le cavalier fit le salut militaire, puis se présenta :

— Lieutenant comte Bem de Cosban, du régiment des lanciers polonais... Mais vous êtes blessé, monsieur?...

— Rien de grave, je crois... Ces brigands voulaient me mettre à mort...

— Entrons ici, dit le Polonais en mettant pied à terre et en venant soutenir Liapounof, tandis que la porte barricadée de la maison s'ouvrait et que sur le seuil se montraient peureusement deux femmes, une vieille et une jeune, sans doute la mère et la fille, encore plus mortes que vives.

— Ah! messieurs les Polonais, vous arrivez bien! fit la vieille dame. Un peu plus et toute la ville y passait. Entre les Russes et les Autrichiens, je ne sais pas quels sont les plus bandits!...

— Oh! les Russes, madame, sans conteste, repartit le comte Bem de Cosban en souriant.

— Non, non! s'écria Liapounof. Les forbans qui infestaient votre cité ne sont pas des Russes... ne sont plus des Russes!...

Débordante de joie, la population, quittant les refuges où elle se trouvait, se répandait dans les rues, poussant des hourras, agitant des mouchoirs, se jetant contre les chevaux, embrassant les genoux des lanciers, criant :

— Les Polonais!... les Polonais!... Délivrez la ville!... Sauvez-nous!...

Piaffant, fringuant, caracolant, les lanciers évoluaient, se répartissaient par patrouilles, occupaient les carrefours, posaient des sentinelles, ramassaient les derniers malandrins que leur état d'ivresse avait empêchés de gagner le large.

— Le régiment traverse Stanislawow pour aller pren-

dre position devant les Allemands, expliquait le comte. Il laisse ici un de ses escadrons pour purger la ville et rétablir l'ordre. Mais excusez-moi, mesdames, je dois rejoindre mon peloton. Je ne tarderai pas à revenir. En attendant, veuillez donner vos soins à cet officier qui, bien que Russe, est un brave défenseur du slavisme contre la ruée germanique.

Une demi-heure plus tard, le Polonais reparaissait. Lavé, pansé, médicamenté, Liapounof, malgré les deux balles qu'il avait dans les chairs, se retrouvait à peu près en forme.

— Eh bien, monsieur, êtes-vous en disposition de m'accompagner? Je vais faire mon rapport au colonel. Le colonel Moscicki sera heureux de vous connaître. Vous pourrez en même temps juger de la situation.

— Je veux bien, répondit Liapounof. Mais je n'ai plus de cheval.

— En voici un qui m'a tout l'air de chercher un maître.

Un cheval démonté venait, en effet, se ranger en hennissant devant le perron de la maison. Liapounof reconnut la monture de son officier d'ordonnance.

— Alors, en selle! fit-il.

Les deux officiers baisèrent la main des dames. Liapounof y joignit ses remerciements. Puis ils piquèrent des éperons, tandis que deux mouchoirs leur envoyaient des signes d'adieu.

— Christ vous garde, messieurs ! Chassez les Allemands!...

A une verste et demie de la ville, ils trouvèrent le colonel qui, du haut d'un petit tertre, la carte sur le pommeau de sa selle, la lorgnette aux yeux, donnait ses ordres, dépêchait ses estafettes. Les balles vibraient. De temps en temps un obus arrivait en grinçant, éclatait dans un jet de terre, faisait se cabrer les chevaux. Sur

la plaine, verte de prairies et que bordait au loin l'ourlet sombre des forêts, deux escadrons chargeaient en ordre déployé, lances en arrêt, laissant derrière eux de petites motes gigotantes de bêtes et d'hommes. Une chaîne d'infanterie allemande cherchait à avancer, précédée d'un rideau de déflagrations. Le choc eut lieu. La ligne mouvante des Allemands s'incurva, se tordit comme un serpent, se rompit en tronçons, dont les uns s'écrasaient sur le sol, tandis que d'autres, dans une fuite éperdue, disparaissaient sous l'abri des bois.

— Que dites-vous de ça, monsieur? fit le colonel Moscicki avec un gloussement de satisfaction.

— C'est magnifique! répondit Liapounof tristement.

— Eh bien! monsieur, vous pourrez rapporter au général Kornilof comment le régiment des lanciers polonais a défendu Stanislawow.

Le colonel donna quelques explications sur la situation ou du moins sur ce qu'il en savait, car, sans instructions d'un état-major quelconque et laissé à sa seule initiative, il ignorait tout de la situation d'ensemble.

— Je ne connais que ce qui se passe sur un secteur d'une dizaine de verstes, et encore très insuffisamment. Nous devons avoir devant nous toute une division allemande. Là-bas, sur la gauche, doivent se trouver quelques éléments d'infanterie russe, formés pour la majeure partie, sinon pour la totalité d'officiers, et un peu de cavalerie circassienne. Il y avait ici un vide, large de deux à trois verstes, que notre arrivée a comblé. A notre droite, aux abords du village de Krechowce, dont vous apercevez les chaumines, il y a trois compagnies ukrainiennes. C'est peu, bien peu pour contenir longtemps les Allemands, d'autant que nous n'avons aucune artillerie de soutien. Je n'ai avec moi que ma section régimentaire de mitrailleuses et une automobile blindée. Demain, cette nuit, dans quelques heures peut-être,

les Allemands auront enlevé Stanislawow. Mais non sans pertes, car nous tiendrons ici jusqu'au dernier homme valide. Nos débris seuls et l'escadron que j'ai laissé à Stanislawow évacueront la ville par le sud au moment où l'ennemi y entrera par le nord.

Les obus continuaient à choir. Un percutant explosa à quelques sagènes et les couvrit de terre.

— Ah! les bougres, ils en ont, eux, de l'artillerie, fit le colonel en riant et en se secouant. Mais on dirait qu'ils nous en veulent! En terminologie militaire, cela s'appelle « tirer sur groupe de chefs ».

Soudain, dirigeant sa lorgnette du côté de Krechowce et inspectant attentivement le terrain découvert qui séparait le village de la forêt, il s'écria :

— Je m'en méfiais!... Les voilà maintenant qui avancent en force et avec de la cavalerie sur notre droite. C'est une pointe très dangereuse. S'ils occupent Krechowce, nous risquons d'être tournés. Je crois savoir d'autre part qu'à trois ou quatre verstes d'ici, dans le nord-est, se trouve le bataillon féminin...

— Le bataillon féminin? s'écria Liapounof.

— Ou ce qu'il en reste. A raison d'une quinzaine de verstes par jour et depuis cinq ou six jours, ce bataillon se retire devant les Allemands sans cesser de combattre. Il doit être épuisé... J'ai encore un escadron de disponible. J'ai bien envie de le lancer de ce côté, pour briser la tentative d'enveloppement qui nous menace, dégager les Ukrainiens et permettre aux femmes de continuer leur repli sans être cernées.

— Je vous demanderai alors une faveur, monsieur le colonel, dit Liapounof.

— Laquelle, monsieur?

— Celle de charger avec votre troisième escadron.

— A votre gré.

Puis, se tournant vers le capitaine du troisième escadron qui était à son côté :

— Sobieszczanski, vous avez entendu le désir de M. le lieutenant-colonel Liapounof?

— Je suis à ses ordres, répondit le capitaine.

— C'est lui qui sera aux vôtres.

Il griffonna sur son block-notes une instruction qu'il remit au capitaine, puis, tendant la main à Liapounof :

— Au revoir, monsieur. Nous nous retrouverons à Stanislawow, au quartier du général Kornilof ou auprès de Dieu.

Pourvu d'une carabine et d'un sabre prélevés sur un lancier mort, Liapounof prit congé du comte Bem de Cosban, qui repartait pour Stanislawow, et suivit le capitaine Sobieszczanski.

L'escadron se trouvait à quelques minutes de là, dissimulé dans un boqueteau. Un quart d'heure plus tard, sur une sonnerie de trompettes et un commandement bref du capitaine Sobieszczanski : « Derrière moi, les lanciers! », il se précipitait comme une trombe dans la direction de la colonne allemande.

Surpris par cette charge, l'ennemi, sans attendre la rencontre, prit brusquement le parti de se disperser, les fantassins se jetant dans les fossés, derrière les haies, la cavalerie tournant bride et s'égaillant ventre à terre du côté de la forêt.

Mais de fortes infiltrations s'étaient déjà produites dans le village. Des chaumières, des étables, des granges, une fusillade nourrie partit, tandis que, postée on ne savait où, une mitrailleuse tenace fauchait les chevaux.

Le capitaine fit mettre pied à terre et déploya ses lanciers en tirailleurs pour l'attaque du village. En même temps, réconfortés par l'arrivée des Polonais, les Ukrainiens, qui étaient en train de se replier, revenaient à la rescousse. En une heure de combat, jardin par jardin, maison par maison, mur par mur, Krechowce était em-

porté, déblayé, nettoyé, et il n'y restait plus un Allemand de vivant. Une centaine de leurs cadavres boursouflaient les ruelles ou obstruaient les cours. La mitrailleuse était prise. Les assaillants avaient une vingtaine de morts et une cinquantaine de blessés. Visages et baïonnettes dégouttaient de sang au milieu des dernières lueurs du crépuscule rouge du couchant.

Mais peu après, les obus commençaient à tomber. N'occupant plus le village, les Allemands le bombardaient. Des toits se mirent à flamber; des projections d'éclats d'acier, des dégringolades de pierres, de briques, de poutres brûlantes, des bondissements de plâtras et de membres déchiquetés tourbillonnèrent, en même temps qu'une odeur méphitique se répandait. En quelques instants Krechowce était devenu un enfer, dont il fallait sortir au plus vite. Pris dans une déflagration à l'orée du village, pendant qu'il tentait de s'échapper, Liapounof s'écroula.

Lorsqu'il revint à lui, la nuit était complète. L'incendie qui dévorait encore les masures s'apaisait. En dehors du cercle de clartés mourantes qu'il dégageait, les ténèbres étaient opaques. Le silence était profond. Seul, un très lointain ressac, comme de troupes en marche, en troublait confusément la plénitude. Une douleur aiguë le fulgura quand il voulut remuer. La surmontant, il parvint toutefois à se mettre à genoux; puis il retomba. Un corps était près de lui, inerte, froid. Il le tâta, tourna un peu la tête et, à la lueur d'une flammèche, reconnut un Allemand. Un nouvel effort le dressa. Il était certainement blessé, sérieusement peut-être; mais il pouvait se mouvoir, marcher. Il respira longuement, avidement l'air frais de la nuit. Ses bras, ses jambes fonctionnaient, bien que, dans le flanc droit, une brûlure intérieure le poignît. Il appela; aucune voix ne répondit. Il avait perdu sa carabine, mais ses poches contenaient encore ses pistolets. Il en réarma un. Il se pencha

sur l'Allemand. Il trouva sur lui une musette, renfermant un morceau de pain et une saucisse, une gourde à demi pleine et une lampe électrique. Il mangea les provisions, car il avait faim, but un coup d'eau de vie, s'assura que la lampe était chargée. Puis il voulut partir. Mais de quel côté se diriger? Il était tout à fait désorienté. A quelques pas du brasier agonisant on ne voyait plus rien. Sur le ciel de suie le vague clignotement de deux ou trois étoiles, mais pas une constellation pour déterminer la position. Où était la ville? Où se trouvait la ligne de la forêt? L'important était de ne pas tomber aux mains des Allemands, et, à ce point de vue, le plus dangereux était de rester aux abords de Krechowce, où ils n'allaient sans doute pas tarder à revenir.

Liapounof s'éloigna donc, lentement, péniblement, d'une marche incertaine et trébuchante, s'arrêtant parfois pour contenir les lancinations de sa blessure, dans une direction qu'il présuma être celle du nord-est. De son sabre, dont il se servait comme d'une canne, il explorait le terrain où il avançait, en même temps qu'il soutenait ses pas chancelants. Achoppait-il contre un obstacle, il l'identifiait d'un jet de sa lampe, découvrait un bout de clôture, une borne de champ, une souche, un cadavre. Il marchait depuis deux heures et pouvait avoir fait une verste, quand il aperçut de petites lumières qui se balançaient à quelque distance, presque à ras le sol. C'étaient des brancardiers allemands qui cherchaient des blessés. Il obliqua fortement pour les éviter. Il traversa des prés, des éteules, des sillons de pommes de terre. Il aurait bien voulu déboucher sur un chemin, mais il n'en trouva aucun. Impossible de savoir l'heure, sa montre s'étant brisée dans son gousset, sans doute sous l'effet d'une des balles ou du fragment d'obus qui l'avaient touché. Un ruisselet qu'il rencontra étancha sa soif. Son pouls battait anormalement; il devait avoir la fièvre. Des buissons, des gaulis l'accrochaient. Il donna du

pied dans une nichée de perdrix qui se dispersèrent en piaillant.

Depuis longtemps, lui semblait-il, il ne heurtait plus de cadavres. La campagne, d'où émanait une pure senteur végétale, paraissait maintenant délivrée de l'affreux carnage de l'homme. Mais tout à coup, comme il abordait une déclivité bruyéreuse, Liapounof sentit contre sa botte la molle résistance d'un corps. Il dirigea sur l'écueil le rayon de sa lampe. C'était un landwehrien allemand, défiguré, hideux, boursouflé de gaz. A quelques archines de là gisait un autre cadavre, puis un troisième, un quatrième. Liapounof se trouvait sur un nouveau champ de bataille. Un cinquième corps le fit tressaillir, car il venait de discerner l'uniforme russe. Il s'approcha, se pencha. Il distingua des pattes d'épaules blanches, rayées d'une bande rouge et noire. Le visage maculé de sang était imberbe. Un renflement gonflait la poitrine. Le cadavre était celui d'une femme. D'autres femmes, d'autres Allemands, isolés ou mêlés, parsemaient le terrain. Un Allemand et une femme s'étaient réciproquement embrochés de leurs baïonnettes. Une pointe de flèche rouge et blanche brodait la manche d'une tunique. Un casque orné d'une cocarde blanche et noire coiffait une touffe de bruyère. Nul doute, il y avait eu en cet endroit un engagement entre une unité prussienne et le Bataillon féminin de la Mort.

L'affaire qui s'était déroulée sur cette lande paraissait avoir été assez vive. En une demi-heure, Liapounof découvrit près d'une centaine de corps, se partageant en nombre sensiblement égal entre hommes et femmes. La plupart des blessures visibles provenaient d'armes à feu. Il semblait qu'il y eût eu cependant pour finir une rencontre à l'arme blanche. Des éclats d'obus décelaient que le canon s'en était aussi mêlé. Sans doute une batterie avait-elle commencé par envoyer quelques décharges; puis une fusillade avait dû se produire à dis-

tance, suivie d'un assaut des Prussiens, repoussé par les femmes en retraite. Au reste, l'ennemi n'était pas resté maître du champ de bataille ou avait renoncé à occuper la position après son évacuation par les femmes. Si attentivement que se tendît l'oreille, on ne percevait, en effet, nul autre bruit dans la solitude obscure que le délicat frissonnement de la brise dans des feuillages invisibles. Quand le combat avait-il eu lieu? La journée précédente, apparemment, car aucune odeur cadavérique ne troublait encore l'atmosphère. Mutilés, troués, tordus, crispés dans le dernier sursaut de l'effort ou la grimace de l'agonie, les corps reposaient flasquement, dans toutes les attitudes, les plus horribles comme les plus sévères, sur la glèbe inégale et broussailleuse. Pas un blessé, pas une blessée, des morts seulement. Des fusils épars, des sabres-baïonnettes, des cartouchières, des gamelles, des sacs jonchaient le sol autour d'eux. Des flaques de sang coagulé luisaient. Des mulots couraient de-ci, de-là.

Mais à mesure que, sa lampe à la main, Liapounof circulait dans ce charnier, l'inquiétude qui l'avait saisi dès l'abord s'accroissait. Etreint d'une indicible appréhension, il lui fallait examiner chaque cadavre, de ceux du moins qui portaient l'uniforme russe, passer de l'un à l'autre, éperdu, tremblant, bouleversé de sinistres pressentiments, se courbant anxieusement sur les corps, les retournant quand il le fallait, éclairant les visages, épouvanté à voir continuellement émerger de l'ombre de nouvelles tuées. Le Bataillon de la Mort semblait avoir laissé là la fleur de ses combattantes.

Soudain tout son sang se figea. Sous une lourde casquette beige qu'il venait de déplacer, un léger visage lui apparaissait, fin, pur, affreusement pâle. De longs cils noirs débordaient des yeux fermés. Des cheveux blonds tondus se dégageait un petit front lisse, où s'arquait doucement la frange délicate des sourcils. La bouche à peine

rosée s'enr'ouvrait faiblement. Le corps reposait un peu sur le côté droit. Le bras gauche, qui portait un galon d'officier, était replié sur la tunique, dans la région du cœur. Le droit s'allongeait légèrement en oblique, le poing crispé dans la coquille d'une épée, dont la lame formait un angle aigu avec la botte. Un revolver avait glissé à terre.

Liapounof s'effondra près du corps.

— Nadia! sanglota-t-il.

Toutes ses blessures lui semblèrent se rouvrir à la fois et le poignarder atrocement. N'importe! Il ne demandait plus qu'à mourir auprès de sa fiancée.

Mais tandis qu'il se serrait contre elle et lui prenait une main comme pour un enlacement suprême, il crut sentir que cette main n'était pas froide. Il se redressa à demi, palpitant. Le pouls vivait, bien que presque imperceptiblement. Il mit l'oreille contre la tunique, à la place de la main qu'il avait saisie. Le cœur ne battait pas. Il dégrafa le haut du vêtement, écarta la chemisette, dégagea la gorge. Suspendu à une chaînette d'or, un médaillon en filigrane encadrait un minuscule portrait. C'était une photographie de lui. Sous le sein gauche, une petite plaie pénétrante saignait encore, dont le sang n'était pas coagulé. Il appliqua son oreille sur la chair vive... Le cœur battait.

Respirait-elle?... Impossible de surprendre la moindre ondulation sur sa poitrine, la plus faible haleine sur ses lèvres... Penché sur elle, épiant un signe de vie, la tâtant délicatement, Liapounof était partagé entre le doute et l'espoir... Il amena sa gourde vers la bouche entr'ouverte, où il instilla les dernières gouttes de l'alcool qu'elle contenait.

Au bout d'un instant, les prunelles se soulevèrent; une lueur passa dans les pupilles. Puis les lèvres tremblotèrent et un murmure s'en échappa :

— André...

— Oui, c'est moi...

— André... je vais mourir...

— Tu vas vivre...

— Où suis-je?...

— Sur le champ de bataille.

— Ah! oui... je me souviens...

Elle le regarda longuement, sans étonnement, puis elle sourit.

— Que je suis heureuse que tu sois ici! dit-elle dans un souffle.

— Souffres-tu?

— Je ne sais pas... je n'ai plus de vie...

Il essaya de la soulever. Elle poussa un cri.

— Ah! je souffre! je souffre!...

Il la reposa.

— Comment se fait-il, demanda-t-il, que tu sois seule blessée au milieu de toutes ces tuées?

— Elles ont relevé les blessés, mais elles m'ont crue morte. Elles m'ont laissée. Sans doute n'avaient-elles pas le temps d'emporter aussi les mortes.

— C'est hier que c'est arrivé?

— Hier soir, au coucher du soleil... Oh! emmène-moi... sauve-moi... je sens que je m'en vais...

— Je ne peux pas, je suis blessé moi-même... Et puis je suis égaré. Il faut attendre le jour.

— Le jour ne me verra pas, je meurs.

— Le jour ne va pas tarder à venir. Je vois déjà la nuit s'éclaircir vers l'orient et une bande blanche paraître à l'horizon. Courage, ma chérie, on viendra nous chercher.

L'aube commençait, en effet, très pâle, sous le ciel plombé. Puis le mince liséré s'élargit, rongea progressivement les ténèbres, passa au blanc d'argent, se teinta de touches rosâtres, tandis qu'une lueur livide se répandait sur le paysage morne. Des formes d'arbres se silhouettèrent sur les ondulations environnantes. Au bas

de la pente qu'accidentaient les petits mamelons des cadavres, une ligne de saules bas bordait une rivière aux fluorescences grises : le Dniester, sans doute. Des renoncules jaunissaient entre les bruyères purpurines. Une alouette s'enleva en grisollant.

Mais avec la naissance du jour la paix redoutable de la nuit se dissipa pour faire place à d'autres effrois. De lointains tonitruements roulèrent. Puis de petits nuages mouchetèrent le ciel, suivis d'éclatements secs. De l'autre côté du fleuve une artillerie cachée entrait en action, balayant la lande d'une grêle de shrapnells. Arrachés par les balles, des giclées de terre, des fragments d'uniformes, des lambeaux de chairs, des débris de plantes volaient. Frappé à la hanche et au pied, comme cloué au sol, Liapounof sentit tout à coup qu'il ne pouvait presque plus bouger.

— C'est maintenant la mort pour tous deux, gémit-il.

— Qu'il est doux de mourir avec toi, mon amour! susurra la voix agonisante de Nadia.

— Unis dans la mort, comme nous aurions voulu l'être pour la vie!...

L'orage des fusants redoublait de furie.

— André... cher André... mon fiancé... mon mari...

— Nadia... Nadioucha...

— Nous nous retrouverons au ciel... bientôt... tous les deux...

— Tous les deux...

Liapounof soupira.

— Hélas! dit-il, la joie suprême ne nous aura pas été accordée de nous présenter devant Dieu unis par les liens du mariage.

Il se recueillit un instant, puis, comme saisi d'une subite inspiration, il prononça solennellement :

— Il n'y a pas de prêtre ici... Mais Dieu, qui va nous recevoir, sera assez bon, assez miséricordieux, assez juste pour reconnaître notre mariage... le mariage que nous

allons contracter devant lui, sous la voûte du ciel qui nous servira d'église, sur ce champ de bataille qui tiendra lieu d'autel, devant les morts qui nous entourent et qui seront nos témoins... Répète après moi, ma chérie, si tu le peux, la parole de la liturgie sacrée... *Que notre Seigneur soit loué!...*

— *Que notre Seigneur soit loué!...*

— *Que le royaume du Père, du Fils et du Saint-Esprit soit glorifié!...*

— *Que le royaume du Père, du Fils et du Saint-Esprit soit glorifié!...*

— *Daigne, Seigneur, accorder ta bénédiction au mariage qui se célèbre, octroie aux nouveaux époux le bonheur de leurs jours et la paix de leur foyer, sois leur salut, sanctifie leur esprit, purifie leur cœur et assure-leur ta souveraine protection dans toutes les heures de leur vie!...*

— Dans toutes les minutes de la dernière heure de leur vie... et reçois-les dans ton ciel après leur mort!

— Il faudrait maintenant chanter le psaume, mais je ne m'en rappelle pas bien les versets... *Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain...*

— *Si l'Eternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain...*

— *Heureux tout homme qui craint l'Eternel, qui marche dans ses voies...*

— *Sa femme est comme une vigne féconde dans l'intérieur de sa maison...*

— *C'est ainsi qu'est béni l'homme qui craint l'Eternel...*

— *L'Eternel le bénira de Sion et il verra le bonheur de Jérusalem...*

— A présent, continua Liapounof, devrait se faire l'échange des anneaux, l'anneau d'or, l'anneau d'argent, et l'imposition des couronnes.

Il ramena deux fragments de douilles de cartouches

— Voici les anneaux, fit-il.

Il passa une des rondelles de laiton à un de ses doigts et coula l'autre à un doigt de Nadia.

— Et voici les couronnes.

D'une motte que la rafale avait éparpillée sur eux il détacha quelques brins de bruyère et quelques pétales de renoncules, dont il répandit une partie sur sa tête, l'autre sur celle de Nadia. Il se signa trois fois et signa trois fois Nadia. Puis il dit :

— *Ces anneaux sont le signe de* notre *amour. Le mari doit protection et fidélité à sa femme. La femme doit obéissance et fidélité à son mari. Que ces anneaux en soient le gage!... Ces couronnes symbolisent la bénédiction de l'Eglise sur* notre *union et la glorification de l'Eglise par* notre *mariage chrétien et orthodoxe... Seigneur notre Dieu, de même que ce couple est embelli présentement par ces couronnes qui sont sur leur tête, ainsi bénis et rend florissante cette union par tous les dons de ta clémence et de ton amour, afin qu'ils soient heureux et que leur vie commune soit aussi sainte et pure que sont saintes et pures les couronnes dont ils sont ceints en gloire de ton nom!*

— *Gloire à toi, Dieu Christ, gloire à toi!...*

— Le calice, maintenant, le calice! s'écria Liapounof... Il n'y a ni calice, ni vin, mais nous avons nos blessures et le sang qui coule de nos blessures.

Il fit un effort surhumain pour se soulever un peu et venir poser sa bouche sur la plaie de Nadia, où il but quelques gouttes de sang. Il présenta ensuite à Nadia son poignet ruisselant et elle y rougit ses lèvres.

— *Ce vin que* nous venons *de boire signifie que tout est désormais commun entre* nous, *que* nous ne formons *plus qu'un corps en deux corps et qu'une âme en deux âmes. Gloire à toi, sainte Trinité, gloire à toi!...*

Il traça de nouveau trois signes de croix, d'abord sur lui, puis sur Nadia. Après quoi il prononça :

— *Le serviteur de Dieu André Serguéiévitch Liapounof se marie avec la servante de Dieu Nadiejda Ivanovna Ossinina. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!*

Et Nadia prononça à son tour :

— *La servante de Dieu Nadiejda Ivanovna Ossinina se marie avec le serviteur de Dieu André Serguéiévitch Liapounof. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!*

Un éblouissement d'or jaillit comme une irradiation d'apothéose du lac pourpré de l'aurore, annonçant le lever du soleil. La lumière céleste inonda splendidement la désolation terrestre.

Dans la tempête de la canonnade, la voix de Liapounof s'éleva pour la consécration finale :

— *Dieu et Seigneur, pour ta gloire et en toute droiture, moi,* officiant à la place du prêtre, *je* nous *déclare unis!*

Une décharge formidable, ébranlant tout un arc de l'horizon, répondit. D'énormes éclatements tonnèrent. Des arbres se rompirent. Toute la lande trembla. Pris dans la gerbe d'un obus, soulevé effroyablement du sol, un cadavre du Bataillon de la Mort se dressa tout à coup devant les mariés, battant l'air de ses bras comme pour les bénir.

Puis une épouvantable explosion se produisit à leurs pieds, creusant un vaste trou, large et profond comme un cratère, où ils s'abîmèrent et où ils demeurèrent inanimés aux bras l'un de l'autre, à moitié ensevelis dans la terre du champ de bataille qui leur avait servi d'autel.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Gide : *Divers*, Editions Gallimard. — Ramon Fernandez : *André Gide*, Editions R.-A. Corréa. — Edouard Martinet : *André Gide. L'Amour et la Divinité*, Editions Victor Attinger.

Indépendant? Le mot court les rues, la chose est rare. Une évidence m'est apparue depuis longtemps : toute attitude philosophique comporte des styles fort différents, et la qualité du style est peut-être ce qui compte par-dessus tout. L'attitude épicurienne de France côtoie gentiment l'insignifiance. La vie est une aimable promenade, il n'est qu'à cueillir les baisers et les fleurs avec des gestes élégants. Quelle différence lorsque vous évoquez la quête du plaisir que vous propose Epicure! L'âpreté des choses n'est point omise. La vie n'est pas une églogue où de tièdes souffles effeuillent des bosquets de roses. Il s'agit d'avoir tant de passion pour la volupté qu'on puisse défier l'épreuve. L'homme de plaisir est capable de vivre en joie dans le taureau de Phalaris chauffé au rouge! Quelle conquête la volupté d'Epicure! « Philosophie idyllique et héroïque », a dit Nietzsche.

Consacrer sa vie à une cause une fois pour toutes déclarée vraie, bonne et sainte, peut être le fait d'un esprit médiocre, muni de larges œillères ! Se vouer à la même cause alors qu'on voit les bases fragiles de toute vérité, les idées les plus hautes mesquinisées par les hommes qui les adoptent, et finalement dénaturées par leur réussite même, — le cas est tout autre ! Celui qui voit clair dans le jeu décevant des idées et de la vie et se fait chaque soir une foi neuve à force de courage; celui qui juge l'existence une partie à l'avance perdue et s'impose cependant une belle attitude de fidélité quand même à un grand dessein, — un tel homme donne du style au mot servir !

Indépendance, cela signifie pour la plupart des hommes s'abandonner au caprice des désirs incertains comme des feuillages balancés en tous sens au gré de la brise qui passe... Mais « l'indépendance d'oiseau » d'un Nietzsche ne comporte-t-elle pas dures obligations et âpres luttes?

Et ainsi je demeurai toujours indépendant. Je le resterai aussi longtemps que durera ma vie, et même dans l'au-delà, car j'ai mis mon espoir dans les étoiles.

Qui donc s'exprime ainsi ? C'est Gœthe lui-même. Tout le sublime de la phrase est dans ces quelques mots : « car j'ai mis mon espoir dans les étoiles ». Toute vie suppose un espoir, mais l'indépendant de grande espèce ne peut trouver son espoir que dans les étoiles ! A ceux qui entendent les indicibles résonances des mots de saisir la portée d'une telle parole et qu'ils songent encore à un autre mot de ce grand indépendant : « J'ai appris à désespérer. »

On pourrait considérer la vie de Nietzsche comme la tragédie même de l'Indépendant de grand style. La parcelle de feu divin audacieusement arrachée aux régions interdites doit se payer par une mise hors la loi qui ne souffre aucun allégement. Un Nietzsche a vu à plein la tragédie dont il était le héros. Son indépendance de Titan chercheur, un à un rompt ses liens avec l'humanité. Les terribles soirs de sanglante solitude s'abattent sur cet homme. Rejeté de l'humanité, il lui faut se mettre au rang des dieux. Qu'un homme a dû souffrir pour se réfugier parmi les dieux !

Bien souvent, elle hanta mon esprit la tragédie idéale de l'indépendant de grande espèce. Il commence par se mêler aux autres hommes, mais il ne tarde pas à sentir sa différence. Leurs bonheurs ne sont pas les siens, leurs rêves lui sont sans charme et ce qu'ils poursuivent âprement lui semble vain... Il s'apparaît étrange à lui-même et sa différence par instants le grise et par instants le tourmente. Le sentiment d'être un homme à part, né pour une mission particulière et neuve, s'implante en lui. Qu'il laisse parler son âme profonde, et les hommes sentiront qu'un précieux message leur est apporté. Hélas ! le message n'éveille aucune sympathie. Un ton de voix inaccoutumé inquiète et semble injure aux

choses familières et consacrées. On croyait apporter des paroles de vie, mais ces paroles de vie apparaissent comme des blasphèmes. La solitude se fait plus épaisse... Le sentiment d'être un maudit, un « hors la loi », s'installe dans l'esprit. Deux issues : où s'enfoncer chaque jour un peu mieux dans la solitude et ne plus parler qu'en paroles brisantes : être la voix qui clame dans le désert à l'intention des étoiles et des siècles à venir, ou rester parmi les hommes, prendre un masque et parler en paroles enveloppées...

Je me souviens d'avoir écrit sur Stendhal :

Je l'appelle un franc-tireur de la culture; cette catégorie d'hommes est la seule à exprimer certaines vérités.

Aujourd'hui M. Ramon Fernandez écrit :

Que dire de Gide qui fait de cet état de franc-tireur sa permanente raison d'être, qui, poussé, par l'opinion au premier rang de l'armée littéraire, en refuse la servitude et s'arrache les galons dont on le décore? Un écrivain illustre qui ne veut point d'une grande carrière : situation rare en France...

Je sais qu'il est de bonnes raisons pour jeter la pierre à M. André Gide, et cependant, je serais étonné qu'on puisse, même si on le combat, ne pas admirer son dédain de l'opinion, sa hardiesse à la braver, son mépris pour les récompenses officielles et une extraordinaire résistance aux pressions de l'extérieur qu'il ne veut pas accueillir.

Dans quelle mesure M. André Gide incarne-t-il ou n'incarne-t-il pas l'indépendant de grand style, dans quelle mesure en a-t-il connu la tragédie, je laisse vos esprits s'exercer sur cette question. Tragédie d'ailleurs ne signifie pas inquiétude. M. Gide se défend d'être un inquiet; ses changements d'attitudes ne sont ni indécision ni flottement, ils traduisent une complexité qui se connaît et s'accepte. Dire qu'on ne veut gagner son procès qu'en deuxième instance; dire qu'on écrit non pour l'instant, mais pour durer; écrire cette phrase :

Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'autre monde est faite de renoncement à celui-ci.

voilà qui peut attester une vue claire des renoncements et des sacrifices qu'implique la situation d'indépendant! Mais pour chercher au fond d'une âme sa tragédie secrète, il faudrait inaugurer un genre de critique qui épie les frissons entre les mots. Il faudrait à côté de ce qui est dit pressentir tout ce qui n'est pas dit, ce qui, à bien le prendre, serait peut-être la tâche essentielle de la critique...

« Toute la vie d'André Gide n'est qu'une suite de libérations », affirme M. Edouard Martinet. Quels aperçus M. Gide nous donne-t-il aujourd'hui sur l'indépendance gidienne? Demeurer un « esprit non prévenu », c'est-à-dire un esprit qui n'a point tranché les questions avant de les examiner; ne pas prendre son parti de dénommer vérité ce convenu à quoi l'habitude donne un aspect d'évidence; n'être jamais lié par son passé; savoir à tout instant partir à neuf; ne rien considérer comme soustrait à l'esprit d'examen ; ne jamais se croire arrivé à son but; être toujours prêt à tout remettre en question; se tenir dans l'attitude de perpétuelle recherche; refuser de se classer une fois pour toutes parmi ceux qui suivent ou parmi ceux qui s'opposent; refuser de « vivre insincèrement » et se méfier des « complaisances envers soi-même », voilà en gros le tableau qu'esquisse M. Gide de sa vertu d'indépendance. Il est à peine besoin de vous dire que les détracteurs de M. Gide, et ils sont nombreux, ne voient pas tout à fait M. André Gide comme il se voit lui-même! Mystère de la connaissance de nous-mêmes! Qui juge bien? Celui qui s'examine ou ceux qui l'étudient de l'extérieur?

Dire qui je suis, écrit M. André Gide? C'est simple : à peu près le contraire de ce qu'on me voit.

Parler de l'indépendance gidienne nous conduirait à mettre en cause ce qu'on pourrait nommer plus ou moins exactement son individualisme. Avant de juger sur ce point, que de nuances à envisager ! Je sais bien que M. André Gide a parlé sans respect de la famille. « Cellule sociale », dit-on de la famille, « régime celulaire », réplique M. Gide. Je sais bien que M. André Gide a accueilli avec un sourire heureux l'expression de Palante : « athéisme social », — mais

je sais bien aussi que son individualisme est essentiellement aristocratique. Individualisme à haute tension qui s'adresse au petit nombre de ceux que Nietzsche dénommait « les créateurs de valeurs » et qui leur demande de s'offrir en proie à l'aigle qui les dévore !

Je ne m'inquiète pas de voir M. André Gide affirmer que son but est d'inquiéter. Il y a longtemps que Socrate se vantait d'être un taon qui ne cessait, à coups d'aiguillon, d'arracher les esprits à leur paresse; je ne m'inquiète pas outre mesure de ce qu'on nomme les audaces de pensée de M. André Gide : Platon affirmait que le penseur doit tout oser; je dirais même que la sollicitude de M. André Gide pour tout ce qui est nouveauté contredit beaucoup moins l'esprit de nos classiques qu'on ne se l'imagine.

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » ! Qui parle ainsi ? La Fontaine...

Aussi bien, ma sympathie ou mon antipathie dépend peu des idées d'un écrivain. M'importe avant tout la qualité des attitudes qu'il dessine dans ses idées. Un homme qui pense d'une manière contraire à la mienne sur toutes les questions me paraît à l'occasion plus près de moi que tel homme qui partage mes opinions. Si M. André Gide me trouble, ce n'est pas pour les raisons communes. Il me trouble parce que, toutes réserves faites sur la manière dont son œuvre peut être appréciée, il est l'écrivain qui entre tous avec constance a fait sa tâche, celle qui était une nécessité de sa nature et que nul autre ne pouvait faire à sa place. Je sais bien que M. André Gide a bénéficié de ce que Renan appelait une « indépendance de situation ». L'exemple cependant vaut d'être médité... Je ne peux penser à M. André Gide sans me poser cette question : « As-tu été suffisamment courageux pour définir à toi-même ce qui est ta tâche propre et ce qui ne l'est pas! » Bizarrerie de ma nature : la lecture d'un livre m'incite beaucoup plus à me critiquer moi-même qu'à critiquer l'écrivain. M. Gide me contraint à m'interroger sans ménagement. Je lui en sais gré.

Où cet indépendant, qui blâme les œuvres entreprises en vue du succès, prend-il son point d'appui ? De sa vie de

penseur et d'artiste, il a fait une interrogation jamais lassée de lui-même. Il pense qu'un esprit vigilant et sans complaisance peut faire en lui de curieuses et capitales découvertes. Il pense que les plus fécondes richesses se découvrent dans les parties du moi qu'on craint d'examiner. Chacun porte en lui des terres moins explorées et plus difficilement pénétrables que les îles lointaines ceinturées de récifs. Jusqu'où peut aller la sincérité dans l'exploration du moi ? Difficile question. On glorifiait autrefois les héros qui purgaient un pays de ses monstres, mais c'est au fond de nous que sont les vrais repaires de monstres. Il est des monstres intimes que nul n'amènera jamais à la lumière. Heureusement que drames et romans nous permettent de lâcher nos fauves plus facilement qu'une confession directe. M. André Gide a certainement senti que le plus secret, le plus indicible d'une confession ne peut se faire qu'indirectement au moyen de la création artistique. Un Montaigne n'a pu tout dire de lui-même dans ses *Essais*. Quelques personnages de drame et de roman lui ont manqué pour donner vie à ce que tout homme porte en son âme : la scélératesse intime de l'être humain. Ne vous étonnez pas trop. Un prédicateur du XVIIe siècle, qui peignait à merveille les pires vices se vit demander où il avait pris une telle expérience. « En moi », répondit-il.

Au service de son dessein, M. Gide emploie les moyens les plus variés. Tout être qui se penche sur lui-même entend la prière et la plainte, l'essor de vie et la vie en lamentation sur elle-même. Voilà qui engendre dans l'œuvre de M. Gide toute cette part que je dénomme le chant. Deuxième moyen d'exprimer le moi : la narration directe d'une tranche de vie ou confession. Troisième moyen : recherche des problèmes de sa propre conscience : ils forment la matière des traités. Quatrième moyen : par l'entremise de la création artistique, et, en particulier, de la création romanesque, faire vivre ses conflits intimes et les expulser de soi.

Toute œuvre de Gide, dit M. Edouard Martinet, naît d'une attitude de critique : elle n'est que le développement d'un conflit d'idées.

Mais n'est-ce point le hardi penseur milanais Silvio Tissi qui a dit : « Interroge-toi comme critique, et tu te découvriras poète. » Pour M. Gide, le grand romancier est l'homme qui possède en sa conscience une riche pluralité de personnages et une ample gamme de conflits. En lui, il trouve les personnages de ses romans et leurs luttes. L'observation ne fournit que l'apparence extérieure de réalité.

Soumission à l'objet, disait Théophile Gautier. M. Gide accepte son moi, qui est la matière de son œuvre tel qu'il est; il fait preuve à son égard d'une soumission absolue. Si la vie est pour M. Gide un moyen de connaissance de son moi, la méthode est tout indiquée. Pour connaître, il faut évidemment se soumettre à ce qu'on veut connaître. Et peut-être M. Ramon Fernandez n'a-t-il pas tout à fait tort de parler d'attitude scientifique à propos de M. Gide. Une donnée capitale s'impose d'abord à M. André Gide : son extrême diversité. Il n'est pas un, il est une foule d'êtres différents. Il se place ainsi lui-même dans une famille d'esprits : celle des natures multiples. Famille très intéressante et qui mériterait un attentif examen dans ses représentants les plus qualifiés. Famille qui a ses problèmes et ses drames propres. Un La Fontaine, il y a longtemps déjà, avait pris conscience de sa nature d'homme divers et il sentit vivement qu'une telle nature est tout ensemble une infériorité et une supériorité. Il sentit qu'il lui était impossible de se faire l'homme d'un seul genre, il sentit que sa nature le contraignait aux tentatives les plus variées et qu'il risquait par le fait même de cette dispersion de ne pas atteindre aussi haut qu'il pouvait prétendre. Qu'est-ce que la *Fable* de La Fontaine? La solution que trouva cet homme multiple pour utiliser dans un mode unique de création son intime diversité ! Gœthe, en qui les natures multiples peuvent saluer leur type le plus accompli, a connu dans l'ordre artistique les problèmes et les drames de l'homme multiple. Il insiste sur le devoir de concentration. Pourquoi ? Parce qu'il avait reconnu dans l'émiettement et la dispersion le danger majeur de sa nature. Un Diderot et un Voltaire prennent résolument leur parti de cette tendance à la dispersion et aux réalisations variées : ils s'effeuillent au gré des circonstances, en journalistes de

grande classe. Comment tirer parti de sa diversité? Comment n'en point pâtir? Chacun des représentants de cette famille d'esprits cherche la solution de ce problème. Un Sainte-Beuve, qui connaît fort bien sa multiplicité, ne cesse de malaxer ce genre secondaire qu'est la critique pour y insérer le physiologiste, le poète et le romancier qui vivent en lui et n'ont pu se donner carrière. Un Wagner a failli périr corps et biens, déchiré par sa multiplicité.

La jeunesse de Wagner, nous dit Nietzsche, est celle d'un dilettante avec des talents multiples qui n'arrive à rien.

Mais quand cette immense nature a triomphé de ses périls, elle s'épanouit dans l'ampleur et la force d'une manière que Nietzsche caractérise ainsi : « Le génie de Wagner est une forêt qui se développe. » De nos jours, un Papini, ayant connu sa multiplicité et ses contradictions, va résolument d'un pôle à l'autre de sa nature, à tel point qu'on a pu le définir « un perpétuel contradicteur de soi-même ».

A son tour, M. Gide se connaît dans sa diversité et dans ses contradictions. Il est foule, il s'accepte comme foule, et refuse de préférer l'un de ses personnages intérieurs. Il s'accepte divers dans le moment présent, et il s'accepte dans le temps comme une diversité en devenir. Trois conséquences en résultent : 1° je refuse toute opinion; 2° je refuse l'acte qui engage à fond tout l'être; 3° mon avenir reste indéterminé, imprévisible et ouvert à toutes les surprises.

M. André Gide sait que ses nombreux personnages intérieurs s'opposent vivement les uns aux autres. Il le sait si bien qu'il met ces conflits à la base même de son activité créatrice. Pour lui, l'œuvre d'art naît précisément des conflits aigus qui s'affirment dans une âme multiple. Il reprend le mot de Nietzsche : « On ne produit qu'à condition d'être riche en antagonismes », et il découvre le génie de Dostoïewski dans « l'extraordinaire richesse d'antagonismes qui vivait en lui ».

Le spectacle de cette force solitaire, qui prend son point d'appui en elle-même et se développe selon sa loi à l'écart des grands mouvements de notre époque, ne peut manquer de fixer la curiosité.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Louis Pize : *Les Feux de Septembre;* La Muse Française. — Jean Pourtal de Ladevèze : *...Musicienne du Silence;* Editions Bételgeuse. — Gaspard-Michel : *Divinités du Styx,* Librairie de France.

Louis Pize, un des poètes les plus sûrs, les plus sensibles de sa génération, en pleine possession de ses moyens. Jamais il n'a cherché à étonner, à réaliser des virtuosités étranges, à forcer son talent, — et cela déjà, par soi-même, constitue une bonne part de sa force. Il est sain, il est naturel; il est comme il est, sans chercher à se donner pour autre chose, parce que c'est l'usage, ni afin de se conformer à ce qu'autour de lui l'on tente. Si attaché qu'il soit à la province où il naquit, où il vit, chaque année, d'heureux mois, Louis Pize n'a rien du poète provincial; il est averti du reste du monde, non seulement parce que d'étroites obligations le contraignent à subir l'habitation prolongée dans une grande ville, automne, hiver et printemps, ou parce qu'il a couru l'Italie, et la Provence, et le Roussillon, mais parce que l'élévation de son esprit le met à l'abri des petitesses, parce qu'en lui bat le cœur du monde, et que le Cévenol en se révélant rèvèle plutôt un homme, l'homme universel, que, par ses particularités distinctives et défiantes, l'homme du Vivarais, le montagnard languedocien. Et pourtant, en est-il assez féru, étourdi d'amour; sa montagne prend dans ses poèmes une importance primordiale, et plus encore peut-être lorsque l'exaltent, l'embrasent, la dorent, la magnifient gravement, saintement **les Feux de Septembre.** Certes, Louis Pize est le poète de la nature qu'il connaît par dessus toute autre et qu'il aime; il est aussi le poète essentiel et fervent de l'automne naissante parmi les bois et les bruyères de son pays. Son âme, sa pensée s'apparient à ses sensations, une grandeur à la fois familière et très pure se dégage de ses chants.

Quelle description précise prévaudrait sur ces images incantatoires :

Le ciel mystérieux descend vers les prairies;
J'écoute, sans les voir, les sources du matin.
Sur l'herbe et sur les eaux, d'anémones fleuries,
Des forêts flotteront comme un brouillard lointain.

Dans l'échancrure des nuages
Soudain s'effondrent les plateaux. ..
Rocs décharnés, grands murs sauvages,
Ravins sans ombre et sans ruisseaux.

Victorieuse, la lumière
Eclate contre les volcans.

L'automne souterraine a dévoré la pierre
Et lance vers l'azur des feux toujours vivants.

Louis Pize excelle à construire sans apparent effort des alexandrins d'une venue sonore exempts de vains éclats, et à assouplir au gré de ses évocations la matière bien dense de ses octosyllabes; il mêle aussi avec dextérité les vers de mesure diverse, sans heurter jamais, au contraire, la joie sereine du lecteur.

La majeure partie de son recueil chante la magie radieuse ou trouble, selon les heures, ou la couleur du temps, toute la *beauté de la montagne;* puis c'est le touffu, l'émouvant *poème des bruyères,* et, titre exquis et séduisant, les *Jardins sur l'Eau,* Côme et son lac, les *golfes du soir,* aussi, *sous les lauriers et les cyprès,* la gloire d'Arles odorante,

O nuit d'Arles, nuit noire où palpite la pluie,
Nuit trop riche de fleurs, trop proche des marais...

Ce n'est pas le site par lui-même qui brûle de feux secrets, ou s'assombrit dans la solitude, mais l'âme du poète se consumant de tristesse, d'espoirs qu'il n'a pas définis, de regrets et d'ardeurs.

Personne mieux que Jean Pourtal de Ladevèze ne se trouvait en droit de rehausser le titre de son recueil poétique du vers si nostalgique et limpide de Mallarmé **...Musicienne du silence,** d'abord parce que, mallarméen par sa conception de la tâche du poète, Pourtal de Ladevèze évoque jusqu'en la limpidité de l'air le trouble secret de son mystère, et aussi parce que, en même temps, musicien raffiné et assidu, mieux que quiconque, il expérimente sans cesse dans le jaillissement prodigieux des sons et des cadences la valeur inégalable des repos et du silence. Quoi qu'il en soit, au surplus, les poèmes recueillis réalisent au mieux les desseins, cette fois, concen-

trés encore mais affermis sans rien perdre de leur simplicité auxquels tendaient, dès les débuts, les *disciplines* ou le *jeu* où s'assagissait l'art du jeune poète. Il semblait s'être proposé une gageure désespérée, n'apparaître que le plus uni, le plus facile des écrivains du vers, le moins tendu aux sursauts d'art que fournissent les prestiges du rythme visiblement savant, brisé ou renforcé, et ceux des mots rares et ceux de la rime sciemment et amoureusement sertie, choisie, et, sans insistance, ni déclamation, ni vibration éloquente ou geste qui désigne; il n'échappe point à cette atmosphère d'angoisse proche de la vie qui éveille partout en son cœur, en son esprit, la plus indéterminée, la plus durable, la plus simple des inquiétudes. Le banal ou le maladroit même lui semblait, en ces instants de faiblesse, préférables au soupçon d'avoir visé au déclamatoire ou au redondant. Il en était bien loin, certes, mais il en redoutait l'alternative et prenait pour y échapper des précautions jusqu'à l'extrême. Les poèmes nouveaux en témoignent, si l'équilibre voulu n'était point atteint ce n'est pas par impuissance, mais il poursuivait un art malaisé où sa maîtrise désormais s'assure, je ne découvre aucune note hésitante ou gauche dans ...*Musicienne du silence*. Que peut-il exister de plus simple, de plus ému, de plus parfait à la fois que ce bref morceau :

Se fanent les fleurs,
S'effeuillent les heures,
Secrètes rumeurs
Des choses qui meurent,
Soupirs et sanglots,
Mais quelles alarmes
Si de ces yeux clos
S'échappaient des larmes!

Je songe au charme indéfini et certain, indestructible et où chaque syllabe occupe sa place nécessaire lorsque m'initiait aux incantations analogues du grand poète russe Théodore Tioutcheff son disciple et admirateur fidèle avec qui j'ai tenté naguère de le traduire en partie. Et comme la poésie du Russe, celle de Jean Pourtal de Ladevèze connaît de graves élargissements du ton et de la pensée :

De mille bruits distincts le concert solennel,
Comblant d'accords subtils le vide originel,
Ordonne en symphonie étrange et cadencée
L'harmonieux silence où se plaît la pensée...

Césurée, Dione, à de rares intervalles une apparition dans quelque revue choisie, le talent volontaire, serré, maniéré peut-être un peu, très sûr de Gaspard-Michel n'était ignoré d'aucun ami véritable de la poésie française. Après des années d'abstention il nous apporte un recueil nouveau, composé, dit-il, en majeure partie, de poèmes écrits il y a quelque douze ans. N'importe, l'épreuve du temps n'a point été défavorable à ce que l'auteur lui-même a appelé ses méditations. **Divinités du Styx,** « il y a bien de la fable dans mon livre. Je supplie humblement qui s'en soucierait de n'y point trouver une prétention à l'antique; mais le charme ordonne à l'abstrait de s'affubler lorsqu'il monte au Parnasse. L'Océan nous obéit et se fait plus humain, alors que nous l'appelons Neptune. »

Dione demeure le morceau capital par le ton soutenu, plus souple que parfois ailleurs, et plus empli de sa substance. C'est le défaut auquel on se déconcerte parfois. Gaspard-Michel construit dans un goût parfait la façade de son idée, profils sévères, droites menées posément, et saillies taillées en bosse dûment, d'une main la plus experte. Tant de soin a été prodigué au dehors qu'on oublie presque que la demeure est vacante. L'intention y reste indifférente à sa cause ou à son prétexte. Le tout rend un beau son, mais on regrette qu'il ne requière une présence plus précisée. L'artisan œuvre par le détail, ivre de son dessein; il néglige l'âme en lui préparant le gîte qu'il lui destine. Mais où l'artiste parfait sait être humain, quels accents, emplis d'artifice visible trop fréquemment, mais d'un charme à la fois ambigu et ferme, analogue à ce qu'en savait si bien inspirer Maurice Du Plessys et, avant lui, même, en un grand nombre de ses poèmes, le grand et superbe François de Malherbe. Et ce n'est, certes, pas si mal s'apparenter.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques Chardonne : *Claire*, Bernard Grasset. — Jean Schlumberger : *Saint-Saturnin*, Librairie Gallimard. — Yourcenar : *La Nouvelle Eurydice*, Bernard Grasset. — Marc Stéphane : *Sirènes de Cambrouse et Margots des Bois*, Editions de la Nouvelle Revue Critique.

On a pu s'étonner que j'aie fait entrer, dernièrement, sous la présent rubrique, le livre de maximes de M. Jean Rostand. Mais j'ai mis à cela, je l'avoue, quelque malice... Du moins, l'auteur du *Journal d'un caractère* avait-il opté pour l'œuvre moraliste, une fois parvenu à ce carrefour où se tiennent aujourd'hui tant d'écrivains qui ménagent la chèvre et le chou, c'est-à-dire qui veulent être ensemble des peintres de la vie et des interprètes de la vie, ou des observateurs et des commentateurs de la psychologie et des mœurs. Ils font œuvre bâtarde, à mon sens, ou se livrent à un compromis et ne satisfont pleinement ni les amateurs d'histoires réalistes, ni les intelligences soucieuses d'enrichir leur patrimoine de sagesse. Tel est le cas de M. Jacques Chardonne dont le nouveau récit, **Claire**, participe du roman et du recueil de pensées, et qui ne parvient pas, malgré son art qui est grand, à nous faire croire à la réalité de ses personnages. Claire est une jeune fille qui a vécu solitaire à Fontainebleau, dans la honte d'être née en dehors du mariage. Un planteur de caoutchouc, Jean, a connu par hasard son père, qui l'a chargé de s'occuper de ses intérêts. Il entre en relation avec elle; lui plaît immédiatement; puis, après l'avoir séduite et avoir été quelque temps son amant, l'épouse, en lui révélant qu'il connaît son origine. Elle meurt, peu après, au cours d'une grossesse. On serait tenté de prendre un récit ainsi dépouillé pour une manière de *Bérénice* du roman. Mais on est frappé par son arbitraire ou par ses invraisemblances. Il charme, mais n'émeut pas. C'est que les données que nous possédons sur Claire sont insuffisantes, sinon confuses et contradictoires. On imagine mal, en effet, que cette jeune fille qui souffre si profondément d'être une enfant naturelle accepte avec tant de facilité de devenir la maîtresse de l'homme qui l'aime, et qui est libre de l'épouser... Surtout que nous ne la croyons pas ardente, mais froide, sous sa sauvagerie. Et si elle était passive, d'autre part, où aurait-elle puisé la force de « chasser

son père », car elle n'a jamais pardonné au coupable?... Peut-être n'est-elle qu'une créature idéale, et qui n'existe qu'en fonction de son amant... A Dieu ne plaise que je veuille faire la leçon à M. Chardonne ou lui donner seulement des conseils! Mais je sais bien, à sa place, comment je m'en serais tiré pour écrire — ce qu'il a voulu, sans doute — *le roman* du bonheur « qu'une femme peut donner à un homme » et qui est, à ce qu'il prétend, « le seul bonheur qui soit au monde ». Je n'eusse point sacrifié à l'affabulation, si mince fût-elle. J'aurais composé une suite de scènes ou de méditations toutes vibrantes de souvenirs sur la vie conjugale. M. Bernard Grasset, qui a choisi, lui, de nous offrir en de petits flacons, délicatement taillés, le résultat de sa « chimie du cœur », dit de *Claire,* dans la lettre-préface qu'il a écrite à son auteur, que ce récit « est le drame du bonheur, l'échec devant la Nature de l'une de ces bonnes volontés auxquelles, pourtant, la paix avait été promise ». Il y aurait donc — et non par son deuil seulement — l'idée d'une déception ou d'une désillusion dans la peinture de M. Chardonne, et le sens de cette peinture se résumerait, à bien voir, dans l'attitude toute subjective de Jean, vis-à-vis de l'amour... « L'essentiel pour un être est de s'exprimer », dit, d'ailleurs, le héros de M. Chardonne. Claire n'est donc pour lui qu'un prétexte. « J'ai fait chanter mon rêve... » Mais notre rêve a parcouru du chemin, depuis le bon Bouilhet, si même il n'a pas rencontré le symbolisme de Freud, et il y a moins de naïveté, c'est-à-dire beaucoup plus de pudeur et de réticences dans la personnalité d'un homme comme Jean, que dans celle d'un romantique ou d'un néo-romantique. « S'exprimer, oser être soi-même, sans redouter de déplaire ou de lasser, écrit encore M. Bernard Grasset, c'est bien là tout le bonheur. » Mais croire qu'on est ce qu'on paraît être, quelle illusion! Et notez, du reste, l'incidente : « sans redouter de déplaire ou de lasser » : vous comprendrez qu'il soit si difficile d'être sincère... Aussi bien, le plus téméraire est-il souvent le plus timide, et le plus enragé d'être vrai le plus menteur — ou le plus mythomane. « Notre véritable pensée n'est jamais formulée », dit M. Chardonne. S'il apparaît beaucoup derrière son personnage, celui-ci le cache encore trop (je le devine égoïste, sans

le voir assez s'adapter à sa compagne, *par intérêt*) et telle est la raison pourquoi *Claire*, tout en me comblant, me déçoit un peu. Je n'en ai pas moins fait mes délices. C'est que c'est l'œuvre d'un homme sans préjugés, qui a longuement médité après avoir savouré ses sensations, et qui excelle à projeter sur les choses dont il parle la plus pure lumière. Rien de trouble (d'excessif ni de passionné), et qui soit, pour cela même, susceptible de déplaire après avoir plu, dans les réflexions qui abondent sous la plume de M. Chardonne. Il a une façon unique d'isoler le résultat de ses expériences, qui prête l'apparence de la sérénité à ses remarques les plus sensibles. « En ce temps-là, je prenais mes défauts pour ma vraie nature. Aujourd'hui je m'aperçois qu'ils me sont à peu près étrangers ». — « Ce qui est vraiment soi, c'est le meilleur, car il n'est pas venu par accident ». — « De toutes les vanités, celle du travail est la plus amère ». On songe à Vauvenargues, et, comme je l'ai dit à propos d'*Eva*, au subtil Joubert. C'est de la qualité la plus rare.

Il y a, à la fin de *La cousine Bette*, une phrase sur l'insuffisance de la loi à protéger les fils contre les folies de leur père, qui aurait pu servir d'épigraphe au roman balzacien de M. Jean Schlumberger, **Saint-Saturnin**. Le sujet en est, il est vrai, le péril que fait courir un vieillard à ses enfants, en compromettant la prospérité du domaine qu'ils exploitent et administrent, mais dont il demeure toujours moralement le maître. Atteint de démence sénile, à la mort de sa femme, le père Colombe, naguère laborieux et raisonnable, se met à vouloir entreprendre des travaux gigantesques, tous plus chimériques les uns que les autres, et s'abandonne, de surcroît, à de funestes influences féminines. Un aigrefin, ayant flairé la déconfiture, comme l'hyène flaire l'animal blessé qui va mourir, se met bientôt de la partie, et, malgré la résistance — d'ailleurs timide — de ses deux fils, de sa fille et d'une gouvernante fidèle, le père Colombe ruinerait Saint-Saturnin, sans l'arrivée providentielle d'un petit-fils, lieutenant au Maroc... Je passe sur les péripéties du drame que M. Schlumberger a un peu arbitrairement découpé en quatre parties, correspondant, dans cet ordre, à chacune des saisons : *automne, hiver, printemps, été,* mais qui ont le grand

mérite, en même temps que d'animer des caractères d'une très émouvante humanité, de mettre en lumière l'âme d'une famille, formée dans l'austère sentiment du devoir. Toutes les voix des personnages — des plus graves aux plus puériles — composent, ici, une sorte de chœur, ou s'orchestrent, comme une symphonie. La vie même, avec son comique et son pathétique, sa tendresse et sa brutalité, mais en fonction de l'œuvre commencée par les ancêtres et que les enfants continueront, malgré la folie qui l'a un moment compromise. On ne laissera pas de reprocher à M. Schlumberger quelques longueurs et de graves imprécisions, une certaine complaisance peut-être, en revanche, à décrire minutieusement la nature, et à prolonger l'effet de jolis traits délicats; un emploi, aussi, du « monologue intérieur », mais trop logique dans son développement pour répondre à la définition qu'en a donnée M. Edouard Dujardin dans l'intéressant petit traité qu'il vient de publier. Mais l'auteur de *Saint-Saturnin* est quelqu'un. Il faut le louer, sans réserve, de mener jusqu'au bout, avec un égal entrain, ce récit qui est, à la fois, un roman psychologique et un roman de mœurs — c'est-à-dire *un vrai roman.* On ne saurait trop admirer, enfin, la mâle vigueur avec laquelle il en met en relief les scènes essentielles : celle de la mort de Mme Colombe, ou de la poursuite du vieillard traqué.

Que l'auteur de **La nouvelle Eurydice**, qui est — selon l'expression de mon concierge — « une personne de la société », ait signé son récit de ce pseudonyme : Yourcenar, cela trahit de sa part une tournure d'esprit assez singulière. Au vrai, quoique son ambition ait été de refaire *Dominique, Adolphe* ou *La princesse de Clèves*, Mme Yourcenar a l'esprit alambiqué. Je découvre chez elle cette préciosité dans la simplicité qui est une manie littéraire relativement récente, puisqu'il faut en imputer l'invention à M. André Gide, à l'André Gide, du moins, de *La porte étroite,* et qui est celui du manque de naturel dans l'affectation du naturel. Mme Yourcenar arguera-t-elle que son roman est écrit à la première personne, et que le narrateur en est un jeune homme de lettres aux cheveux probablement calamistrés, et dont la vision a été formée ou déformée par l'ennuyeuse géométrie

de nos bâtisses en ciment armé?... Mais le choix même qu'elle a fait de lui est un indice, comme celui des noms qu'elle a prêtés aux lieux où elle place son action : Ombres, Vives, Ombrevive, Vivombre, et qui — s'ils font allusion à l'infernal voyage de l'épouse d'Orphée — évoquent les pays de la carte de Tendre. Aussi bien, de quoi s'agit-il dans le roman de Mme Yourcenar? Du sacrifice d'un certain Stanislas, qui aime la femme de son ami. Du sacrifice de la femme, qui aime Stanislas. Du sacrifice de l'ami lui-même, qui a feint d'avoir une maîtresse pour laisser sa femme libre d'aimer Stanislas... Pourquoi tant de sacrifices? demandera-t-on. Pour rien; ou pour des raisons que la raison ne connaît pas, car celle-ci n'expliquerait rien en parlant de candaulisme ou de masochisme... Mais Mme Yourcenar, qui fait allusion, au cours de son récit, à cette « incessante fantasmagorie que nous prenons pour nous-mêmes », ne s'embarrasse pas d'expliquer ses personnages ou de les caractériser, si elle se pique de faire de la quintessence de psychologie en analysant les moindres nuances de leurs sentiments. Sa façon d'intellectualiser ceux-ci pourrait se définir une abstraction du larvaire. Elle crée un artificiel de l'inconscient, ce qui est bien la chose la plus irritante que je connaisse, et son héros a l'air de parler, en livresque, d'impressions qu'il n'a jamais éprouvées — ou d'empailler des clairs de lune, comme disait l'autre. Ecoutez-le : « Brusquement, *avec une émotion qui n'avait rien d'amer,* je songeai qu'Emmanuel et Thérèse étaient deux pour résister au temps, *à la nuit qui menace les cœurs,* pour s'assurer l'un à l'autre que *le passé avait eu lieu,* pour constater, *au besoin par leur usure,* le pathétique d'avoir été. J'arrivai au croisement de routes, à une fontaine où souvent nous avions bu; je m'y penchai, *avec une sorte d'intention lustrale;* si forte est en nous *l'obscure hantise du merveilleux* que je n'eusse pas été étonné de voir un autre visage se refléter près du mien, sous *la chevelure de Vénus...* » Pour accidenter ce passage au crible de sa métaphysique du cœur, pour en faire chatoyer les grains de sable ou la poudre de pierreries, Mme Yourcenar donne dans un réalisme anecdotique et purement gratuit. Exemple : « Mes vêtements de la veille reposaient sur une chaise; l'eau qui en avait découlé

toute la nuit s'était répandue sur le plancher en longues flaques inégales; mes souliers couverts d'une gaîne de boue... », etc. En place des peintures vraies, expressives, que nous souhaiterions, de ses personnages, elle nous offre des descriptions de nature indifférentes à son sujet, et des images baroques ou sans sincérité : « D'énormes nuages noirs, de ceux... qui font songer *à des fécondités monstrueuses* ». — « Le croissant de la lune *plein de l'illusion d'être jeune* ». — « J'avais besoin que cette femme se fût restée fidèle, *comme j'aurais eu besoin qu'un miroir ne fût pas brisé* », etc... Et pourtant, malgré ses défauts, à cause de ses défauts, peut-être, le livre de Mme Yourcenar, qui n'est qu'un exercice littéraire très distingué, tient en éveil la curiosité, sinon l'intérêt. Il abonde en jolies pensées de moraliste subtil : « Le bonheur d'autrui n'est jamais tout à fait ce qu'imaginait notre envie » (qui me rappelle cette réflexion désenchantée de Catulle Mendès : « L'admirable dans le bonheur des autres, c'est qu'on y croit »); « Il y a, dans les renoncements de la jeunesse, une saveur que jamais, par la suite, nous ne retrouverons sur nos lèvres; cela tient, je pense, à ce que nous les croyons volontaires »; « Tous nous comptons avec l'imprévu; quelquefois nous comptons sur lui », etc... Mais Mme Yourcenar est jeune, paraît-il, et le goût de la maxime ne l'est guère. Je ne vois pas, sans quelque inquiétude, ce goût se généraliser et envahir la littérature romanesque, au détriment de l'invention... Enfin, Mme Yourcenar écrit bien, presque trop bien, puisqu'elle raffine. C'est un reproche, il est vrai, que l'on ne peut pas faire à tout le monde.

M. Marc Stéphane nous donne, avec **Sirènes de Cambrouse et Margots des bois**, une suite à *Ceux du trimard*, et qui n'est pas indigne de cette épopée des miséreux de la grand' route. Nous y retrouvons Batiss', le chemineau sans scrupules, certes, mais non « sans grandeur d'âme », comme le gendarme, son ennemi, et ses nouvelles histoires n'ont pas moins de sel que les autres. Elles expriment toujours, dans leur cynisme, le même esprit d'indépendance, avec une bonne humeur communicative, et elles sont œuvre d'artiste. Rien chez M. Marc Stéphane, encore qu'il écrive en argot de trimard, qui rappelle la vaine forme patoisante des conteurs

rustiques. M. Stéphane ne multiplie pas fastidieusement les *j'étions* et les *j'ons fait*, ou autres balivernes du même calibre, pour donner aux phrases de ses récits un air de figurantes d'opérette, déguisées en paysannes. Il tire des effets comiques de l'emploi très savant qu'il fait de la langue populaire, et comme je l'ai dit déjà, se révèle par la souplesse et la solidité de sa syntaxe un maître ouvrier de la langue. La trouvaille naît, ou semble naître spontanément, presque à tout coup, sous sa plume qu'on dirait choisie parmi les plus belles du coq étranglé « en douce » par Batiss', sur un tas de fumier, et c'est dans le sang de cette victime qu'il la trempe. On objectera contre ses histoires qu'elles sont immorales. Amorales, d'abord, serait plus exact, mais je ne suis pas si certain que cela qu'il n'y ait point en elles une philosophie, non seulement pratique, à la La Fontaine, mais charitable ou pitoyable... Au surplus, si Batiss' donne raison, par exemple, contre la société, à la pauvre mère qui se prostitue — tout comme Fantine — pour faire évader son fils criminel du bagne, il ne laisse pas de blâmer le mari, assez « ballot » pour ne point corriger l'épouse qui le fait cornard. Il est patriote, antimilitariste, et sa haine des curés ne l'empêche pas de célébrer les vertus d'une soutane râpée. Cet affranchi-là a des principes, en somme, et qui sont fondés sur le bon sens et l'équité. On pourrait s'entendre avec lui, à la condition de le prendre par le bon bout, sans lui rebrousser le poil, « comme de bien entendu ». Je ne recommanderai pas M. Stéphane à l'attention des Dix, qui ont raté l'occasion de lui attribuer le Prix des Goncourt lors de la publication de *Ceux du trimard*. Mais il me semble qu'il ferait un excellent lauréat pour les Populistes.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Un Taciturne, pièce en trois actes de M. Roger Martin du Gard, à la Comédie des Champs-Elysées. — *Tsar Lénine*, trois actes et un épilogue, de M. François Porché, à l'Atelier.

Un homme découvre soudain qu'il nourrit dans son cœur et dans sa chair une passion anormale. Cette lumière projetée sur ce qu'il y a de plus obscur dans sa conscience le

pénètre de tant de honte et de douleur qu'il ne peut supporter, quand il a vu clair en lui-même, de vivre davantage. Il se tue.

Tel est le drame violent et sombre que M. Roger Martin du Gard vient de porter à la scène. Ce thème fatal est essentiellement tragique. C'est autour de lui que se développent les fables les plus terribles et les plus pitoyables que l'on connaisse. L'histoire d'une créature qui rencontre en elle-même un secret qui lui devient mortel trouve sa plus fameuse incarnation en Œdipe acharné à se condamner lui-même pour se punir de ce qui se révèle à lui. L'imagination humaine est obsédée depuis son origine par ce conte d'une vie qui cultive le principe de sa propre destruction. On croirait même que cette observation se trouvait plus puissante à l'origine de la pensée qu'aujourd'hui, et ce qui nous intéresse particulièrement dans l'ouvrage de M. Martin du Gard, c'est de voir par quel biais il fut amené à reprendre ce thème archi-séculaire et à lui donner un visage contemporain.

En écrivant **Un Taciturne,** l'auteur se proposait d'étudier chez un homme l'inversion sexuelle. C'est un sujet qui, depuis quelque trente ans, préoccupe abondamment les esprits et dont à l'heure présente écrivains et psychiatres dissertent sur la place publique. Est-ce à dire que la chose connaisse une profusion nouvelle et une expansion croissante ? Je ne le pense pas. De tout temps, cette chose tint sa juste place dans l'univers. Il faut, ainsi que le dit la vieille servante du Taciturne, un peu de tout pour faire un monde. Le monde contient son immuable proportion d'invertis des deux sexes. L'absence de certains freins sociaux fait que de nos jours l'on s'occupe d'eux de façon plus ouverte qu'on ne le fit peut-être en aucun autre temps : c'est le seul changement à retenir. Il est d'ailleurs considérable, on doit le reconnaître. Il a eu une conséquence notable. Les lettres, qui ne s'étaient jamais ouvertes franchement aux personnages de cette sorte, leur ont fait tout à coup une place importante. Cette matière, qui n'était traitée qu'avec une réserve extrême, l'est à présent avec une liberté qui approche parfois

du cynisme. Il n'est pour s'en rendre compte que de comparer la façon dont Balzac indiquait à demi-mots l'inclination de Vautrin pour Rastignac et pour Rubempré, en la localisant dans les parties hautes du cœur, avec celle dont Proust étale impudemment les amours du Baron de Charlus. Il y a un abîme entre ces deux méthodes, mais par le fait que cet abîme a été franchi, l'inverti a reçu droit de cité dans le monde des sujets littéraires, et l'on comprend fort bien qu'un esprit curieux soit sollicité par son étude.

Cette étude se voit menée de façon bien différente par ceux qui l'entreprennent. Les uns la font avec une sympathie visible et un désir d'acquitter qui ne se dissimule pas. Sans doute ont-ils pour agir de la sorte leurs raisons intimes, que nous ne rechercherons pas. La curiosité des autres, au contraire, et c'est parmi eux qu'il faut ranger M. Martin du Gard, n'est soutenue par aucune indulgence. Ils ont de la tolérance, un vif désir de voir clair, mais point de complaisance pour le sujet dont ils entreprennent l'analyse. A vrai dire, ils semblent égarés ou perdus dans cet étrange domaine. Ils ne s'y reconnaissent point et le héros du Taciturne ne s'y reconnaît pas plus que son auteur. Cet inverti s'ignore (on aimerait tenir d'une bouche autorisée l'assurance qu'une telle catégorie peut exister) et son créateur se borne à faire passer ce personnage de l'inconscience à la conscience de sa nature. Tout le drame réside dans le progrès lent qui le conduit à voir clair en lui-même, et l'auteur marque bien la réprobation qu'il nourrit à l'endroit de son taciturne, puisqu'il le condamne à disparaître quand il a élucidé ses mobiles. On voit donc pourquoi il a été amené à donner à l'affabulation de sa pièce le dessin que nous avons dit, celui d'un homme qui recherche un secret qui se dissimule en lui-même. Ce que ce secret pourrait avoir d'odieux au regard du spectateur normal se trouve ainsi corrigé par l'épouvante qu'en ressent le porteur lui-même de ce secret. C'est admirablement conçu et c'est conduit avec un art dramatique consommé, puisque chacun arrive à plaindre, puis à absoudre le malheureux dont on vient de dépeindre le tourment.

Si l'on admet que le plaisir que l'on goûte au théâtre est procuré en partie par l'écrivain dont on joue la pièce, en partie par les comédiens qui la présentent, il faut reconnaître qu'ici l'auteur comme les acteurs concourent également à l'excellence de la représentation. On se trouve souvent en présence d'un écrivain supérieur à ses acteurs, plus souvent encore en présence d'acteurs supérieurs à leur écrivain. Ici règne la plus satisfaisante égalité. L'auteur et les comédiens appartiennent à la même classe, qui est élevée. Pierre Renoir exprime l'effroi qu'il s'inspire à lui-même avec une chaleureuse puissance, et près de lui Louis Jouvet l'aide à voir clair en lui-même avec la plus compatissante humanité qui soit. A ce spectacle où tous les personnages, quelle que soit l'étendue de leur rôle, sont des comparses, à l'exception d'un seul, concourent deux comédiennes : Valentine Tessier, qui possède l'art extraordinaire de rendre clairs, naturels et intelligibles les états de conscience les plus complexes et les plus troubles; Lucienne Bogaert, qui s'oppose entièrement à elle en faisant au contraire paraître mystérieuses et pleines d'arrière-pensées les démarches et les paroles les plus naturelles et les plus courantes. L'ouvrage semble avoir été conçu en prévoyant par qui il serait joué. Les personnages ont à l'avance la physionomie, la voix, la contenance des artistes en qui ils doivent s'incarner. C'est de la part d'un auteur un procédé de composition parfaitement licite quand il est mis en œuvre, comme ici, sans basse complaisance à l'égard de vedettes que l'on veut faire briller. Le comédien, admirable instrument au service de qui va l'utiliser, devient un précieux agent d'inspiration au moment de l'élaboration d'une œuvre, tout comme le piano, la harpe ou le violon inspirent le compositeur qui veut écrire pour l'un ou l'autre de ces instruments. La connaissance de leurs moyens, l'étendue de leur registre ouvrent le champ à des possibilités imprévues et l'œuvre gagne, à être conçue de la sorte, une sonorité qu'elle n'aurait peut-être pas atteinte dans d'autres circonstances. Ce qui ne lui défend d'ailleurs pas, une fois qu'elle est réalisée, d'être interprétée par d'autres personnes que celles pour qui elle fut écrite.

Il y a là toute une suite d'idées auxquelles nous avons souvent pensé et sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

§

La qualité de poète peut être gênante pour un écrivain, car elle l'oblige parfois à voir les choses sous ce jour spécial qu'il considère comme poétique et elle prive ainsi ses entreprises du naturel qu'elles auraient eu sans cette prévention. Si, en écrivant **Tsar Lénine**, M. Porché avait bien voulu oublier qu'il était poète, sans doute aurait-il débarrassé son ouvrage de tout un système d'allusions et de symboles qui l'alourdissent, et sans doute aussi aurait-il exprimé la poésie qui est en lui d'une façon plus directe et plus sensible.

L'austère Clio ne s'accorde bien ni avec Thalie, ni avec Melpomène, et c'est toujours chose malaisée que de vouloir transporter une page d'histoire à la scène. On voit rarement qu'un pareil dessein ait rencontré un succès durable, car l'histoire ne trouve jamais qu'on lui fournisse trop de matériaux, mais le théâtre oblige à l'abréviation. Il s'ensuit que les œuvres historico-dramatiques présentent généralement quelque chose de résumé et d'élémentaire qui va jusqu'au puéril. Le *Tsar Lénine* de M. Porché n'évite pas entièrement ce danger. Il déconcerte plus qu'il ne saisit. Quoi, est-ce donc cela le fondateur de la Nouvelle Russie : un déclamateur aux monologues duquel M. Dullin prête son éloquence ! Qu'on veuille bien m'excuser, je le vois sous un autre jour.

En rentrant du théâtre — ou pour être plus exact, le lendemain — j'ai repris *Humus* et *Au loin peut-être*. C'est là, pour moi, qu'on trouve M. Porché comme on doit l'aimer.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Caullery : *Le Problème de l'Evolution*, 88 figures, Bibliothèque scientifique, Payot. — Jean Rostand : *Etat présent du transformisme*, Stock. — Etienne Rabaud : *Le Transformisme*, Bibliothèque rationaliste, Les Presses Universitaires. — Amand Moreau : *Les Dents et le Régime alimentaire chez les Mammifères*, Thèse d'Université, Faculté des Sciences de Paris.

Depuis deux ans, j'ai parlé fréquemment ici (voir en particulier 1er décembre 1929, 1er avril et 1er mai 1930, 1er janvier

et 1er février 1931) des *controverses transformistes* à propos des livres de Vialleton, A. Labbé, G. Montandon, Guyénot, et d'articles de Rémy Perrier, J.-L. Faure, Cuénot, Maurice Caullery, etc. La question des mécanismes de l'Evolution revient à la mode et passionne les esprits.

Le livre de M. Maurice Caullery, **Le Problème de l'Evolution,** qui vient de paraître dans la « Bibliothèque scientifique » de Payot, est certainement la meilleure mise au point de la question jusqu'à ce jour :

Il ne vise pas à résoudre le problème de l'Evolution, mais à en faire comprendre l'état actuel, sans en dissimuler les difficultés.

Les livres de M. Caullery ont la réputation méritée d'être très bien faits : *Les Problèmes de la Sexualité, Le Parasitisme et la Symbiose,* sont devenus classiques. L'auteur apporte dans la rédaction d'un ouvrage un grand nombre de qualités : documentation riche et précise; sens critique allié à du bon sens; impartialité; exposition ordonnée et claire; compréhension très nette des problèmes essentiels de la biologie générale... Toutes ces qualités se retrouvent dans *Le Problème de l'Evolution.* Ceux qui le liront éprouveront certainement un apaisement, s'ils s'étaient laissé influencer par les discussions nées dans ces dernières années au sujet de la crise du transformisme. L'auteur commence d'ailleurs par déclarer : « Le fait de l'Evolution s'impose; seul son mécanisme demeure incertain ».

Avec une certaine coquetterie, M. Caullery réclame de l'indulgence :

L'auteur ne se flatte pas d'avoir, sur chaque point, apporté la vérité définitive. Il ne croit pas être grand prophète en déclarant que le problème de l'Evolution doit rester longtemps encore, sinon toujours, matière à discussions. Il est, au reste, le premier à sentir les imperfections de ce livre et s'en console en mesurant l'immense difficulté du sujet.

Elucider le mécanisme de l'Evolution, c'est embrasser toute l'histoire de la Terre, dans ce qu'elle a de plus complexe, la vie. L'auteur arrive même à se demander si ce problème rentre vraiment « dans le cadre de la science positive ».

L'analyse scientifique des phénomènes nous cantonne dans le temps présent; or, les faits ou processus dont l'ensemble constitue l'Evolution appartiennent au passé. Nous sommes fatalement réduits à des conjonctures, à des inductions, sans pouvoir arriver à une certitude d'ordre expérimental. Mais, si le problème de l'Evolution est en dehors du domaine de la Science, « il est impossible cependant, pour un homme de science, de l'écarter ».

La première partie de l'ouvrage, le *Fait de l'Evolution,* comprend une série de chapitres très documentés. L'auteur interroge la Paléontologie, et insiste particulièrement sur l'évolution des groupes terminaux, Mammifères, d'une part, plantes arborescentes, d'autre part. L'étude du parasitisme apporte des faits significatifs; elle nous fait connaître des évolutions particulières, secondaires, régressives, à partir de groupes définis, « évolution dont nous apercevons nettement et authentiquement le point de départ et constatons avec précision le point d'aboutissement ».

Après avoir examiné le problème de l'adaptation, M. Caullery s'attache dans la deuxième partie de son livre, *Le Mécanisme de l'Evolution,* à la discussion des doctrines de Lamarck, de Darwin et à celle du mutationnisme. Il fait beaucoup de réserves au sujet de cette dernière théorie. Tout d'abord, on ne peut pas considérer les mutations comme des novations véritables; « elles n'ont théoriquement que la valeur de combinaisons particulières, et de probabilité faible, de propriétés bénotypiques préexistantes »; elles sont virtuellement contenues dans la constitution normale de l'espèce. Livrées à elles-mêmes, elles doivent d'ailleurs pour la plupart disparaître. Bateson a été conduit à la théorie *présence-absence;* les formes nouvelles résulteraient de la perte d'un gène. Mais alors l'Evolution réalisée par un processus de ce genre aurait le caractère déconcertant d'être le résultat de la simplification progressive d'une complexité initiale maximum.

La plupart des mutations observées ne sont pas viables dans la nature. On pourrait sans doute concevoir qu'à côté de mutations défectueuses, il s'en produit aussi d'avanta-

geuses, mais l'expérience, actuellement considérable, n'a pour ainsi dire révélé que les premières. Enfin, les mutations ne sortent guère du cadre de l'espèce.

Les mutations ne constituent certainement pas le mécanisme fondamental de l'évolution. Le mutationnisme laisse totalement inexpliqué le phénomène de l'adaptation.

M. Cuénot, lui-même auteur d'ouvrages importants sur l'Evolution et l'Adaptation, fait un grand éloge du livre de M. Caullery, et il conclut :

M. Caullery, favorable à un lamarckisme modernisé et assagi, essaie, en faisant appel au facteur *Temps*, de le concilier avec les faits solidement acquis du mutationnisme. C'est une tentative intéressante et qui ne saurait trouver un meilleur avocat.

I

M. Jean Rostand parvient, avec un réel talent, à mettre à la portée du grand public les questions les plus difficiles de la Biologie; à cet égard, son livre sur *Les Chromosomes* était particulièrement réussi. Après la *Formation de l'Etre* et *De la Mouche à l'Homme*, voici l'**Etat présent du Transformisme.**

L'auteur est très au courant de la question et il expose même les derniers travaux expérimentaux sur le mutationnisme relatifs aux variations brusques et même héréditaires obtenues sous l'effet des radiations. Il rappelle que, le premier, Muller, du Texas, obtint des mutations expérimentales chez la Drosophile, en soumettant aux rayons X des mâles et des femelles de cette Mouche; la plupart furent identiques aux mutations naturelles, quelques-unes, cependant, n'étaient point connues. Toutefois, chez les Mammifères, les résultats obtenus jusqu'ici sont beaucoup moins convaincants. Le radium, lui aussi, s'est révélé un agent efficace; il semble que l'effet mutatif reviennent surtout aux rayons β, c'est-à-dire aux rayons corpusculaires formés d'électrons (charge négative). Les cellules sexuelles mâles paraissent plus sensibles que les cellules femelles.

On a hasardé l'opinion que les mutations naturelles pourraient bien résulter de la radioactivité soit terrestre, soit cos-

mique. Mais d'après le docteur L.-M. Moot-Smitt, la radioactivité naturelle ne serait capable de produire qu'un millième des mutants qu'on rencontre dans la nature. J.B.S. Haldane a invoqué aussi la radioactivité du potassium présent dans tout tissu vivant; même objection que précédemment. Il n'en reste pas moins que la voie nouvelle, ainsi ouverte, est riche de promesses.

§

Ce petit livre de M. Rabaud, le **Transformisme,** est la reproduction de deux conférences faites il y a un an à l'Union rationaliste. J'en ai déjà rendu compte ici (1er janvier) : s'aidant d'une argumentation savante et persuasive, M. Rabaud montre que les adaptations sont le plus souvent de simples apparences. Ainsi, les insectes piqueurs ne sont pas plus parfaits ou mieux adaptés que les broyeurs, dont ils dérivent; ils ont même plus de chances de périr dans la lutte pour la vie, ayant moins de possibilités alimentaires.

Dans une thèse récente, **Les Dents et le Régime alimentaire chez les Mammifères,** thèse fort curieuse, un élève de M. Rabaud, Amand Moreau, applique les idées de son Maître aux dentures des Mammifères. On parle d'adaptations à divers régimes alimentaires, ce n'est qu'un leurre la plupart du temps.

Examinons, par exemple, la manière de manger d'un vrai Carnassier, un Chat. L'animal auquel on jette un morceau de chair incline la tête latéralement et cisaille, avec ses incisives, tant bien que mal, la viande qu'il veut avaler; le rôle des canines, grandes et fortes, est douteux; les molaires ne broient guère; finalement le morceau de viande passe presque tel quel dans le tube digestif. Malgré sa prétendue adaptation à l'alimentation carnée, ce Félin avale la chair sans la diviser; dans les vomissements fréquents de la bête, on retrouve des morceaux entiers de chair. Un Mammifère, assez rare d'ailleurs, voisin des Hyènes, le Protèle, est carnivore malgré des dents manifestement incapables de saisir et dévorer des proies. Les canines du Babiroussa n'ont aucune utilisation possible, ni pour l'alimentation, ni comme arme.

Ce qui est intéressant à étudier chez les Rongeurs, c'est

le développement des incisives. Or, cette particularité manifestement n'est pas liée à l'alimentation, puisque, chez les Rongeurs, on trouve des herbivores, des frugivores, des lignivores et des polyphages et que, d'autre part, à ces diverses catégories appartiennent des animaux qui n'ont pas les incisives des Rongeurs. Le développement exagéré de celles-ci peut même devenir un danger pour l'animal.

Et cependant, depuis Cuvier, on reste attaché à la conception suivant laquelle un rapport étroit existerait entre la conformation de la dent d'une part et la nature des aliments d'autre part; cette conception cadre si bien avec l'idée de finalité, qui a longtemps dominé dans les sciences naturelles. Mais, comme le montre M. Moreau, il n'est pas douteux que des dentures très différentes, à caractères parfois nettement opposés, existent chez des animaux ayant même régime alimentaire; des dentures très analogues, presque identiques, existent chez des animaux ayant une alimentation fort différente.

Cette négation de l'adaptation morphologique, au point de vue dentaire, est la confirmation des idées de M. Rabaud, qui soutient la nature strictement physiologique de l'adaptation.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Claude Testu : *Essai psycho-pathologique sur Villiers de l'Isle-Adam*, Jouve et Cie, Paris 1931. — Dr Jean Torlais : *Médecine du passé en Aunis et Saintonge*, éd. Rupello, La Rochelle, 1931. — Alexis Danan : *Mauvaise graine*, éditions des Portiques, 12 fr. — Paul Chavigny : *Psychologie des Etudes médicales et des Aptitudes médicales*, Baillière et Fils, 1931. — Dr Gregorio Marañon : *L'Evolution de la Sexualité et les Etats intersexuels*, traduit de l'espagnol par le docteur Sanjurjo d'Arellano, Librairie Gallimard, 1931. — Dr Georges Boyé et Dr Marcel Durand : *Le Secret professionnel et la Médecine de demain*, Librairie Gallimard, 1931. — MM. Paul Appleton et Marcel Salama : *Droit Médical*, éditions du Monde Médical, 1931. — Robert Morche : *Une Mission en Amérique*, édit. de la Revue des Mutilés de l'oreille, 1931. — Dr Louis Caubet : *La Névrose de Baudelaire*, imprimerie de l'Université, Bordeaux.

L'Essai psycho-pathologique sur Villiers de l'Isle-Adam, du docteur Claude Testu, ne nous apprend rien, si ce n'est, une fois de plus, la désolante pauvreté de la critique médicale quand elle s'occupe de littérature. Tout le monde

sait que Villiers de l'Isle-Adam, incapable de s'adapter à la vie pratique, vivait dans le merveilleux domaine de ses rêves. Son imagination tour à tour le défendait des chocs réels ou bien faisait d'une chiquenaude un coup violent. Il sortait d'une crise de timidité pour bondir dans une crise d'excitation. Comme son père, qui se ruina à rechercher des trésors cachés, et, sur son misérable lit de mort, se figurait laisser à son fils « une fortune égale à celle des plus grandes familles princières du monde », dans son dénuement Villiers s'accrochait à ses titres de noblesse qu'il voulait indiscutables. Sensibilité de poète qui file autour de lui la toile de ses illusions. Pontavice de Heussey, Rougement, Remy de Gourmont, Le Noir de Tournemire, Camille Mauclair nous ont avec délicatesse expliqué le mécanisme de cette âme somptueuse, à la fois sereine et inquiète. Il nous manquait quelques mots de patois médical. Tout bonnement, mon confrère Claude Testu nous rend ce service. Sa jeunesse y va avec une conscience (il manque une syllabe) qui nous désarme. Il place Villiers de l'Isle-Adam dans le dernier bateau psychiatrique : *la Schizoïdie!*... Les psychiatres appellent ainsi les « rêveurs » (des « schizoïdes »), et les hommes d'action des « syntones ». Molière s'amuserait encore férocement de nous. Voyez avec quelle gravité de garde national le médecin critique analyse la sensibilité créatrice de l'auteur des *Contes Cruels* et de *l'Eve Future*.

Nous nous sommes efforcé de démontrer chez Villiers :

a) La prépondérance nette de la pensée autiste sur la pensée réaliste;

b) La discordance remarquable entre l'activité intellectuelle et l'activité pragmatique;

c) L'affectivité d'un type spécial, faite d'anesthésie et d'hyperesthésie effective;

d) L'impossibilité d'un contact permanent avec le monde extérieur;

e) L'origine constitutionnelle indiscutable de ses caractéristiques mentales, etc...

Hein! ces médecins, comme ils sont sérieux! Vous n'eussiez pas écrit une thèse pour démontrer que Villiers de l'Isle-

Adam est un « Rêveur ». Mais du moment que c'est un « Schizoïde! »

§

Travail intéressant d'histoire professionnelle que cette **Médecine du passé, en Aunis et Saintonge** du docteur Jean Torlais. L'étude des grandes épidémies s'accompagne de pages excellentes sur les médecins rochelais Pierre Chanet, Nicolas Venette, Elie Richard, Bridault, etc...

§

Dans **Mauvaise Graine,** Alexis Danan nous donne un modèle de reportage sur l'enfance anormale. Ce journaliste s'est longuement penché sur la foule innombrable — plus de 40.000 en France — des malheureux gosses qu'engendrèrent la misère, la syphilis, l'alcoolisme et la tuberculose. Idiots ou pervers, infirmes ou criminels, la Société leur doit protection et guérison, si possible. Ils se rééduquent. Ils se soignent. On peut les amender moralement et physiquement. En Europe, des pédagogues, des mécènes au cœur bon, des légistes, des médecins entourés de dévouements trop peu connus ont déjà créé une œuvre importante dont Alexis Danan ne laisse aucune initiative dans l'ombre. Cet amateur a longuement étudié afin de mieux voir, et son livre a l'autorité du spécialiste. Connaissant les méthodes, familier des tests Binet-Simon et autres, au courant des thérapeutiques éducatives et organiques, il visite la Fondation Vallée, les maisons de santé étrangères, les services spéciaux nouvellement créés, la clinique de neuro-psychiatrie infantile, les consultations entretenues par des subventions de la charité privée, les divers « foyers » et « Instituts », les tribunaux d'enfants, les écoles d'anormaux, nous montre clients et thérapeutes avec un pouvoir d'évocation qui allie le pittoresque à la clarté technique, et termine par l'exposé complet de ce qu'a réalisé dans cette Assistance infantile la ville de Vienne, qui mérite vraiment le nom de « capitale de l'enfance ».

§

Tenant compte, et sans aucun esprit d'hostilité, de tous

les progrès réalisés en médecine, le professeur Chavigny pense — et il n'est pas le seul — que la médecine est encore, et pour un temps dont nul ne peut prévoir la durée, une « application artistique, personnelle, de données scientifiques ». Il ne s'agit pas que de se bourrer la mémoire de tableaux et de formules. Les ânes savants sont ici terriblement dangereux. Tels « bons élèves » vont automatiquement au chapitre du livre récité, comme un valet de chambre d'hôtel se dirige vers la porte dont la sonnerie du client illumine le numéro. C'est avec les thérapeutiques trop dogmatiques non discutées, non appropriées au cas particulier, qu'on démolit le mieux le malade. M. Chavigny n'a aucune peine à démontrer — quoique son argumentation ne plaise pas à ceux qui croient que tout marche admirablement dans un domaine qu'ils régentent — que l'étude de la médecine nécessite une préparation, une formation mentale, une « technique logique » particulière du raisonnement. Il s'applique avec talent à établir cette technique dans sa **Psychologie des études médicales et des aptitudes médicales.**

§

Le professeur Gregorio Marañon est un grand nom de la médecine espagnole contemporaine. Ses études sur les glandes à sécrétion interne, leur influence sur notre morphologie et notre psychisme, sont importantes. Elles ont comme complément naturel ce volume sur **L'Evolution de la Sexualité et les Etats intersexuels,** que vient de traduire le docteur Sanjurjo d'Arellano. L'idée essentielle de ce livre, née d'une longue observation clinique, est que le sexe n'est pas un attribut individuel à valeur immuable. Il faut l'étudier, non dans sa différenciation complète à la maturité, mais dans son évolution. On s'aperçoit alors que, même chez le sujet le plus normal, il y a des phases d'intersexualité quasi-physiologiques. L'auteur comprend sous le terme d'*états intersexuels* les cas où coexistent chez un même individu (soit homme, soit femme) des stigmates physiques ou fonctionnels des deux sexes; tantôt associés en proportions équivalentes ou presque équivalentes; tantôt, ce qui est beaucoup plus fré-

quent, avec prédominance du sexe légitime sur l'intrus. Pour Marañon, l'homme purement et exclusivement homme, la femme indemne de toute tendance ou stigmate masculin, sont des exceptions rarissimes. C'est que en chacun de nous persistent des éléments glandulaires du sexe opposé. Les anatomistes et les embryologistes nous ont montré les motifs organiques de la « phase de sexualité indifférenciée » qui est le point de départ normal chez tout être humain. Au début de son curieux travail, le médecin espagnol écrit cette phrase qu'il pourrait reproduire comme conclusion :

> A mesure que les études de biologie sexuelle ont progressé, on a vu chaque fois plus clairement que le « mâle type » et la « femme type » sont d'une façon presque absolue des entités fantaisistes (*sic*) et qu'en revanche les états d'ambiguïté sexuelle (sur une échelle aux gradations infinies, qui s'étend de l'hermaphrodisme scandaleux à ces formes si atténuées qu'elles se confondent avec la normale même) sont si nombreux qu'il n'existe guère d'être humain dont le sexe ne soit sujet à caution d'une façon manifeste ou voilée.

Cette intersexualité originelle se réveille en particulier aux époques dites critiques de la puberté et de la ménopause. Celle de la puberté serait *féminoïde,* en ce sens qu'elle affecte surtout l'adolescent qui prend volontiers un type féminin accentué et transitoire. Celle de la ménopause est inverse, *viriloïde.* Elle atteint surtout la femme. Les poils poussent, la graisse perd la systématisation première et concourt à l'aspect de « matrone », la voix devient grave, tout le *physique* et toute la *dynamique* se modifient dans le sens de l'énergie et de la virilité. La *psychologie* évolue dans le même sens; l'affectivité acquiert de la pondération, en même temps que se développe ce goût pour l'activité sociale hors du foyer, si typique chez beaucoup de femmes ménopausiques.

§

Les docteurs Georges Boyé et Marcel Durand ont traité avec une hauteur de vue émouvante une question que le développement de la médecine sociale met au premier plan de la déontologie médicale. **Le Secret professionnel et la**

Médecine de demain se préoccupe de respecter les nécessités de la défense des collectivités et le rôle protecteur du praticien à qui le malade doit pouvoir s'adresser en toute sécurité. Les dérogations au secret professionnel se multiplient; dérogations vis-à-vis de la justice : dérogations vis-à-vis des nécessités de la prophylaxie : dérogations imposées par le progrès et l'extension des lois sociales, etc... Les auteurs étudient les excès des unes et des autres. Pour conserver ce qui est la plus belle obligation morale de notre métier, MM. Boyé et Durand proposent de séparer nettement la médecine privée et la médecine publique qui sera confiée « à un corps de fonctionnaires exclusivement médecins, sans interposition, à aucun échelon de la hiérarchie, d'éléments étrangers à la médecine ». Problème complexe traité de telle façon que les parlementaires, les juristes et les médecins y trouveront profit.

§

MM. Paul Appleton, professeur à la Faculté de Droit, avocat à la Cour de Paris, et Marcel Salama, secrétaire adjoint de la Société de Législation comparée, publient un **droit médical,** complet jusqu'en 1931.

Dans **Une Mission en Amérique,** M. Robert Morche, secrétaire général de l'Association des Mutilés de l'Oreille, rend compte de ce que l'on fait en Amérique pour lutter contre la surdité.

Décidément les jeunes médecins en veulent à Baudelaire. Voici en quelques années la quatrième thèse inaugurale sur lui. Celle du docteur Louis Caubet sur **la névrose de Baudelaire** fut soutenue à Bordeaux. L'auteur, qui avoue avoir beaucoup aimé la poésie (pourquoi diable donne-t-il dans son Avant-Propos un de ses « poèmes », qui fait penser qu'il la châtiait... pour mieux l'aimer?), est un familier du grand écrivain. Sa fréquentation n'est pas que d'occasion. L'admiration intelligente, toute frémissante de jeunesse, donne à sa thèse un ton agréable que ne dépare pas quelque vivacité. M. Caubet traite sans respect Lombroso, le professeur Grasset et Cabanès. En l'occurrence, c'est paint bénit. Il doute de la

syphilis de Baudelaire. Il peut s'en passer pour son diagnostic de névrose constitutionnelle. Ah! s'il pouvait la rejeter, comme il serait heureux! Longuement et consciencieusement, il nous prouve que Baudelaire était un émotif, un anxieux, un obsédé, un toxicomane. Nous nous en doutions, cher ami.

Faut-il que la médecine littéraire soit lourde comme une douairière pour imposer à votre esprit si délié cette pesanteur agaçante dans la démonstration!

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Mme Gina Lombroso : *La Rançon du Machinisme* Payot. — Georges Lakhovsky : *L'Etatisme mort des nations*, Editions S. A. C. L., 25, rue des Marronniers, Paris. — Mémento.

Mme Gina Lambroso, dont j'ai grandement loué ici les ouvrages sur la Femme, s'attaque à une autre entité féminine, la Machine, dans son dernier livre, **La Rançon du Machinisme.** Le machinisme, dit-elle en substance, fait payer bien cher les avantages qu'il procure à la pauvre humanité : appauvrissement des pays non industriels, vie chère, diminution du repos, chômage, paupérisme, dépeuplement des campagnes, maladies, décadence intellectuelle et morale, tout cela est la conséquence du machinisme! Quand on lit un réquisitoire aussi chaleureux, on ne peut s'empêcher d'être impressionné. Raison de plus pour essayer de voir clair.

Notons, tout d'abord, que ce que Mme Lombroso condamne ce n'est pas la machine (elle ne veut certes pas nous ramener à l'outil de l'homme des cavernes), c'est son emploi abusif; ce qu'elle appelle le machinisme, c'est la grande industrie dans laquelle ce n'est pas la machine qui est la servante de l'homme, mais l'homme qui est l'esclave de la machine. Soit! Mais où commence le machinisme? Et quand l'emploi de la machine deviendra-t-il abusif? Comme j'ai eu l'occasion de le dire ici même, en novembre dernier, à propos d'un livre de M. Duplan, *Sa Majesté la Machine*, la machine a été le grand facteur non seulement d'enrichissement des hommes (que de produits dont nous sommes abondamment pourvus, et dont le manque ou seulement la diminution nous seraient très pénibles!) mais encore de libération des travail-

leurs; ceux-ci, grâce à elle, ont des loisirs dont ils peuvent user pour se cultiver eux-mêmes, au physique et au moral. Et même s'il y avait excès de production de ces machines, le pire résultat serait que les loisirs augmenteraient, à l'excès alors, mais le bon marché général des produits diminuerait la gêne des chômeurs en attendant que l'équilibre se rétablisse, tandis que s'il y avait déficit de production par suite de la destruction ou de la paralysie de ces machines, il y aurait pénurie non compensée, donc gêne pire.

Dans une société où le jeu des conditions économiques serait libre, les maux redoutés par Mme Lombroso ne se produiraient pas longtemps, car d'elles-mêmes les usines ralentiraient leur travail. Le grand nombre des chômeurs aujourd'hui ne vient pas tant de l'excès de production que de la carence de la consommation, et celle-ci à son tour vient de ce que les produits sont offerts à un prix trop élevé pour trouver acheteurs. Le prix de vente est fonction du prix de revient qui dépend surtout du taux des salaires (dans tout prix de revient il y a quatre éléments : salaires, bénéfices, impôts et intérêts-amortissement, et les trois derniers sont loin d'atteindre le seul premier); les salaires ayant été maintenus, pour raisons politiciennes, à un taux très élevé, les produits se sont trouvés trop chers pour être achetés, d'où, en définitive, toute la crise mondiale actuelle.

Il ne faudrait d'ailleurs pas trop s'effrayer de ces ruptures d'équilibre dont je parlais; dans les milieux libres, il y a continuellement rupture et rétablissement d'équilibre; cela n'a pas lieu dans les milieux esclavagés, mais alors se produisent des inconvénients beaucoup plus graves, non seulement l'esclavage mais encore la pénurie et la misère. Ici, chacun, même par intérêt, devrait dire : *Malo periculosam libertatem.*

Tout ce dont se désole ou s'indigne Mme Lombroso est d'ailleurs de nature morale, et peut se manifester dans une société pauvre comme dans une société riche : âpreté au gain, égoïsme, avarice, haine, envie, tous ces vices se rencontreraient aussi bien dans les cavernes de l'âge de pierre si on nous y ramenait que dans les ateliers de l'âge de la va-

peur et de l'électricité. Elle en convient en disant que ce ne sont pas les machines qui sont directement responsables des maux dont nous sommes témoins, et qu'il faut distinguer machine et machinisme, usage et abus. C'est évident, mais alors c'est un problème d'ordre éthique et non économique qui se pose et, pour reprendre un mot qui fit fortune il y a quelque cinquante ans, la question sociale est une question morale. Seul, un insensé comme Karl Marx a pu le nier.

Mme Lombroso a raison, ici, de prôner au moins implicitement la liberté. « Laissez la petite propriété et la petite industrie sur un pied d'égalité avec les grandes et elles prendront leur place ». Ceci, je n'en suis pas tout à fait certain, mais du moins contribueront-elles au rétablissement de l'équilibre. Si la France a une situation relativement privilégiée dans le malaise général, c'est qu'elle a mieux su garder cet équilibre, s'étant abstenue de tout impérialisme économique et de toute tyrannie anti-économique. Et en remarquant que, même en ce moment-ci, la grande industrie aide la petite, Mme Lombroso montre que les deux peuvent très utilement coopérer, harmonie à laquelle contribueront ces coopératives de production qu'elle prône et que personne ne condamne. Même si elle se faisait quelque illusion sur la possibilité de faire vivre, dans le cadre de la vie moderne, de nouvelles industries et agricultures moins standardisées et plus industrielles, moins centralisées et plus morales, il faudrait préférer de beaucoup sa doctrine à celle qui voudrait soit supprimer par voie d'autorité la grande industrie et la grande agriculture, soit réaliser par la même voie l'unique grande exploitation, celle des communistes.

A ce propos, comme il est curieux que ce communisme, si intégralement réalisé en Russie dans l'intention de détruire le capitalisme, n'ait fait que l'accroître en créant la société la plus capitaliste qui ait jamais existé! S'était-on moqué, chez les socialistes, de ces économistes qui ne pensaient qu'à la production sans penser aux producteurs, et à qui on prêtait la formule lapidaire, qu'ils n'avaient jamais dite d'ailleurs : Les produits ne sont pas faits pour les hommes, mais les hommes pour les produits. Jamais ce programme n'a été plus

durement appliqué que par les prétendus anticapitalistes de l'U. R. S. S. Les producteurs y sont devenus esclaves de la production, condamnés à crever de misère pour construire d'immenses usines destinées à produire à outrance. Et cette première ironie s'aggrave d'une seconde pire, c'est que les bénéfices de cette exploitation bolchévico-capitalistique ne vont pas, pour la plus petite part, aux producteurs. Tout est consacré à des œuvres politiques, de propagande révolutionnaire dans les autres pays ou de préparation militaire dans la Russie même (telle est la vraie raison du gigantesque effort nécessité par le Plan quinquennal). C'est ainsi que, dans les monarchies absolues d'autrefois, tout était sacrifié à des guerres de magnificence. Encore dans les Etats capitalistes les plus outrés, les patrons, après s'être bien servis, faisaient-ils travailler les ouvriers qui pouvaient à leur tour devenir patrons eux aussi, tandis que, dans le communisme bolchéviste, cet espoir est interdit, et tout le monde continuera à mourir indéfiniment de faim, sauf bien entendu les garde-chiourmes. Jamais l'histoire n'a vu plus colossale erreur et plus gigantesque duperie sociale!

Aussi faut-il grandement louer les auteurs qui, comme M. Georges Lakhovsky, démontrent et développent le thème : **L'Etatisme mort des nations.** M. Lakhovsky, savant biologiste dont les travaux sont très connus, a étudié la vie des sociétés avec autant de pénétration scientifique que la vie des individus, et ses conclusions, qu'il a données sous la forme familière de « Conseils à mes enfants » sont hors de conteste. Le progrès social ne se fait que par le libre effort individuel : tout ce qui est contrainte, même en vue de réaliser un programme très étudié et peut-être très séduisant, ne donne que de mauvais résultats économiques, sans parler de l'avilissement psychologique et moral.

Qu'on ne confonde pas, d'ailleurs, Etat et Etatisme. L'Etat est inhérent à tout groupement social, et ceux qui s'imaginent le supprimer parce qu'ils l'appellent Société ou Collectivité, ne sont que des sots. Il faut une autorité de police qui maintienne l'ordre au dedans comme au dehors, et les anarchistes

eux-mêmes, dès qu'il se mettent à trois, voient naître tout naturellement chez eux une autorité de ce genre. L'Etatisme consiste à faire sortir l'Etat de son rôle policier et à lui donner des rôles d'agriculteur, d'industriel et de commerçant. Ceci c'est la mort de toute société. Et, par conséquent, la condamnation de tous les socialismes. Comme le dit l'*Animateur des temps nouveaux* dans son numéro du 2 octobre, la toxine mortelle de la société moderne, c'est le socialisme sous toutes ses formes, forme larvée de l'étatisme, forme aiguë du collectivisme et du communisme. La grande crise mondiale d'aujourd'hui aurait été évitée si les politiciens socialistes n'avaient pas pris le pouvoir dans tous les pays, en Russie par la violence, en Angleterre et ailleurs par la connivence des électeurs. Nous-mêmes, en France, nous avons vu combien le socialisme, même édulcoré, de nos radicaux était dangereux; deux ans de régime socialisant de 1924 à 1926 ont suffi pour conduire le pays au bord de l'abîme, et une autre expérience, que permettraient les prochaines élections, l'y précipiterait. La prospérité sociale ne peut résulter que du travail libre et de l'épargne continue. Quant à la contrainte, elle produit l'asphyxie lente sous la forme fasciste ou l'asphyxie rapide sous la forme socialiste, mais toujours l'asphyxie.

Mémento. — Camille Aymard :*La conquête du pétrole*. Flammarion. Personne n'ignore l'importance du pétrole aujourd'hui soit au point de vue industriel, soit au point de vue militaire, et que, suivant le mot de lord Curzon, les Alliés, pendant la grande guerre, ont été portés à la victoire sur un flot de pétrole. Par une très fâcheuse malchance, la France n'a de gisement pétrolifère ni chez elle, car vraiment Pechelbronn ne compte pas, ni dans ses colonies. Nous aurions pu en avoir si nous avions gardé Mossoul que nous donnait l'accord Picot, mais nous l'avons évacué. (Je ne savais pas qu'il y avait du pétrole à Mossoul! aurait dit Clemenceau, et le mot, s'il est exact, serait bien piteux.) Le livre de M. Aymard ne donne aucun détail sur ce point, mais il en donne sur la Conférence de San Remo en avril 1920 et l'accord de Washington en juillet 1922 où nous achevâmes de perdre la partie. Je ne crois pas d'ailleurs que nous ayons profité des embarras financiers successifs des Etats-Unis et de l'Angleterre pour essayer de rétablir notre situation. Toute l'attention de nos députés était

accaparée par la question de savoir si Chautemps tomberait Tardieu ou si Steeg barrerait Laval, et maintenant chacun ne pense qu'à sa réélection dans six mois! — Ch. Mochet : *La Paix chimique ou la guerre impossible.* Publications parisiennes, 125, rue Saint-Maur. L'auteur propose de mettre en armes de répression aéro-chimiques l'argent que nous gaspillons en travaux de fortifications bétonnées. Et il a raison, mais en quoi cela rendra-t-il impossible la guerre? — *Prospérité 1931. Des faits et des chiffres sur l'industrie automobile française.* Editions Michelin, Clermont-Ferrand. Nous avons fabriqué 230.700 autos en 1930 et nous en avons exporté 38.000, ce qui met cet article au huitième rang de nos exportations. Notre industrie vient à peu près *ex æquo* avec l'anglaise, mais ne suit que de bien loin l'américaine qui fabrique dix fois plus. Plus d'un million et demi d'autos circulent en France, ce qui fait 1 auto par 27 habitants. Paris a 1 auto par 16 habitants et n'est dépassé que par New-York 1 par 9; les autres capitales en ont moins. Londres 1 par 28, Rome 1 par 35, Berlin 1 par 61; on ne parle pas de Moscou. — *Le Problème de la Grande Industrie,* Comité national d'Etudes, 45, rue d'Ulm. La question traitée dans ce fascicule est celle-ci : « La rationalisation de l'industrie implique-t-elle nécessairement des crises économiques et un abaissement du niveau spirituel de l'humanité? » La discussion à laquelle ont pris part plusieurs personnalités considérables, y compris Mme Gina Lombroso dont j'appréciais plus haut le livre, a été très intéressante; l'avis général est qu'il faudrait harmoniser tous les éléments économiques plutôt qu'outrancer l'un d'eux. — La *Revue de l'Alliance nationale* insiste sur un vœu récent du Conseil supérieur de la Natalité : « Que le gouvernement fasse déterminer les chiffres probables jusqu'en 1790 du nombre des habitants de la France, la composition par âge de la population, ainsi que les nombres probables des naissances et des décès. » Personne, je pense, ne s'opposera à cette recherche. — La *Revue de la plus grande famille* donne les coefficients par 1.000 des natalités nationales au cours de 1930. Nous dépassent la Pologne 32,8, le Portugal 32,6, l'Espagne 29,1, l'Italie 26,1, la Hongrie 24,7, les Pays-Bas, 23,1, la Tchécoslovaquie 22,7, l'Irlande 19,8. Nous venons alors avec 18,1. Et ensuite viennent l'Allemagne 17,5, la Norvège 17,3, la Suisse 17,2, l'Autriche 16,8, la Grande-Bretagne 16,6, la Suède 16,1. Ne pas oublier d'ailleurs que, par suite de leur population actuelle, l'Allemagne et l'Angleterre ont un excédent de naissances très supérieur au nôtre, même aujourd'hui.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Guizot, écrivain galant. — *La Revue Mondiale :* Une figure de légionnaire. — *La Nouvelle Revue Française :* Lettres d'étudiants allemands tués à la guerre; un commentaire de M. Paul Desjardins. — *La Feuille en 4 :* Adieu de la revue. — Mémento.

« Il faut donc désirer, toujours désirer, même en jouissant. »

Guizot est le dernier que l'on supposerait avoir écrit cette phrase chaude. Elle est pourtant de lui. On la trouvera dans une des lettres qu'il adressa à Laure de Gasparin et dont M. André Gayot vient d'assurer la publication par la **Revue des Deux Mondes** (1er novembre).

Cette correspondance découvre un homme bien vivant et sensible, capable d'esprit, tout au contraire de l'opinion générale sur le ministre de Louis-Philippe et l'historien de la Révolution d'Angleterre. Cet homme-là ne pouvait, cependant, ne pas être choqué par les façons d'un Musset qu'il montre « perdu dans la plus basse, la plus lointaine queue des adorateurs de Mme Sand ». Cet homme-là, toutefois — très dissemblable du doctrinaire gourmé en quoi l'on reconnaît le rival de M. Thiers — a écrit la page que voici, très élégante, très vive, d'une spiritualité joliment mise en œuvre pour habiller de décence un madrigal très hardi :

Vous trouvez Mme Allan (1) par trop désordonnée. Je le crois bien. Je ne l'ai pas encore vue et je parierais, comme vous, que sa conversation ne me plaira pas. Je ne puis souffrir l'esprit effréné, le langage cynique, et bien moins encore dans une femme. Laissez-moi cependant être avec vous parfaitement sincère. Il y a au fond de notre cœur un si ardent désir de complet abandon, un plaisir si vif dans l'absence de toute réticence, de toute contrainte, et dans la certitude d'un laisser-aller réciproque, qu'auprès de la femme qu'on aime, qu'on aime tout à fait, qui vous aime tout à fait, on se livre quelquefois et avec un entraînement plein de charme, à une liberté de pensée, de parole, d'imagination et d'expression qui, dans toute autre relation, serait insupportable et impossible. On peut lui dire à elle, lire ou regarder, avec elle, des choses qu'on ne se dirait pas à soi-même, qu'on ne voudrait pas lire ou regarder en soi seul. Héloïse, en écrivant à Abailard

(1) Mme Allan-Despréaux (1809-1858) qui fut l'amie d'Alfred de Musset.

du fond du Paraclet, lui parle de leurs amours et de leurs joies passées, et de ses regrets indomptables, avec une franchise d'émotion, une nudité de langage qui ont choqué, je le sais, beaucoup de gens, moi jamais. D'Héloïse à Abailard, la passion était vraie, éprouvée; l'intimité universelle, absolue; ils pouvaient penser, et sentir, et parler sans la moindre réserve, parfaitement à découvert l'un devant l'autre. Possédé du même sentiment, au sein de la même intimité, loin de tout regard étranger, enfermé dans une petite loge, j'ai assisté plus d'une fois, et avec un très vif plaisir, à telle représentation, à tel spectacle dont l'extrême liberté m'aurait probablement déplu si j'avais été seul. Et je sens que je pourrais, avec le même plaisir, retrouver le même abandon, également partagé. L'amour vrai, l'amour complet est sans voile; c'est là son plus beau privilège et son plus profond mystère.

§

La Revue Mondiale (1er novembre) achève la publication de « Soldats de la Légion », où le « légionnaire Hervis » raconte les souvenirs de son passage dans un des milieux les plus forts en saveur qu'un homme d'aujourd'hui puisse connaître. Il y était venu par fraude, s'étant vieilli de quelques années pour faire accepter son engagement. Sa famille le fit rompre, sitôt qu'elle le connut. Le fameux colonel Rollet aux « yeux d'acier » le vit avant son départ et lui adressa ces mots en viatique :

— Vous vous êtes toujours conduit comme un vrai légionnaire; c'est bien. Je vous souhaite de ne jamais revenir ici.

Un légionnaire conseilla à Hervis : « Garde tes souvenirs pour toi tout seul. N'en parle jamais. » Hervis a fait bon marché de ce conseil et nous ne pouvons que l'en louer : nous lui devons un complément sincère à la documentation très nombreuse qu'a inspiré le fameux corps de troupe international au service de la France. De « quelques figures de légionnaires » croquées sur nature par Hervis, nous retenons celle-ci :

Bale ne devait guère avoir plus de vingt ans : il était grand, bien planté, c'était un garçon superbe.

Il enfonçait profondément son képi, un peu à la manière des noceurs qui se coiffent de leur melon ou de leur chapeau haut

de forme jusqu'aux oreilles. De cette manière on ne pouvait pas se rendre compte que, comme nous tous, il avait le crâne nu.

Chaque matin il se rasait de si près que, sa blondeur aidant, on pouvait croire qu'il était complètement imberbe. Puis il se pomadait soigneusement, se poudrait, se noircissait les sourcils, se rougissait les lèvres et avivait légèrement la couleur de ses pommettes par quelques touches de fard. Il passait les *pauses* à se polir et se limer les ongles.

Bientôt tous les *vieux* de la compagnie en furent fous. On lui fit une cour assidue. Après quinze jours, il choisit un Roumain, pour la seule raison je crois que ce dernier, à la Légion depuis onze ans, touchait la haute paye.

Les premiers temps de cette union furent heureux. Bale avait fait retoucher tous ses habits et on aurait pu croire, tellement ceux-ci s'ajustaient bien et tellement ils faisaient valoir ses formes agréables, qu'ils avaient été coupés à son intention.

Chaque soir côte à côte le *vieux* et le *petit* sortaient en ville, s'offraient de fins dîners et s'égaraient dans la campagne.

Mais le temps vint où les fonds furent à sec : fini les boîtes de lait condensé, le pinard à la cantine, les gâteaux secs et les dattes. Cette situation était intolérable. Pour y remédier, le *vieux* loua le *gosse*. Il n'en coûtait d'ailleurs que 1 fr. 25 de l'heure. Ils connurent à nouveau des jours d'abondance...

Cependant, deux mois après, à la suite d'une querelle et d'un accès de jalousie, motivés par l'attitude du *petit* qui voulait changer de *patron*, trouvant que l'actuel le faisait trop travailler, le *vieux*, dans sa colère, l'assomma à coups de pierres.

Ainsi finit Bale, ex-sujet hollandais.

§

Un recueil de lettres d'étudiants allemands tués à la guerre a inspiré à M. Paul Desjardins un « post-scriptum » qui paraît à la **Nouvelle Revue Française** (1er novembre).

Franz Blumenfeldt, étudiant en droit, tué à 23 ans, en décembre 1914, dans la Somme, écrivait à sa mère, fin septembre de cette même année :

Je voudrais te parler encore d'une question que, d'après quelques passages de tes dernières lettres, tu envisages peut-être autrement que moi : pourquoi je suis parti comme engagé volontaire? Naturellement ce n'est pas par enthousiasme pour cette guerre, je ne regarde pas comme une action d'éclat de tuer beaucoup de mes

semblables, ni de me distinguer par des exploits guerriers. Au contraire, la guerre m'apparaît comme une chose très néfaste et je crois qu'une diplomatie plus habile aurait pu l'éviter cette fois encore. Mais maintenant qu'elle est déclarée, je trouve qu'il va de soi que chacun se sente une partie du grand tout qu'est notre peuple et unisse le plus étroitement possible sa destinée individuelle à la destinée commune. Et quoique je sois convaincu que par les œuvres de la paix je puis être plus utile à mon pays et à mon peuple que par celles de la guerre, je trouve absurde et impossible de m'arrêter à des considérations de ce genre qui ressemblent à des calculs : c'est comme si un homme qui voit un autre se noyer se demandait, avant de le secourir, qui il est et si sa vie à lui n'a pas plus de valeur que celle de l'autre. L'essentiel c'est d'être prêt au sacrifice, quel qu'en soit l'objet.

D'après tout ce que je sais maintenant de la guerre, je la tiens pour une chose si effroyable, si indigne de l'humanité, si insensée et si surannée, si funeste à tous les points de vue, que je suis résolu, si j'en reviens, à employer toute ma force à empêcher que chose pareille puisse se renouveler dans l'avenir...

Alfred E. Vaeth, étudiant en philologie, tué à 26 ans, écrivait en janvier 1915, relevé des tranchées après un service de sept semaines :

Il y a des moments où je ne comprends plus l'humanité. Ma joie, c'est que mes camarades m'aiment, que mon meilleur camarade est maçon, un autre fondeur. Je suis heureux, non d'être proposé pour la croix, mais de ce que des hommes d'autres groupements, même d'autres sections, viennent à moi lorsqu'ils ont une corvée dangereuse, pour me prier de les accompagner. J'ai plaisir à les entendre dire, dans leur dialecte westphalien : « C'est un étudiant, mais il est bien brave. » Pourtant le *mais* est bien humiliant. On touche là le point où le travail de la paix devra intervenir, avec toute la force brutale de la vérité. Car la vérité est toujours brutale. La jeunesse d'aujourd'hui, qu'on disait dégénérée, fait une plus dure besogne que ses pères de 1870. Saura-t-elle aussi mener la vérité à la victoire, dire tout ce qui n'a pas été dit en 1870? Plus d'un parmi nous en fait le serment : « Si nous revenons chez nous, les chants de victoire ne couvriront pas la voix des deuils. » Mais — le grand *Si!*

Karl Josenhans, étudiant en théologie, tué en Argonne, à 23 ans, écrivait deux mois et demi avant sa mort :

J'ai fait enterrer deux Français et trois Allemands, et j'ai pris leurs papiers. Il y a des lettres des familles; la mère d'un réserviste catholique lui transcrit toutes les prières particulièrement efficaces, elle compte avec certitude le revoir. Beaucoup de lettres françaises. Celles d'une femme se terminent régulièrement par ces mots : « Petit-petit est toujours bien sage. » Une sœur écrit à son frère qu'elle lui envoie deux livres de chololat; elle lui promet en outre des gants qui ne prennent pas l'humidité du brouillard et un capuchon pour la pluie. Tout comme chez nous, et en lisant cela on sent s'éteindre la dernière étincelle de haine contre les Français, à supposer qu'il en subsiste une...

Ces témoignages survivant aux témoins de 1915 ont dicté à M. Paul Desjardins des réflexions qui — espérons-le — seront lues en Allemagne comme ici. Il ne faut pas moins que l'accord du cœur et de la raison pour contribuer à la « Pacification » qui seule sauvera l'Europe de la mort. La raison et le cœur font écrire à M. Paul Desjardins, entre autres observations de haute valeur :

Il n'y a que les réactions paradoxales qui vaillent d'être diagnostiquées. Si j'entends un homme jeune, saisi dans les rets de la guerre, l'abominer avec des cris, ou soupirer après le calme de la maison, ou se révolter d'être arraché à son œuvre, ces mouvements de l'âme ne m'instruisent pas. Je savais tout cela par Homère. Mais il est neuf, c'est un paradoxe, c'est un problème, si je rencontre, au summum de la violence homicide, un état d'âme qui n'en semble aucunement une répercussion; nettoyé de violence, affranchi de trouble, équilibré, serein, contemplatif; une anticipation de la paix (dont le secret sera reperdu au temps de paix). Une telle expérience, d'abord, a besoin d'être attestée, et il valait la peine de sortir des cassettes de famille des preuves certifiant que cet incroyable est réel. Il faut interroger et confronter les témoins qui en ont écrit sous le coup; et tant mieux si la mort leur a interdit toute vacillation.

§

Nous enregistrons avec regret la disparition de **La Feuille en 4** qu'ont quatre années durant publiée MM. Gaston Demongé et André Chardine, à Fécamp. L' « indifférence provinciale » a lassé l'effort de ces deux poètes qui n'ont eu de visée que de faire aimer davantage la poésie et de faire aimer davantage leur natale Normandie :

Nous avions rêvé trop de choses — écrivent-ils — : faire aimer ce que nous aimions, exalter notre Normandie, ses écrivains, ses artistes, et par ailleurs cette recherche angoissée de la vérité, la plus vaine qui soit. Nous avions rêvé mettre à l'honneur notre ville : elle nous a boudés. A notre tour de jeter le flambeau, comme J. Guillemard le jetait pour sa « Mouette » après dix ans d'effort. Notre flambeau n'a peut-être eu que l'éclat d'une petite chandelle. Quand même elle a tenu, vacillante, comme tout ce qui représente un feu d'âme. Les Bibliothèques municipales nous consacreront au moins une ligne : *La Feuille en 4, 1927-1931*. Vraiment, nous n'en demandions pas tant.

MÉMENTO. — *Le Correspondant* (25 octobre) : De M. J. Balde : « Marie-Thérèse de Lamourous ». — « Thiers et la Commune », par M. Henri Malo. — « La Morale des affaires dans la littérature », par M. L. Arnould.

La Critique sociale (octobre) : « Instructions pour une prise d'armes », par Blanqui.

Notre Temps (1er novembre) : « D'abord une solution monétaire » par M. Henri Clerc. — « Marcelle », roman de M. Jean Clace.

Cahiers du Sud (octobre) : « Souffles de l'esprit », vers de Mme Th. Aubray. — « Méditation sur quelques vers de Poe », par M. R. de Reneville. — « Le Phénix », par M. G. Huguet.

La Grande Revue (octobre) : De beaux poèmes de M. Marcel Martinet. — « Essai sur une morale de l'Action », par M. Lucien Duplessis.

Le Génie Français (novembre) : « Poèmes » de M. Emile Vitta. — « L'impératrice Joséphine à La Martinique », par Mme Irmine Romanette. — « La Caravelle », poème de M. Donald Disch.

Etudes (20 octobre) : « Une campagne soviétique contre l'égalitarisme », par Mgr d'Herbigny. — « Aux meetings de l'Armée du Salut », par M. J. Huby.

La Revue Universelle (1er novembre) : « Léon XIII; l'esprit de son pontificat », étude de M. Ch. Benoist. — « Baruch », par M. J. de Montbrial.

Revue Bleue (17 octobre) : « L'histoire des Otokodaté et de Yédo », récits du vieux Japon par M. A. M. Mitford. — « L'image corse en Napoléon », de M. Lorenzi di Bradi. — « L'oubli d'après Marcel Proust », par M. L. Dugas.

La Revue Hebdomadaire (31 octobre) : M. J. Lucas-Dubreton : « Le Drapeau blanc (1871-1873) ». — « Paul Valéry et Léon-Paul Fargue », par M. Edmond Jaloux.

Heures Perdues (cahier de X de 1931) : M. Jean Desthieux y traite avec une belle indépendance, de la politique, des lettres, des mœurs, des arts. Il a fait place, en ce cahier, à une *Ode à Clemenceau*, du regretté poète Emile Sicard, qui est une œuvre émouvante au plus haut point.

La Revue de Paris (1er novembre) : « La retraite au désert », par M. G. Manne. — « Le tunnel de Gibraltar », par M. Guillaume Grandidier. — « La conquête de la Stratosphère », article de vulgarisation de M. Louis Houllevigne. — Les « Tableaux de Paris », où excelle M. Albert Flament.

Les Amitiés (octobre) : M. Albert Flory : « Arrière-pensées (poèmes) ». — « Ne remuez pas l'eau des marais », par Mme Olga Luiza Koch. — « Jeanne Audibert », par M. Pierre Mession.

Res Publica (n° 1, octobre) : M. Carlo Skorza : « L'Europe d'après-guerre et ses dictatures ». — M. F. S. Ferrari : « L'Eglise et l'Etat en Italie ». — M. Gaetano Salvemini : « La diplomatie italienne pendant la grande guerre ».

Les Humbles : cahier consacré à quelques souvenirs de M. Maurice Parijanine sur la Révolution russe. Il s'agit là : « Des Français en Russie ». L'auteur témoigne que nombreux furent nos compatriotes qui durent à l'entremise de M. Henri Guilbeaux leur rapatriement.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon d'Automne. — Exposition des Envois de Rome : Ecole des Beaux-Arts. — Exposition Marie Howet : Galerie Druet,

RÉTROSPECTIVES. Les rétrospectives du Salon d'automne relèvent de plusieurs ordres d'idées. On réunit sur la cimaise quelques-uns des meilleurs et souvent des plus récents tableaux de sociétaires disparus tout récemment ou on en groupe les sculptures. Parfois le Salon d'Automne célèbre, en montrant dans une sélection toujours bien faite, de grands artistes qui ont contribué à augmenter l'éclat d'originalité de notre école moderne. Enfin on cherche à tirer de l'oubli un talent qui fut méconnu, à fournir sur ce talent des notions véridiques et on tente sinon des réhabilitations, au moins des résurrections.

C'est le cas pour **Alfred Le Petit** dont on ne se souvenait que comme d'un caricaturiste populaire. Si je dis qu'Alfred Le Petit fut un des émules d'André Gill, on reverra (au moins

les gens de mon temps), en première page du *Grelot*, du *Pétard*, de grands dessins bien dessinés, coloriés au plus simple et à la va-vite, expressifs et satiriques, de la bonne veine des républicains idéalistes sous le Second Empire et au moment du Seize Mai. Mais Alfred Le Petit ne menait cette vie absorbante de dessinateur populaire que pour pouvoir, à ses heures libérées, se livrer à sa passion de la peinture. Sans doute, ce que l'on nous montre de son œuvre est un choix pratiqué avec la plus incontestable autorité dans l'œuvre de son père par Alfred Le Petit, peintre aussi, dès longtemps notoire par un grand talent qu'affirme encore cette année le paysage presque dramatique de récentes *inondations à La Frette*. Le talent d'Alfred Le Petit, le père, est varié. Un coin d'humour y persiste, ainsi dans la description de cette petite villa de banlieue toute bousculée par le repos hebdomadaire. Il y a aussi un amour affirmé de ce lyrisme pauvre et profond des zones et confins suburbains. Jonckind, vers le même temps, peignait par là, vers les portes de Versailles et d'Orléans, de truculents cabarets. Mais c'était le ton sang de bœuf de la baraque du marchand de vin qui captivait Jongkind lequel l'interprétait en lie écarlate et vineuse. Quelques tableaux de Le Petit donnent des aspects plus calmes, plus rassis de coins de Levallois, du Levallois de 1870, étroit, gris, livide, presque noir de misère, de gêne. C'est de la dèche concentrée. C'est la rue aux maisons étroites et basses où bientôt J.-F. Raffaelli va promener ses petits rentiers cabossés et leurs carlins.

Au cours de voyages en province, Le Petit note des architectures calmes. A la campagne, il découvre des pastours qui rêvassent appuyés contre un arbre non loin de la belle vache qu'ils ont amenée au pacage. Il y a de l'air sur le pré et les grands arbres qu'il peint. C'est aussi un animalier. Est-ce le poème de Hugo qui a attiré sur le crapaud la clairvoyante pitié de l'artiste. Il en a décrit de très véridiques. Il en a figuré de presque humains sous la torture. Il plaint la bestiole, toutes les bestioles que l'homme, à tort ou à raison, s'ingénie à supprimer. On sent qu'il a aimé les romantiques, écrivains et peintres. Son *Singe malade* fait croire à un goût pour Decamps et à une affinité. Il est là moins large que

Decamps mais plus ému. C'est un bel artiste que l'on nous révèle. Maintenant il va falloir revoir tant de dessins improvisés sous le heurt de la passion politique. Ils sont peut-être mieux que ne nous les représentent nos souvenirs d'enfance. Ils valent peut-être mieux encore que nos sympathies politiques nous le faisaient croire.

Boudin est un classique. Il figure fermement parmi les petits maîtres de l'impressionnisme. Monet a suivi son conseil. Boudin a regardé Courbet et Daubigny, mais il a son originalité propre. Il excelle à décrire les estuaires désolés de rivières normandes à des temps de fins d'automne triste ou de débuts de printemps à travers l'hiver. Mais une de ses trouvailles fut la découverte de la plage animée, hérissée de silhouettes souvent gracieuses, car c'étaient surtout des femmes et des enfants qui se promenaient au long de ces plages, récemment devenues mondaines, par une volonté de la mode qui battit son plein sous le Second Empire. Ce fut le temps neuf de la vogue pour Trouville, Dieppe, Etretat. Boudin le comprit et il eut le mérite de décrire ce joli spectacle sans jamais oublier de rendre la beauté variable du ciel et la majesté de l'horizon marin. Il alla à Venise et en rapporta des images aimables et familières. Il se fixa à Paris; il en peignit quelques coins. Une belle notoriété lui vint, mais non la gloire à laquelle il a droit et qui auréole son nom depuis une dizaine d'années.

La rétrospective de **Richard Ranft** se compose d'une dizaine de bons paysages. Elle ne suscite qu'à demi le grand talent de Richard Ranft et sa souplesse d'originalité. Il travailla en dehors de toutes modes qui passèrent. Cela le desservit certainement, car il ne figura dans aucun groupe. De plus il était littéraire, même écrivain. Des romans dont *L'illustre famille* prouvaient chez lui le don d'observation aiguë et la faculté d'acérer ses points de vue. Toute une partie de son œuvre a trait aux fêtes de la lumière, scènes de théâtre légendaire où brillent des figurants et des reines en costumes diaprés, synthèses de la comédie italienne dans des décors argentés de lumières électriques, bars avant les jazz, avec des joueurs de banjo, éclatants de vestes jaunes, sous leur face noire, tout un travail d'harmoniste enfiévré et délicat qu'on

ne trouve pas dans son art de paysagiste. De plus, graveur de premier ordre et particulièrement expert à la gravure en couleur. C'est à lui que des éditeurs anglais demandaient de traduire les prestiges lumineux d'un Turner. Hâtivement équipée par des amis qui connaissent toute la diversité du talent de Ranft mais qui pris de court (Ranft est mort il y a quelques semaines) n'ont pu faire voir qu'une exposition partielle, cette exposition en appelle une autre, plus complète.

Edouard Diriks, peintre norvégien, a surtout vécu à Paris et dans la campagne française. Il fut en Norvège de ceux qui rompirent avec de mauvaises traditions picturales d'origine germanique, pour interpréter, selon la leçon de l'impressionnisme français, les magnifiques beautés de leur pays. Diriks peignit donc des tumultes de nuages blêmes ou cendreux sur la mer houleuse, près des côtes escarpées, non sans atteindre à la grandeur. En France, il aima les paysages riants dont il réussissait à donner l'étonnante diversité polytonale, aux lendemains d'averse où la terre mouillée est d'un ton plus limpide et les verdoyances rajeunies. Il y a là de belles pages.

On ne saurait dire à propos d'un artiste tel que **Daumier** qu'il n'a pas rempli toute sa carrière et donné tout ce qu'il eût pu donner. Il est néanmoins évident qu'il n'a pu fournir, latéralement à tant de peintures et de dessins, l'œuvre de sculpteur qu'il eût pu produire. Rentré chez lui, après quelque séance parlementaire ou académique, il notait dans la glaise des faces et des profils des hommes sur qui il savait que s'exercerait sa verve de dessinateur. Il cherchait chez eux le trait le plus caractéristique en le modelant dans une très attentive improvisation. De là cette douzaine de bronzes d'hommes politiques oubliés et celui de Viennet pour qui le souvenir est plus cruel que l'oubli.

A la vente Gustave Cahen, on retrouva, avec plaisir, exposée presque dans son ensemble, l'œuvre d'**Henry Monnier**, le créateur, style, pensée et dessin de Joseph Prudhomme et de sa famille. L'opinion s'était faite peu à peu que Monnier était un pamphlétaire intéressant mais limité, précurseur d'un réalisme un peu étroit, précurseur tout de même, mais qui n'avait guère à compter pour sa glorieuse

survie, sur ses moyens d'art plastique. Ce n'est point la vérité. Monnier est un remarquable artiste. Ce qui tendrait à prouver que l'esprit général d'une époque se manifeste dans des détails de technique et pour ainsi dire de phraséologie plastique, des ressemblances s'affirment entre des dessins ou lavis de Monnier et des œuvres similaires de Daumier ou de Gavarni. Il nous présente des justiciards d'un faire bien moins puissant que ceux de Daumier, mais éclairés de même façon et cherchés dans la même ligne. Il avoisine Gavarni dans la recherche sinueuse d'un type féminin. C'est un artiste doué d'observation et à qui ne fait point défaut l'habileté de la main pas plus que la perspicacité caustique.

Mme **Charlotte-Albert Besnard** a sculpté une dizaine de bustes, les modèles étant choisis de préférence parmi les siens. Elle avait le goût des recherches de polychromie, soit qu'elle dorât et colorât son plâtre, soit qu'elle fît transcrire dans l'éclat de la céramique des thèmes harmonieux, figures de jeune fille ou haut relief mythologique comme son image de Cérès.

Le Salon représente quelques dessins de théâtre d'un artiste russe qui a laissé aussi quelques bons portraits : **Nicolas Ivanoff,** des paysages de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, d'aimable qualité, d'Adrien Schulz, et des grès de Lourioux d'une remarquable qualité de métier.

§

Nombre des maîtres de l'art actuel participent fidèlement aux expositions du Salon d'automne. Voici Valtat avec un de ces beaux paysages simples qu'il cueille dans la vallée de Chevreuse, prenant le paysage dans toute sa complexité touffue, sans abréviation qui risquerait d'être arbitraire, sans arrangement qui mettrait le convenu de la composition dans la beauté du réel sous la lumière. Comme Camille Pissarro, Valtat prend le paysage tel qu'il se présente à lui et il a souci d'en traduire, en même temps que l'ordonnance vraie, toute la spontanéité d'accueil au peintre capable de le comprendre. Un mi-côte avec un foisonnement de blés et d'herbes blondes, des arbrelets tordus, une cime de frondaisons et c'est une admirable image de recueillement simple et grand. Une

arabesque de groseilliers jaillissant d'une poterie aux belles couleurs témoigne de l'art floral, attachant et neuf, de Louis Valtat.

Georges d'Espagnat, parmi un temps gris qui étend, sur le bord de la mer, des écharpes argentées, figure de sveltes corps de jeunes filles d'une grâce précise. Il y juxtapose un vibrant bouquet aux étincellements adoucis et c'est d'une neuve et attachante polyphonie. Flandrin indique, par le geste, le balancement des épaules, une sorte de fixité du regard attentive, presque amoureuse, distraite et émue à la fois, des figures de danseurs et de danseuses à Bullier. C'est d'une grande force exacte d'expression. L'harmonieuse composition de sa toile réalise une sorte de tour de force que bien peu d'artistes seraient capables de réussir. La grâce si libre et personnelle de Jacqueline Marval s'épanouit dans cette *Cendrillon*, jolie presque paradoxalement dans la souplesse et l'unité de son mouvement de danse, conjuguée avec une expression de rêverie. Ce serait, si l'on peut dire, de la mobilité statique que figurent ce sourire sous le chapeau de roses et l'envol rigide de la grande jupe blanche. Peinture de poète au charme certain. De la même artiste, un grand bouquet aux teintes d'éclat doux, enlevé sur un décor d'un blanc très varié.

Victor Charreton expose un admirable jardin d'été dont le luxe de corbeilles de fleurs pourpres va s'apaisant vers l'ombre étonnamment graduée d'une allée vert-sombre au sol noircissant. En contraste un beau paysage au large horizon, entourant de collines parées de toutes les magnificences colorées de l'automne un pigeonnier ruineux dont les pierrailles sont traitées avec une infinie somptuosité de pittoresque dans la variété de tons de sa demi-ruine ponctuée de gramens.

Charles Guérin, que nous retrouverons à la section de gravure avec une tout à fait remarquable interprétation des *Romances sans paroles* de Verlaine, expose de lumineux et détaillés tableaux de fleurs.

Balande a deux très remarquables paysages, un pont de Mantes, vu dans sa longueur, d'un mouvement très nombreux de passants dans une chaude limpidité d'atmosphère; aussi

le viaduc d'Adan dans de semblables harmonies ardentes structurées de lignes puissantes.

Alexandre Urbain montre un remarquable portrait de jeune homme d'une puissante vérité et un clair paysage imprégné de lumière, une des plus fortes sensations de bel été qui nous aient été données. L'originalité de moyens d'Urbain pour peindre la clarté et la sérénité d'un paysage est prestigieuse. Le nu de Lebasque est une de ses pages les plus élégantes. Il y a dans ce nu comme une pudeur radieuse et la plus noble sveltesse de formes. Laprade au pied de roses éclatantes, dans sa nature morte, dispose des masques aux curieuses colorations et nous montre, au-dessus d'une grande étendue de champs de blé, une pittoresque silhouette d'église.

Albert André dessine une silhouette de vieux joueur aux cartes avec toute l'attention silencieuse du modèle. Il expose ainsi un tableau de fleurs d'une belle vivacité.

Chenard-Huché montre un de ses beaux paysages du Var et un large bouquet éclatant. André Chapuy dispose d'un très vaste clavier. Qu'il peigne des scènes de la vie du travail et de ses détresses, qu'il illumine de belle lumière des notations ironiques du monde des casinos, qu'il dépeigne des femmes, le plus souvent nues, dans le joli chiffonnage de couleurs d'un boudoir, il fait toujours preuve de style. Le nu qu'il présente cette année est d'une grande pureté de lignes qui fait aboutir à la grâce vraie une heureuse recherche du joli, dans la ligne et l'expression. Chapuy réagit contre les nus œdémiques de nombre de peintres de la jeune école. Il a bien raison et son exemple sera suivi.

Klein-Or s'affirme peintre remarquable de la montagne. Il y apporte de larges qualités de style et de synthèse. Les toiles pleines de recueillement devant la nature de Paulémile Pissarro souffrent un peu du bruyant voisinage d'un portrait en robe rose vif d'une étoile de dancing, mais on en appréciera tout de même la haute qualité d'émotion et cette quantité et cette sonorité grave de silence majestueux qu'il sait enclore dans ses images de rivière paresseuse parmi la haie des beaux arbres.

Autres paysages : une très belle page de Camille Lefebvre. Ce robuste sculpteur se délasse par la peinture. Il semble

manier avec des mains pieuses les thèmes de villages baignés d'atmosphère tendre et entourés d'eau paisible qu'il se choisit et qui semblent des Edens de repos tranquille. C'est aussi une étonnante sérénité et une gravité méditative qui parent toute l'œuvre de Fernand Maillaud, dont une gouache, le *Retour des Champs,* résume ici les très belles qualités. Lotiron montre aussi un paysage superbe de paisibilité, avec la démarche, dans ce pays d'air et de verdure, d'une paysanne dont il traduit bien la simplicité d'allure.

Adrienne Jouclard, dans son vérisme, témoigne toujours d'un grand souci de diversité. Elle décrit avec relief un groupe de chevaux, se rangeant pour le départ à Longchamp. Elle décrit un abattoir de village. Le sujet, un peu ingrat, se rehausse à un grand intérêt d'art, par la technique et l'ordonnance.

Maks présente un danseur et une danseuse entraînés l'un derrière l'autre, par un cake-walk au mouvement simiesque, puis une entrée d'écuyer au cirque dans le plus souple mouvement et une chaude harmonie de couleur.

Zarraga est un peintre de talent hors pair. Il recherche une sorte de mystique du mouvement qui l'amème comme à sculpturaliser les plus mobiles scènes de sport; son tableau les *Footballers* donne tout l'aspect de cet art neuf et pathétique.

Paul Bret expose un double portrait fort intéressant. Yves Brayer, dans son voyage d'Espagne, a noté un groupe de mendiants infirmes dont il rassemble la détresse et le marmonnement dans une évocation à la Goya, d'une très heureuse composition. Il y a une recherche curieuse dans la *Préparation des Noces* de Charles Blanc, un peu confuse mais avec une curieuse recherche de mise en page. Dans cette préoccupation de grande toile à sujet, Poncelet donne, dans son *Retour du Braconnier,* un tableau bien composé, mais qui pourrait bien présenter un trop grand développement de vignette anecdotique.

Berjole représente le *Dernier Succès,* un coin de quartier populaire de Paris, l'attention des midinettes concentrée sur un chanteur de romances; l'assistance très drue est très spirituellement évoquée. C'est un très bon tableau.

Jean Chapin affirme un progrès très vif dans le surgisse-

ment, dans la rue encombrée, d'une crieuse de journaux au très vif mouvement de hâte.

Jacques Denier excelle à décrire la vie des humbles et il a souvent représenté des chambres de maisons de village dont la cheminée, les vases de fleurs artificielles et les chromos de piété lui servaient à constituer une harmonie ample et douce. C'est sur ce chemin qu'il a trouvé l'idée de cette étable où le charpentier, la femme, l'enfant, le bœuf et l'âne évoquent l'idée d'une nativité. La scène est traitée avec émotion dans son allusion religieuse et sa couleur quotidienne.

Walter Le Wino a un beau paysage féerique, *Plaisirs d'été*, tout un village doré de soleil au bord d'une sorte de crique illuminée de lumière douce. Verhœven retrace, dans des harmonies très nuancées, ses types habituels de Javanaises.

Quelques portraitistes, Van Dongen, avec toujours sa souplesse et son intérêt de détail, donne un portrait de M. Painlevé, qui ne semble point conforme à la réalité, et un portrait véridique de M. Barthou, debout et ironique. Jaulmes a un très beau portrait de femme d'une pureté classique. C'est en portrait que l'on peut voir la jolie liseuse de Bertrand Py, volontaire et distinguée. Jean de Botton peint Joséphine Baker en robe rose, un peu plate et monochrome dans un éclairage monotone. Mme Suzanne Cappiello a un bon portrait de femme accoudée. Lucy Caradek trace d'Aurel une effigie blonde et majestueuse.

Sypiorski, dans un portrait de jeune fille, donne toute la mesure de son art savant et réfléchi, d'une belle netteté d'impression avec le souci d'être détaillé dans une formule très synthétique, très fidèle cependant à la nature. Sabbagh montre un excellent double portrait de jeunes gens, à l'heure d'été du canot dans la gaieté lumineuse.

Pierre Villain anime le marché Mouffetard et cueille dans la zone un pittoresque aspect de petite sauvageonne. Breitwieser, dans des colorations tendres, décrit un intérieur où il place de gracieuses figures.

Rageade n'a qu'un portrait ou plutôt une étude de garçonnet au repos, d'un art très libre, classique de fond, mais très at-

tentif à la vérité de la vie. René Thomson décrit, dans un ingénieux arrangement, la famille du poète Tortel. Un portrait de jeune femme par Robert Lemercier présente une figure vigoureuse, régulière et d'un beau modelé autour de l'attirance du regard. Plumont donne une remarquable effigie de Paul Brulat.

Paysages : au cours de ses voyages en Navarre et en pays basque dont il rapporte toujours de solides études, jeux, processions, etc., Robert Delétang a rencontré un village ivre de joie, dansant en honneur de la proclamation de la République espagnole, et l'a décrit avec beaucoup de verve. Demeurisse a de bons paysages d'Ile-de-France. Jean Peské est un de nos meilleurs peintres d'arbres. Il excelle à noter au cœur des villes les oasis verts de jardins publics et à en donner d'agréables impressions.

Il est aisé de voir à la diversité des expositions de Roland Oudot que c'est un chercheur habile d'émotions nouvelles. A de bons tableaux de figure il fait succéder cette année un paysage du pays basque, très pittoresquement composé, où du moins il semble qu'il ait accepté toute la singularité qu'avait mis la nature à le disposer. C'est une belle page.

D'Hélène Marre, un large paysage de moissons, un large paysage de temps gris de Madeleine Vaury, d'ardents paysages de Provence de Van Maldère. M. Patrice Hennessy nous ramène à la zone dont il saisit bien la nuance de détresse resserrée et les chaudes et brunes couleurs de bâtisses effritées. Seyssaud donne deux de ses notations du Midi, rocheuses, vert sombre et d'un caractère quasi dramatique. Gilbert Lanquetin peint des aspects de *Carrières Saint-Denis* et les revêt d'une noblesse qui les situe bien au-dessus de la vision ordinaire de la banlieue et il est bien certain qu'il a raison, ayant procédé par choix et traduit le caractère vrai de son paysage. Magdeleine Dayot peint avec ampleur les pins et les mas de Provence. Delatousche dégage l'accent vrai des vieilles rues des Gobelins. Madet-Oswald décrit les maisons dartreuses et ventrues des vieilles rues du XIVe et l'encombrement de l'avenue du Maine près de la gare Montparnasse. Roger Schardner, un des plus doués parmi nos jeunes paysa-

gistes, donne le caractère d'un port de Seine à Rouen. Pierret a de beaux dessins de paysages du pays niçois.

Mlle Flory Roland de jolis tableaux sincères d'intimité.

Grunsweigh peint avec une nuance d'émotion très particulière les petites rues du Vésinet. Edelmann a un très beau nu. Gustave Florot nous montre des danses modernes et un festin de Psyché, œuvre de premier ordre d'un artiste réfléchi et d'une élévation certaine de pensée. Claude Perraud a une bonne étude de ferme. Deltombe un jardin de Bretagne, de la plus riche harmonie. Marie Howet dans des paysages d'Irlande décrit la mélancolique solitude des côtes sévères et des tourbières grises. Elle en évoque l'habitant en un portrait de paysan irlandais sculpturalement établi. Berjonneau a de vibrants paysages d'Ardèche et de Poitou.

André Claudot, de ses paysages de Chine, détache un lac pittoresque et des sampans glissant auprès des palais vermillonnés. Yvonne Gilles alterne avec succès de peindre des neiges et des ensoleillements du Midi provençal. Jodelet peint alertement des danses. On peut louer sans réserves un nu de Grigory, Gluckmann, Gromaire demeure lourd et factice. Eberl à côté d'un bouge très animé, l'*As de Trèfle,* dépeint de jolies et sereines physionomies de jeunes filles. Les toiles de Goerg, un peu arbitraires, n'apparaissent point dénuées de séduction. Hélène Dufau, dans une page claire et bien composée, décrit des baigneuses dans l'aimable blancheur rosée du cap d'Antibes. Vergé-Sarrat groupe des pêcheurs dans la claire lumière de l'île d'Yeu. Citons les paysages d'Arcachon de Suzanne Fegdal, des bords de la Cure de Maurice Marque, de Saint-Mitre en Provence d'André Verdilhan, de Dordogne de Ladureau, recueilli et pénétrant, les études de gros temps de Léo Lafourcade (Léo-Laf), le Budapest de Medgyès et encore André Fraye vert et lumineux. Morin-Jean, Marguerite Crissay, un beau paysage de Provence, une neige du consciencieux Toledo-Piza, des coins du pays basque du joli faire de Tristan Klingsor, les paysages de Seine en temps gris de Thomas-Jean; les coins de Creuse robustement interprétés par Alluaud, le port où Antral dispose des bateaux à coques vertes, les notations de Kabylie d'Hebuterne. Ludovic Vallée

traite en peintre de premier ordre un petit jardin au bord de la mer.

Il faut s'arrêter devant quatre paysages de Franche-Comté que Paul-Elie Dubois pour se délasser des danseurs chleuhs, des marabouts de Marrakech longeant les murailles roses et des aménokals Touaregs, s'en est allé peindre dans son pays natal qui est aussi celui de Courbet. Ils sont remplis de grâce pénétrante.

Bons paysages aussi de Roland Chavenon, notés au golfe des Lecques, la solide et colorée maison de montagne de Bonanomi, la Guadeloupe de Germaine Casse, les plages niçoises de Ghy Lemm, les paysages de Paris de Mlle Louise Sourdy, les vignes de Ribeauvillé de Mlle de Bourgade, le Luxembourg d'Odette Bourgain, la pittoresque rue des Rosiers de Mlle Juliette Deshayes. Beaucoup de tableaux de fleurs, outre ceux de Valtat et de d'Espagnat, des fleurs de Kisling, Dreyfus-Stern, Val, Alice Schœngrun, Deydier, Bertram. Notons Kamir : un coin de Paris populeux et une foule agilement notée dans son attitude silencieuse, autour des ébats des saltimbanques. André Thomas : un bon portrait d'enfant sur un cheval mécanique. Tobeen avec un remarquable paysage de Ciboure. Yvonne Sjœstodt tente un essai de peinture suggestive avec ses maisons bizarres, construction, plane, trouée de fenêtres livides dans la nuit, hermétique et silencieuse, tandis que dans la rue passent des êtres drapés largement et comme indécis. L'impression est forte. Mlle Trabucco décrit une façade sur un jardin de Paris avec une aimable émotion.

La sculpture. — La sculpture est assez nombreuse et nombre de belles œuvres arrêtent le regard. Le *Miroir d'eau* d'Albert Marque avec des jeux agiles et aimables d'enfants ramassés en un joli groupe, deux bustes de Pimienta. Lamourdedieu alterne une étude de force : un athlète nu soumettant un taureau et l'aimable description, un bon rythme d'une danseuse d'Orient. Pompon montre un masque de macaque, puissant; Hibert un bouledogue très résumé et vigoureux et un gorille. Hernandez tient sa belle place d'animalier. Notons une *Eve* de Black, une élégante statue de

Contesse dont nous reparlerons à propos de son exposition actuelle chez Ecalle, le monument à l'aviateur Frédéric Fortuny de Wlach. Anna Bass expose une des plus belles œuvres qu'elle nous ait montrées. C'est une étude pour un sommet de fontaine. Ce pourrait s'appeler *Jeune fille à la source.* C'est de la plus parfaite élégance de composition et d'un charme infini. Sa petite figure de femme couchée est de la plus attirante délicatesse.

Parmi les nombreux bustes, ceux de Berthoud tout à fait aimables, le beau buste de Léon Bernard, de la Comédie-Française, de Louis Dejean, très nerveux et caractéristique. Guénot a une bonne statue et Wlérick expose un torse de femme de parfaite noblesse de lignes. Nicot fait un bon portrait du poète Eugène Le Mouel.

La gravure est toujours excellente au Salon d'Automne. On y retrouve Charles Guérin avec de belles illustrations de Verlaine (*Romances sans Paroles*), Louise Ibels (*La Terre,* de Zola). Berjonneau, un livre sur le Poitou. Busset traite de l'Auvergne. Paul-Eugène Vibert expose des *harmonies* sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenr. Rouault illustre Marcel Arland; Robert le Noir, Georges Turpin; André Hellé les Fables de Roger Dévigne, etc.

Dans un prochain article, nous parlerons de l'exposition polonaise et des stands d'art décoratif. Les décorateurs ne sont pas toujours prêts à l'heure où l'on peut parler de toutes les autres sections. Notons toujours le grand intérêt des envois d'Eugène Printz et de Maurice Dufrène.

§

Il serait tout à fait injuste de considérer l'exposition des **envois de Rome** comme une manifestation scolaire. La plupart des Prix de Rome atteignent ou dépassent légèrement la trentaine. A cet âge-là, un artiste est fait. Il se peut qu'il n'ait point encore développé toute sa personnalité, toutefois ce ne sont plus simplement des points de départ qu'il signale, mais bien le commencement de son épanouissement. Voici bien six ans que nous rencontrons par exemple Yves Brayer à la Société nationale et au Salon d'Automne. Il n'est plus un

débutant. Il est de ceux dont on recherche la grande toile dès la première visite, la visite de premier coup d'œil au Salon, et on le trouve où ses confrères de la Commission de placement ont pris l'habitude de le mettre. C'est un artiste fougueux, individuel, épris de grosses besognes et de tableaux difficiles. On se souvient de sa belle loge de toréador, avec, par la fenêtre ouverte, cette ample vue de cavalcade en route vers la Plaza. Son grand taureau écorché a contribué aussi à le mettre en bonne place et ses notations du Maroc sont familières aux amateurs d'orientalisme. Cette année, il envoie à la salle du quai Malaquais une ample composition, un enterrement à Venise, le débarquement de gondole d'un cercueil que reçoit un clergé attentif, aux personnages d'allure très juste, ni dramatique, ni machinale, et ce prêtre, ce capucin, ces porteurs sont fortement et familièrement établis. Autour de ce grand tableau, il montre des portraits de fascistes, des aspects de groupes de miliciens fascistes et surtout de rapides aquarelles sur la vie du Corso à Rome, officiers à hauts képis, en tenue claire, cuirassiers aux vêtements bleu sombre, bersagliers aux plumes envolées et jolies caqueteuses, parmi un soleil heureux. Brayer est un peintre de beau présent et de grand avenir.

Giess est tout à fait un classique. Il semble avoir toujours peur d'en dire trop. Mais, en ce style contenu, ses synthèses sont intéressantes. Il y a dans l'expression d'une jeune mère (dans son tableau *Maternité*), une expression très sobre, très sincère et remarquablement émouvante de tendresse maternelle. Cette jeune mère est vêtue; elle tient un enfant nu. Ceci demeure dans la vraisemblance; j'aime moins dans son tableau *Quiétude* le voisinage d'une femme nue dormant sur une pelouse et d'une femme habillée. Je sais bien : la juxtaposition du nu et de l'habillé, c'est un vieux postulat de Goncourt. Avant les maîtres italiens ne s'en privaient pas dans leurs compositions, mais jamais la logique n'est de la fête. Untersteller a fait un grand effort d'art religieux. Il n'est point sans penser à Fra Angelico, mais sa caractéristique est d'un mysticisme vériste qui au-dessous de chœurs de bienheureux, envolées blanches et bleues dans la splendeur d'un ciel liturgique et au-dessus de la scène habilement et simple-

ment traitée du baptême d'Augustin et de son fils, lui fait décrire un chœur de moines et de nonnes, portraits réalistes, exacts et animés de piété sincère. L'expression du chant d'allégresse emplit leurs visages.

Bazé n'est pas heureux dans ses *Planteurs*. La sculpture est faible, encore que Couvègnes soit représenté par deux bons bustes. Son projet de monument du Couronnement du Travail où Minerve tend le laurier à un ouvrier actuel est mal équilibré et conventionnel.

§

Marie Howet a beaucoup de talent. Ce talent est fait d'émotion, de probité, de sensibilité. Elle enregistre fortement la nature et il y a peu d'artistes qui perçoivent et rendent mieux la mélancolie du crépuscule ni qui peigne avec tant de véracité l'intimité d'un paysage désolé. Elle a aussi rapporté de Grèce et d'Asie Mineure des clartés étincelantes. Mais voici deux ans qu'elle va peindre en Irlande et ce sont lacs tranquilles enfermés dans le cycle de hautes collines à verdure basse et clairsemée, âpres côtes battues de vagues, tourbières grises où passent des ruisseaux bleu de lin. Les atmosphères sont frigides, envahies de gros nuages que les poussées de vent dramatisent comme des témoins émus, et qu'elle met en harmonie avec la tristesse de son décor. En contraste, elle note de clairs intérieurs fleuris, de cottages irlandais. Elle peint beaucoup de nus, de lignes très précises, mais qu'elle nimbe de très légère brume dorée, les drapant comme d'un voile irisé qui les dérobe un peu dans un transparent mystère.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Maurice Dumolin : *Le Château d'Oiron;* Henry Laurens. — Jean Plattard : *Guide illustré au Pays de Rabelais*; Société d'édition « Les Belles Lettres ».

A 14 kilomètres de Thouars, vers l'extrémité septentrionale de la plaine de Moncontour, célèbre par la défaite de Coligny, le 3 octobre 1569, s'élève le petit village d'Oiron, qui ne compte, avec ses écarts, qu'environ 800 habitants, mais possède un impo-

sant château des XVIe et XVIIe siècles et une délicieuse église, un des monuments les plus intéressants de la Renaissance française.

Les origines du **château d'Oiron** soulèvent de nombreux problèmes sur lesquels des recherches récentes ont jeté un peu de lumière.

On sait qu'il y eut là un manoir féodal (dont il ne reste que des vestiges), connu surtout aux XIVe et XVe siècles et qu'a remplacé le château actuel.

C'est aujourd'hui un corps central de bâtiments, avec toiture en bâtière et façades du XVIIe siècle, surchargées d'ornements. Il est flanqué de chaque côté de lourds pavillons carrés de même décoration et couverts en terrasse. D'après un dessin de la collection Gaignières, daté de 1699, le pavillon du sud avait, alors, un étage de plus et était coiffé d'un toit semblable à celui de la construction principale. Deux ailes de bâtiments annexes encadrent une cour devant le manoir; au nord et au sud, ces édifices ont été modifiés au cours du temps, ainsi, du reste, que le château lui-même.

A l'intérieur du château, au rez-de-chaussée, existe une vaste galerie couverte de voûtes en ogive, aux clefs armoriées. A l'est, une porte à un seul jambage donne accès à une chapelle basse, fort jolie, qui servait à la domesticité.

Derrière la galerie du rez-de-chaussée s'étendent encore les pièces annexes : cuisines, offices, etc.

Au premier étage, on trouve une belle galerie de 55 mètres de long, dont plusieurs fenêtres ont été bouchées; le plafond caissonné a été couvert de peintures par un des propriétaires : Louis Gouffier (XVIIe siècle).

Le long des murs de cette galerie, on peut voir treize grandes fresques, de style italien, et dont les sujets nous reportent à la guerre de Troie.

Le château d'Oiron comporte d'ailleurs divers appartements, sans parler de la chapelle haute, qui surmonte celle du rez-de-chaussée, et dont la décoration est particulièrement intéressante; des galeries, des appartements, le Pavillon du Roi, et sa chambre (située au premier étage), sans parler du logis occupé par le propriétaire actuel, et dont on trouvera la description dans le volume de M. Maurice Dumolin.

L'ouvrage donne d'ailleurs de précieux détails sur diverses parties des constructions féodales qui ont été conservées dans le bâtiment actuel, dont certaines tours, par exemple, ont été transformées en escaliers.

Parmi les divers propriétaires du château, les Gouffier, les d'Aubusson, etc., on a mentionné, à la fin du xvii[e] siècle, Mme de Montespan, qui en fit don à son fils le marquis d'Antin.

Le volume de M. Maurice Dumolin, illustré de nombreuses gravures documentaires, tiendra une place heureuse dans les collections de la librairie Laurens.

§

Une publication intéressante encore est le **Guide illustré au pays de Rabelais**, qu'apporte M. Jean Plattard, de l'Université de Poitiers. C'est en somme un itinéraire qui prend toute son importance de la personnalité de l'auteur de *Pantagruel*.

Les trente-trois premières années de sa vie, les plus fécondes pour sa formation intellectuelle et pour l'exercice de ses facultés d'observation, s'écoulèrent, en effet, en Touraine et en Poitou.

Il a puisé dans le trésor de souvenirs amassé pendant son séjour dans ces provinces pour en tirer des traditions et des légendes, des noms de lieu et des dictons, des facéties et des singularités de mœurs. La saveur du terroir a passé dans ses récits et dans son style même.

Dans la région, les horizons et les paysages n'ont pas changé; l'aspect de la plupart des sites ne s'est pas modifié. Certaines villes, comme Chinon ou Poitiers, semblent avoir conservé, dans quelques-uns de leurs quartiers, la physionomie qu'elles avaient au xvi[e] siècle.

Au cours d'une promenade dans le pays, où tant de monuments se disputeraient notre curiosité, on peut s'arrêter d'abord à Chinon, qui a justement élevé une statue à Rabelais; M. J. Plattard en parle abondamment, ainsi que de ses environs. Le vieil écrivain était originaire, on le sait, de la Devinière, métairie située à une lieue de Chinon. C'est un

modeste logis, qui subsiste encore, et paraît remonter au xve siècle. La publication de M. Plattard nous donne une intéressante description de ce vieux logis et y joint une curieuse planche, qui en reproduit la physionomie extérieure.

A quelque distance de la Devinière était l'abbaye de Saint-Pierre-de-Seuilly, dont quelques restes ont subsisté. Dans le *clos Rabelais* tout voisin (possession de la famille), l'auteur de *Pantagruel* nous montre l'invasion du clos par les troupes de Picrochole et la défense courageuse du frère Jean des Entommeures.

Nombre d'endroits des environs de Chinon sont d'ailleurs nommés dans l'œuvre de Rabelais et nous y renvoyons le lecteur pour plus amples détails.

Il parle ensuite d'Angers, de Fontevrault, qui fut une abbaye de femmes célèbre au moyen âge, de Saumur où demeurent : le château, une maison fortifiée munie d'échauguettes à ses angles, l'église Saint-Pierre, Notre-Dame-de-Nantilly, constructions qu'il a pu voir.

D'Angers même, on peut se rappeler la cathédrale Saint-Maurice, l'église de la Trinité, la maison Adam, le logis Barrault et l'hôtel Pincé, qui existaient, on le sait, lors du passage de Rabelais en Anjou.

Il vit encore le château d'Oiron, dont nous parlons plus haut; Parthenay, qui fut une ville forte au xve siècle, possédait trois enceintes et fut démantelée par ordre de Charles VIII; Fontenay-le-Comte, où Rabelais était entré en religion chez les Frères Mineurs.

On peut mentionner ensuite La Rochelle, Niort, Poitiers, Sanxay, le château de Chambord, etc...

Nous n'avons pu indiquer qu'une partie des itinéraires si intéressants qu'on peut tirer de l'œuvre de Rabelais. Nous renvoyons à la publication de M. Plattard le lecteur curieux de se documenter plus abondamment. Nous verrions aussi avec plaisir ce travail joint à une édition de l'œuvre du grand écrivain.

De bonnes photographies accompagnent le *Guide illustré au pays de Rabelais* et en augmentent encore l'intérêt.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Parallèle ethnographique du portage du gibier dans l'art glozélien. — Sur plusieurs sculptures glozéliennes en ronde-bosse, celles d'un glouton(1) et d'un ours (2), on voit les pattes antérieures et postérieures de l'animal « séparées à la partie supérieure par un évidement, se rejoindre à leur



Fig. 1. — Transport d'un lion tué. (Dessin exécuté d'après une photographie du Musée Permanent à l'Exposition Coloniale.)

extrémité plantaire ». Dans notre ouvrage d'ensemble, nous avions supposé que cette disposition résultait simplement du manque de matière première qui n'aurait pas permis à l'artiste de faire autrement.

(1) Voir fig. 407 de « Glozel ». G. Desgrandchamps, éditeur, 105, boulevard Brune.
(2) Voir fig. 411 de « Glozel ».

Cependant, il était à noter que l'épaisseur de la substance employée, os ou bois de cervidé, qui était assez forte pour donner une ampleur normale au corps de l'animal, eût également offert à l'artiste, si elle se maintenait égale à ce niveau, la possibilité de sculpter deux pattes séparées à leur extrémité comme elles l'étaient à la partie supérieure. Il y avait donc lieu de se demander dès l'abord si l'artiste préhistorique n'avait pas voulu représenter intentionnellement les pattes de l'animal, liées deux à deux à leur extrémité pour mieux figurer un gibier tué, prêt à être porté. Ne voyons-nous pas, en effet, que les sauvages emploient encore de nos jours des procédés semblables pour transporter le produit de leur chasse, en passant une perche entre les pattes solidement attachées (fig. I)?

Mais il est parmi les œuvres glozéliennes deux sculptures de jeunes oursons dont la réunion des jambes paraît tout d'abord paradoxale. Les pattes antérieures et les pattes postérieures ne sont plus réunies par paires à leurs extrémités. Les pattes de devant arc-boutées en arrière sont reliées aux pattes postérieures dirigées en avant (3). Fig. II et III.)



Fig. II.
Ourson en ronde-bosse de Glozel.



Fig. III. — Deuxième ourson en ronde-bosse (Glozel).

Pour ces sculptures, il est impossible de supposer que l'attitude donnée à l'animal par l'artiste résulte seulement de la

(3) Voir fig. 412 et 415 de « Glozel ».

pénurie de la matière première à ce niveau. En effet, si cette indigence peut, à la rigueur, se concevoir dans le sens de l'épaisseur, elle apparaît bien improbable dans celui de la largeur. Il semble donc bien *a priori* que ce soit une attitude voulue. Cette opinion s'était imposée à nous dès le début et nous écrivions : « peut-être l'artiste a-t-il voulu représenter un ourson tué, les pattes attachées ensemble pour y passer une barre et le transporter à deux ».

Aujourd'hui, tout en maintenant l'idée de transport de gibier, nous croyons à un mode de portage différent. En effet, au pavillon du Cameroun (Exposition Coloniale) nous avons été vivement intéressé par une statuette indigène représentant un noir portant sur son dos un animal dont les pattes antérieures ligaturées aux pattes postérieures forment, de chaque côté, comme les courroies d'une hotte où le nègre passe les bras (fig. IV). L'animal est ainsi solidement maintenu sur le dos du chasseur qui garde ses mains libres. Mais cet ingénieux mode de transport, « en hotte », ne peut convenir qu'à des pièces de gibier dont le poids n'excède pas les forces d'un homme.



Fig. IV.

Statuette du Cameroun.

Or, c'est précisément l'attitude qui a été donnée par l'artiste glozélien aux deux sculptures de petits oursons. Les pièces plus lourdes sont représentées les pattes de devant réunies entre elles, ainsi que les pattes de derrière, afin de permettre de passer, en long, une barre que deux ou plusieurs hommes assujettiront sur leurs épaules.

Dans les deux cas, le sculpteur, profondément épris de réalisme, a représenté exactement les pièces de gibier, déposées à terre, les membres encore liés selon l'un ou l'autre mode de transport. C'est même, semble-t-il, par ces ligatures qu'il a voulu suggérer l'idée de fauves abattus.

Le préhistorique avait traduit pour son temps une coutume familière. Si la vérité de ces attitudes ne nous frappe pas aussitôt et si nous devons pour les comprendre recourir à l'ethnographie, c'est que la vie moderne nous en laisse ignorer le réalisme fidèle.

D[r] A. MORLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Francisco Castillo Najera : *Un siglo de Poesia belga;* Ed. Labor, Bruxelles. — Victor Kinon : *Monique*, Ed. Vermaut. — Marcel Wyseur : *Le Zwyn;* Les Presses Gruuthuuse, Bruges. — Jules Minne : *L'intime obole;* Henriquez, Bruxelles. — J.-L. Vandermaelen : *Les Faces noires;* Flémalle-Haute. — René Blieck : *Poèmes pour Eliane;* Verviers. — Armand Bernier : *Portes obliques;* sans nom d'éditeur. — Raoul Hautier : *Lettres suivies d'un poème pour Pandore;* sans nom d'éditeur. — Arthur Cantillon : *Du fond des Abîmes*, Bruxelles. — Armand Barigant : *Dix-neuf Poèmes en béton;* sans nom d'éditeur. — Mémento.

Pourra-t-on encore parler de la faillite du lyrisme devant l'imposant ouvrage que vient de consacrer à la poésie française de Belgique M. Castillo Najera, ancien ministre du Mexique à Bruxelles? Agrémenté d'une savante préface et bourré de notes critiques, bio et bibliographiques du plus haut intérêt, **Un Siglo de Poesia belga** prétend, en effet, passer en revue notre production lyrique et, pour légitimer sa prétention, il nous offre, en regard de précises et souples traductions, le texte original de nombreux poèmes empruntés aussi bien aux conscrits qu'aux vétérans de notre armée littéraire.

Mais quelque copieux qu'ils soient et tout bien choisis qu'ils s'avèrent, ces emprunts peuvent-ils justifier le titre, à la fois ambitieux et magnifique, dont M. Castillo Najera a illustré son livre?

A vrai dire, c'est nous couronner de trop vénérables lauriers et accabler notre pays d'une histoire littéraire que les faits ne confirment point. Car, à moins de compter parmi nos poètes les pâles rimeurs qui, de 1830 à 1880, tarabustèrent

sans pitié le fantôme d'une Muse rebelle, il faut, pour être d'accord avec la vérité, faire remonter à l'apparition de *La Jeune Belgique* l'éveil de notre lyrisme, ce qui retranche dix lustres du siècle de poésie que l'enthousiaste générosité de M. Castillo Najera nous octroie.

Sans doute M. Castillo Najera s'en est-il rendu compte, puisque son livre ne mentionne qu'à titre épisodique nos versificateurs d'avant 1880 et s'abstient de nous offrir des échantillons de leur talent. En ce faisant, M. Castillo Najera s'est donc montré aussi bon prince que prudent critique et, tout bien considéré, nous ne pouvons au lendemain de notre centenaire politique que remercier cet aimable diplomate d'avoir fêté pour nous notre centenaire intellectuel.

Sans oser risquer un avis formel sur la longue préface d'*Un Siglo de Poesia belga*, qui, écrite en espagnol, demeure interdite à bon nombre d'entre nous, il nous est possible de préjuger de sa valeur en nous référant aux textes qu'elle commente.

Disons sans tarder que, par leur nombre et leur choix, ces textes nous édifient d'emblée sur la conscience et l'éclectisme de M. Castillo Najera, et qu'à part quelques oublis, inévitables d'ailleurs dans un travail de cette envergure, *Un Siglo de Poesia belga* constitue sans conteste l'anthologie la plus complète et la plus impartiale qui ait jamais été consacrée à nos poètes.

Ceux-ci, M. Castillo Najera les classe non point selon l'ordre chronologique adopté couramment dans cette sorte d'ouvrages, mais suivant leurs tendances prédominantes, ce qui permet d'établir, sans fraude possible, l'importance de nos diverses écoles, leur évolution et le rôle qu'elles ont joué ou joueront encore dans le mouvement poétique contemporain. C'est ainsi que se côtoient parmi les classiques un Fernand Severin et un Noël Ruet ainsi encore que M. Henri van de Putte rejoint sur les cimes escarpées du Modernisme la kyrielle d'Eliacins entrés depuis peu dans la mêlée.

A l'exception des poètes catholiques, des poétesses et de quelques poètes « d'esprit divers » que, pour des raisons à la vérité assez spécieuses, il range hors classe, M. Castillo Najera assigne à nos lyriques actuels des conducteurs spiri-

tuels auxquels selon lui, soit par l'inspiration, soit par la technique, ils se rattachent plus ou moins tous. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces conducteurs, il ne les découvre ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, tous pays qui n'ont cependant jamais cessé d'influencer notre esprit, mais en Belgique même, sous les traits de Georges Rodenbach, d'Emile Verhaeren, de Max Elskamp et du groupe de *La Jeune Belgique*, que M. Castillo Najera tient pour les premiers et les plus éloquents interprètes de notre sensibilité.

Ce n'est pas qu'il dénie, sur maints de nos écrivains, l'influence de certains maîtres français et qu'il ne repère, par exemple, dans l'œuvre de tel ou tel d'entre eux, la trace d'un Baudelaire, d'un Gautier, d'un Mallarmé ou d'un Jammes.

Mais, soucieux avant tout de découvrir les caractères fonciers de notre génie lyrique et d'y dépister les apports respectifs de nos deux races, M. Castillo Najera s'est surtout évertué à faire valoir notre originalité propre et à prouver que, tout en s'apparentant par la langue et la technique à la poésie française, la poésie belge, de même que toutes les poésies du monde, possède son timbre à elle et ses échos particuliers.

Sans doute n'est-il pas le premier à soutenir cette thèse qui trouva chez nous plus d'un défenseur.

Mais sa qualité d'étranger l'étaie d'arguments singulièrement émouvants qui assureront désormais à la poésie française de Belgique un lustre dont nous étions peut-être, jusqu'ici, les derniers à nous apercevoir.

Car, pour apprécier la valeur de ses trésors, il ne suffit pas de s'en rappeler l'existence. Il faut aussi procéder de temps en temps à leur inventaire et sortir de leurs cachettes ceux que l'on croyait négligeables ou que l'on était tenté d'oublier.

Des ouvrages comme *Un Siglo de Poesia belga*, où s'entassent pêle-mêle les joyaux les plus rares et des bijoux d'un moindre prix, ont donc l'avantage de remettre au jour nos trésors spirituels et d'en favoriser la revision.

Pour ce qui est des Verhaeren, des Rodenbach, des Gilkin, des Giraud, des Van Lerberghe, des Severin, des Odilon-Jean Périer, des Maeterlinck, des Elskamp et des Mockel, la chose

est faite depuis longtemps et ce n'est pas ici, où ils ont été maintes fois loués comme ils le méritent, qu'il importe de replaider leur cause.

Mais il n'en est pas ainsi des poètes plus jeunes qui cherchent encore leur voie ou qui, l'ayant trouvée, sont néanmoins mal connus en Belgique et plus mal encore en France.

Il s'en trouve bon nombre dans l'ouvrage de M. Castillo Najera qui, riches d'une unique plaquette, n'en ont pas moins pressenti, voire atteint l'essentiel de leur art, d'autres entêtés à se conquérir et qui se cherchent vainement dans une perpétuelle exaspération, d'autres enfin plus timorés et déjà trop sages, mais dont la voix harmonieuse n'est pas sans attrait.

Faut-il citer Marcel Thiry, musicien incomparable des nostalgies exotiques, René Verboom, né aux lettres avec la prenante *Courbe ardente* et qui depuis s'est plu, comme par gageure, à éparpiller au hasard d'éphémères revues des poèmes de la plus rare qualité; l'inquiet Maurice Carême, sans cesse balancé entre son désir de perfection et les exigences d'un modernisme déjà désuet; Elie Marcuse, dont les *Silènes* confirmeront bientôt la précieuse maîtrise; Pierre Bourgeois, constructeur infatigable d'obscures mais puissantes cathédrales;Georges Linze qui, au profit de ses doctrines, refoule, sans toujours y réussir, ses dons de lyrique éperdu; l'enthousiaste Paul van der Borght, aussi attentif aux grandes orgues hugoliennes qu'aux aigres mélopées orientales; René Purnal qui à ses moments d'abandon berce son cœur révolté au tendre souvenir de Verlaine; le mystérieux et souple Roger de Leval; Jean Milo, expert en aquarelles compliquées; Léon Kochnitzky, multiple, ombrageux, curieux de tout, mais incomparable danseur de rondeaux, quand ne le hante pas quelque poignante élégie, et vingt autres que nous retrouvons avec autant de plaisir que de surprise, soit dans le « vade mecum » de M. Castillo Najera, soit dans l'un ou l'autre repli choisi de nos souvenirs.

Parmi ces derniers, peut-on négliger Gommaire van Looy, chantre exquis des *Poèmes pour la Rose,* et cet Eric de Haulleville, certes le plus étonnant de tous, qui, dans *Le Genre Epique,* récemment publié à Paris, évoque, tant par l'ampleur

souveraine de ses rythmes que par l'insolite beauté de ses images, la grande ombre pathétique d'Arthur Rimbaud?

Mais en voici d'autres encore, dont les livres frais éclos attestent, avec l'ardeur qui convient, la persistance de notre sentiment lyrique.

Il en est de classiques, comme M. Victor Kinon qui, dans **Monique**, célèbre sans effort apparent, mais avec toute l'onction souhaitable, la mère de saint Augustin; de vers-libristes comme M. Marcel Wyseur qui, dans **Le Zwyn**, magnifie, selon l'Evangile d'Emile Verhaeren, ce bras de mer jadis grouillant de cotres et de felouques et dont l'ensablement isole à jamais, dans une mélancolique solitude, l'ancienne Venise du Nord, muée en Bruges-la-Morte. Il en est de sagement lamartiniens, comme M. Jules Minne dans **L'Intime obole**; de romantiques à la Richepin comme M. Vandermaesen dans **Les Faces noires**, ou à la Henri Heine comme M. René Blieck dans **Poèmes pour Eliane**; de fantaisistes comme M. Armand Bernier dans ses grinçantes **Portes obliques**, ou de purs lyriques comme MM. Raoul Hautier et Arthur Cantillon qui, dans **Lettres suivies d'un Poème pour Pandore** et dans **Du fond des Abîmes**, exhalent avec l'éloquence des grandes âmes les chants éternels de l'amour et de la douleur.

A côté de ces poètes « conformistes » dont, pour être parfois pathétiques, les strophes ne retentissent cependant d'aucun accent bien neuf, voici à présent l'un de ceux qui se revendiquent d'un univers moins conventionnel et s'efforcent, tant dans leurs rythmes que dans leurs images, d'enclore avec la prestesse qui convient l'hallucinante fébrilité de la vie contemporaine. En baptisant son livre **19 Poèmes en béton**, M. Barigant qui, sauf erreur, débute dans les lettres, définit d'emblée son esthétique. Grâce à quoi nous pouvons, même avant de les lire, conclure sans hésiter que ses vers n'ont rien de commun avec le refuge coutumier des Muses. Point de danger donc d'y rencontrer l'un ou l'autre habitué du Parnasse. Destinés à de simples humains qui, par nécessité autant que par goût, ont renoncé aux marbres et à la fantaisie, ils ne s'ouvrent qu'à de tangibles réalités. Les communications avec l'infini y sont assurées par la T. S. F., le ciné et le téléphone et, pour ce qui est de la vie quoti-

dienne, elle y est calquée sur toutes les vies qui, d'un pôle à l'autre, se sont asservies à l'abêtissante collectivité. Sur la seule foi d'un titre, il est donc loisible de pressentir les thèmes chers à M. Barigant et, avant d'ouvrir les *19 poèmes*, on sait dans quelle atmosphère ils vont nous plonger.

Depuis dix ans, nous avons été conviés à trop de spectacles analogues pour que nous nous étonnions de celui-ci. L'interprète a beau se montrer habile, nous ne sommes plus dupes de ses manigances. En vain s'efforcera-t-il de nous persuader que le monde date d'hier et que rien ne vaut les prétendus miracles dont il nous gave.

Nous connaissons trop bien, par la servitude à laquelle nous contraint la réclame qui les entoure, ces avions, ces autos, ces lunes électriques, ces foires tourbillonnantes, ces polyèdres ahurissants, ces jazz, ces gramophones, ce « sex-appeal » qui fait mûrir l'acné au front des adolescents vertueux, cette faucille, ce marteau et l'immuable trilogie Freud-Charlie Chaplin-Caligari, autour desquels les poètes « d'esprit nouveau » s'obstinent à tresser des guirlandes de cris.

Tout cela put nous plaire naguère chez un Paul Morand ou chez quelque autre disciple attardé de Paul Adam.

Mais aujourd'hui que, mués en poncifs — et sans moelle compensatrice, hélas! — ces thèmes sempiternels se retrouvent immuablement associés et l'un appelant automatiquement l'autre, dans tous les poèmes « modernistes » qui nous sont infligés, ils rejoignent, parmi nos lassitudes, ces autres poncifs que sont le Chevalier, la Princesse et la Licorne des symbolistes, les Dieux corsetés des Parnassiens, le saule, les ruines, l'urne et la lyre des romantiques. Si bien que, quand nous refermons le livre, fût-il plein de talent comme celui de M. Barigant, où pour la millième fois nous avons eu à subir leur faux pittoresque, nous aspirons à quelque vent frais, venant de loin et qui nous apporterait dans un bruit d'ailes, le rire d'un Siegfried conquis au langage des oiseaux.

MÉMENTO. — *Le Théâtre du Marais*, fondé par Jules Delacre et repris par MM. Rouleau et Declercq vient d'inaugurer sa seconde saison par la représentation de *Liliom*, de Molnar, que M. Pitoeff créa naguère à Paris. C'est un succès de plus à l'actif de la jeune troupe, dont on ne saurait assez louer l'intelligence et le talent.

M. Désiré Defauw a repris ses intéressants concerts, qui, tant par la beauté de l'exécution que par l'éclectisme des programmes comptent parmi les plus parfaits que Bruxelles ait jamais eu l'occasion d'applaudir.

La revue d'avant-garde *Anthologie*, que dirige M. Georges Linze, ouvre une enquête sur la Médecine et les Lettres.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Pietro Mignosi : *Polemica Cattolica*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi : *L'Azzalora*, Studio editoriale moderno, Catane. — Pietro Mignosie : *Perfetta Letizia*, Grazzini, Pistoia. — Arrigo Levasti : *Sant'Anselmo*, Laterza, Bari. — Ugo Betti : *Caino*, Corbaccio, Milan. — Auro d'Alba : *Nostra Famiglia*, Littorio, Rome. — Paolo Arcari : *Palanche*, Treves, Milan. — Luigi Tonelli : *Felicità Perdute*, Carabba, Lanciano. — Luigi Fallarca : *I Giorni Incantati*, Grazzini, Pistoria. — Salvator Gotta : *Tu, la mia Ricchezza*, Baldini e Castoldi, Milan. — Salvator Gotta : *L'Amica dell'Ombra*, Baldini e Castoldi, Milan. — Mémento.

Pietro Mignosi a composé un drame, *La Messa della Misericordia*, d'ailleurs difficilement représentable, qui rappellerait par certains côtés l'*Ainsi soit-il* de Gallarati-Scotti, avec de l'émoi en moins, et en plus une symbolique puissante bien que parfois difficilement pénétrable.

Il a donné encore deux recueils de nouvelles, *Il Prossimo* et **l'Azzalora**, ainsi qu'un roman, **Perfetta Letizia**. En ces genres, la littérature méridionale vit encore sous la grande ombre de Verga; soit à cause de la psychologie des modèles, ou du tour d'esprit commun aux auteurs, ou d'une influence esthétique bien compréhensible, le cas serait à examiner. Je n'entends nullement par là diminuer l'originalité de ces trois livres de Pietro Mignosi. Au contraire. A bien étudier, dans le *Prossimo*, une nouvelle comme *Venerdi Santo*, on saisit d'une façon curieuse la technique de cette école méridionale, le passage d'un type sommairement défini à travers différents états, un esprit incapable d'une grande perversion et qui se meut au milieu des choses en se pliant à leur nécessité avec une certaine bonne volonté. C'est l'*Ananké* grecque tempérée par l'acceptation chrétienne. La *Diana di San Calo* et *Padre Berretta* offriraient pareille matière à réflexion sur la bonne nature de ces gens du Midi, ainsi que sur l'audace du *spunto*, de l'idée première, qui montre que rien de la vie

des hommes ni de celle des femmes n'effraie cet auteur catholique, et qu'il n'écrit pas pour les petites filles.

L'*Azzalora* contient deux nouvelles plus étendues, et qui marquent le passage entre le recueil précédent et *Perfetta Letizia*. Ce roman est sans aucun doute un des meilleurs livres qui aient paru en Italie depuis la guerre, et certainement la meilleurs œuvre de psychologie sicilienne depuis Verga. Je ne décrirai pas les tempêtes qui agitent, tempêtes dans un gobelet, cette petite boîte, ce minuscule collège de province; en cela, *tutto il Mediterraneó è paese*, et je sais des îles, qui ne sont ni la Sicile ni la Sardaigne, où arrivèrent des choses fort semblables. Je n'insisterai pas non plus sur le tableau de l'activité pratique qu'avaient les sectes en Sicile; la satire est jolie, et sans acrimonie. Je dirai plutôt que la lecture de *Perfetta Letizia* m'a aidé, du moins je le crois, à résoudre un problème d'esthétique. On a souvent accusé, surtout en France, les auteurs du Midi italien de se complaire aux tableaux morbides; D'Annunzio, notamment. A la vérité, ces méridionaux ressentent très vivement les imperfections aussi bien morales que physiques, *le pecche e le magagne;* et ils les rendent en chargeant les traits, d'où un certain effet de trouble lorsque ce spectacle de laideur forcée n'est pas soutenu par une philosophie large et précise. Au contraire, toute la fin de *Perfetta Letizia*, qui dépeint une complète déchéance, est d'une sérénité qui atteint un effet de rare puissance.

Je voudrais m'arrêter très longuement sur *Polemica Cattolica*, mais il faudrait assurément tout un livre pour seulement dégager tous les problèmes que celui-ci suggère. Quelques-uns sont d'importance, et deviennent d'une poignante actualité. Ce n'est pas la critique du concept d'utilité, duquel Pietro Mignosi, après Toniolo, fait dériver une grande part du déséquilibre de l'économie moderne. Non plus que celle du *cogito ergo sum* de Descartes; nous savions déjà combien peu de sens philosophique renferme cette formule. Les Italiens ont toujours été anti-cartésiens; et par ailleurs, il est impossible d'être à la fois cartésien et catholique, ni même chrétien. Ce qu'il y a de tout à fait angoissant dans ce livre de polémiques religieuses, c'est qu'il exprime le drame de la

conscience italienne qui, depuis tantôt un siècle et demi, essaie en vain de concilier des inconciliables. Pietro Mignosi le dit formellement dans une critique à Benedetto Croce :

C'est la crise de conscience d'une majorité de pauvres gens qui croient à la fois au Pape et à l'Etat et qui, de temps en temps, trouvent que les deux ordres de devoirs ne coïncident pas en tout.

Ne voyons d'ailleurs là qu'une partie du problème; et ce n'est pas parce qu'elle se trouve maintenant d'actualité qu'il faut croire que tout tient en elle. Non. Les Italiens, depuis cent ans et plus, ont professé un culte pour trop d'idoles qu'un catholique, même comme Pietro Mignosi, n'a pas l'audace de briser. Voilà ce qu'il faut admettre pour comprendre certains jugements que des Français taxeraient de paradoxes, et même de non-sens; par exemple que la Révolution française a été le triomphe de la féodalité bourgeoise contre la monarchie. Mais il faut que l'Italie accomplisse elle-même sa douloureuse expérience historique. Nous devons en être les spectateurs les plus bienveillants, mais nous ne pouvons rien faire pour alléger cette épreuve spirituelle.

Chemin faisant, Pietro Mignosi examine d'une façon très pénétrante, et technique, le livre d'Arrigo Levasti : **Sant'Anselmo, Vita e Pensiero.** Nous ne rechercherons pas après lui si A. Levasti s'est mépris sur tel point particulier de la pensée de Saint-Anselme, ni s'il a accordé trop d'importance à la polémique que ce dernier soutint contre Gaunilon. Ce sont des questions de trop haute théologie. Et ceux qui n'y sont point spécialement versés ne peuvent que porter un seul jugement : c'est que le livre de Levasti est un guide commode et fort clair, qui permet de s'approcher de la pensée du grand Docteur, sinon de la pénétrer tout entière. Nous nous apercevons qu'elle est très moderne, qu'elle a fait le plus bel effort pour résoudre, il y a presque un millénaire, des oppositions philosophiques qui depuis ne firent que s'embrouiller de plus en plus parce que les hommes perdirent l'habitude de les considérer dans leurs termes nets et essentiels. Le *Monologium* et le *Proslogium* sont parmi les œuvres les plus hautes de la pensée humaine. Dans le *Proslogium,* Saint-Anselme dit de Dieu : *Credimus te esse aliquid qui*

nihil majus cogitari possit. La philosophie mit ensuite six siècles à s'abaisser jusqu'au *Cogito ergo sum* de Descartes. Le livre d'Arrigo Levasti est le plus complet et le plus maniable que nous possédions aujourd'hui sur saint Anselme.

Il me reste à examiner quelques auteurs de nouvelles et de romans. Le plus vigoureux du lot est certainement Ugo Betti. Son recueil de nouvelles qui, d'après la meilleure d'entre elles, porte le titre de **Caino,** est solide, rempli d'un bout à l'autre de notations fortes et directes. La foi y est sous-entendue. Ugo Betti nous fait un tableau des défauts du monde lorsque Dieu vient à lui manquer. Je ne vois guère aujourd'hui que Mario Puccini qui soit capable de construire des nouvelles avec une telle maîtrise et une écriture d'un tel nerf.

Auro d'Alba, dans **Nostra Famiglia,** dépeint la vie de la milice fasciste. Il sa'pplique à nous en montrer les côtés héroïques. Quelques pages de ce livre nous intéressent vivement : celles où il décrit une tournée d'inspection sur notre commune frontière des Alpes Cottiennes. Elles ont l'allure d'un carnet de courses de touriste. Au col de la Maddalena, que nous appelons col de Larche, il rencontre nos chasseurs alpins du 6e bataillon, un de nos corps les plus glorieux, et qu'il appelle en français, comme tous les Italiens, je ne sais pourquoi, des *chasseurs des Alpes.* Sur eux, il écrit :

> J'aime ces alpins français avec leur air de braves en vacances; ils ont quelque chose de l'étudiant, du spadassin, du casseur d'assiette.

Certes, la fraternité d'armes, sur ce confin, est grande; et si le *Mercure* était illustré, j'en pourrais fournir des documents graphiques. Le héros du livre visite aussi les postes du Plan du Roi, aux sources du Pô, sous le Viso. Le tableau est exact. Un été, où j'ai parcouru tout le fil de cette frontière qu'on prétend difficile, j'y fus accueilli avec une cordialité que je dois d'autant plus volontiers reconnaître que l'un de mes compagnons n'était pas littéralement en règle.

Avec Paolo Arcari, nous ne quittons pas le versant français des Alpes, car il est né à Modane. Il fut et il reste un infatigable propagandiste, et dans une ligne très catholique.

Son roman **Palanche,** titre que l'on peut traduire par *Gros Sous,* et le mot de *palanque* est usité en Gascogne, étudie le second des péchés capitaux, l'Avarice. C'est un roman substantiel, avec des parties émouvantes, et où les intentions morales ne sont pas artificiellement ni faiblement amenées, comme il arrive trop souvent dans les livres de cet esprit.

L'art de Luigi Tonelli est d'une grande délicatesse. Ses **Felicità Perdute** sont comme une suite d'élégies où passent des figures de femmes, de jeunes filles surtout, ainsi que d'hommes que la douleur visite sans les accabler parce qu'ils ont pour la supporter une résistance intérieure qui n'est pas simple résignation.

Luigi Fallacara aussi est poète; et lui, un pur poète. **I Giorni incantati,** *les Jours enchantés,* sont alternés de proses et de vers. Mais on sait qu'aujourd'hui, je dirai aujourd'hui encore, parce qu'ils se mettent maintenant à la recherche d'une forme poétique, les Italiens ne font pas de distinction capitale entre la prose et les vers. Les morceaux de Luigi Fallacara sont tous des poèmes dont le titre général exprime assez le caractère. La facture a de la fermeté. Y peut-on ressentir une certaine influence papinienne? Une pièce comme *Enceinte,* dans son audace qui reste chaste, ferait penser à Cécile Sauvage.

Enfin, on peut joindre à ce groupe Salvator Gotta que nous rangerions en France parmi les auteurs bien pensants, quoique son œuvre soit souvent supérieure à cette classification. Ses deux derniers livres, **Tu, la mia Richezza,** et **l'Amica dell'Ombra,** coulent et se lisent avec facilité. Ils sont aussi sans prétention, ce qui est bien aujourd'hui un mérite.

Mémento. — Angelo Josia, dans *Un Poeta dell' ironia : Jacopone da Todi,* fait une étude brève, mais complète et sérieuse, de l'œuvre du grand poète franciscain; Ed. Accademia, Rome. — Les éditions Vallecchi, de Florence, publient en une plaquette très soigneusement présentée *Nella Terra di Sorella Morte, Dans la Terre de notre Sœur la Mort,* de Joergensen. Ces pages sur Civita d'Antino, détruite par un tremblement de terre, sont parmi les plus belles du grand écrivain danois. Venanzio di Varano les traduit et les préface. Elles sont illustrées par des reproductions de tableaux du peintre Zahrtmann, qui nous montre une Italie de convention

que nous croyions disparue avec Hébert. Si elle reste sous les ruines d'Antino, à quelque chose malheur sera bon.

PAUL GUITON.

LETTRES ESPAGNOLES

La Revista de Occidente (Calpe). — Articles de Miguel de Unamuno dans *El Sol.* — H. Van Loon : *Historia de la Humanidad,* Luis Miracle. — Enrique Estevez Ortega : *El Teatro,* Enciclopedia Grafica Cervantès. — José Amoros : *La Moneda,* id. — Juan Dominguez Berrueta : *Salamanca,* id. — José M. Benitez Toledo : *Canarias,* id. — Angel Dotor : *La Mancha y el Quijote,* id. — J. Garcia Mercadal : *Zaragoza,* id. — Macario Golferichs et Luis G. Manegat : *La Alhambra,* id. — P. Marfany : *La Seo de Urgel y Andorra,* id. — José Maria de Acosta : *Amor loco y Amor Cuerdo,* C. I. A. P. — Mémento.

Pour user d'un vocabulaire par lequel on mesurera, pendant quelques temps encore, les relations du littéraire et du politique, il est évident que les « clercs » espagnols n'ont pas trahi! Depuis Perez de Ayala, qui profite de ses vacances d'ambassadeur pour adresser la parole au peuple asturien, et en somme prendre part dans le conflit — si littéraire et si aigu — des régionalismes, jusqu'à Gimenez Caballero qui remplit à lui tout seul un journal pour combler le vide causé dans la ci-devant importante maison d'éditions C.I.A.P. dont la suspension de paiements porte un coup très grave aux littérateurs espagnols, le politique l'emporte sur le littéraire. L'un des chefs des partis idéologiques et politiques de demain, José Ortega y Gasset, semble à son tour vouloir indiquer qu'il ne tolérera pas, s'il prend le pouvoir, ou en tout cas qu'il ne recommandera nullement un accord hispano-soviétique. C'est en effet une réponse aux hypothèses d'alliance avec les extrêmes, que l'article sensationnel publié dans la **Revista de Occidente** (que dirige Ortega), sous la signature du professeur Paul Haensel : « La situation actuelle de la Russie soviétique ». Aux intellectuels espagnols, jeunes ou d'âge mûr, qui inclinent à aller chercher en Russie une doctrine et un exemple, Paul Haensel donne les chiffres et les noms propres de personnes ou de lieux géographiques nécessaires au contrôle de ses affirmations. D'après cet article mis en vedette par la grande revue de la jeune République espagnole, il appert que les intellectuels russes sont de véritables esclaves, travaillant pour une indemnité de bons de pain, au bénéfice des seuls travailleurs qui comptent :

les manuels. Il existe une parenté d'intentions entre une pareille étude et les articles de Miguel de Unamuno dans *El Sol* qui vont au-devant de la campagne anti-cléricale d'une grande partie des députés espagnols. De même que José Ortega y Gasset cherche à dissuader ses partisans d'une alliance avec les Soviets, de même Miguel de Unamuno désire attirer l'attention de ses disciples sur les dangers d'une Espagne athée. Il est curieux et terriblement instructif de lire cet inventaire de la Foi et de la superstition espagnoles à la veille où la Constituante va devoir définir le laïcisme de la jeune République.

Une des tendances les plus accusées de l'édition espagnole actuelle — qui subit une crise à nulle autre pareille — c'est la parution, et la réussite exceptionnelle en ces temps d'incuriosité littéraire, d'un genre de manuels pour autodidactes de bonne volonté. Le plan et le ton, si je puis dire, en sont intermédiaire entre le prêche et le documentaire de cinéma. L'esprit de classifications sociales, de catégories intellectuelles propre à la France et qui fit son génie — et aussi son exclusivisme — n'assureraient chez nous guère de succès aux auteurs et aux éditeurs de ces sortes de livres. Mais devant la carence de fournisseurs français, les éditeurs s'adressent aux Anglo-Saxons assez propres à concevoir un livre, fut-il de 500 pages in-4°, qui contint toute l'**Historia de la Humanidad.** Pour comprendre l'intérêt de ce gros bouquin aux yeux des Espagnols, il faut se représenter l'accession subite d'un peuple au pouvoir à la suite d'une campagne anti-monarchique menée exclusivement et unanimement par tous les écrivains de l'Espagne. Une fois cette révolution politique et surtout sociale accomplie, nous avons assisté ici à une division très curieuse des esprits populaires. Une partie, naturellement la grande majorité, par paresse héréditaire, et sous l'influence d'un climat trop beau, n'a plus eu comme préoccupation que de substituer à son profit les privilèges plébéiens aux privilèges aristocratiques. Une minorité du peuple a entrevu son ascension grâce à une augmentation de sa culture spirituelle. Et l'on est maintenant en Espagne le témoin d'une frénétique et collective appétence d'instruction, dans une classe sociale qui va de l'ouvrier sérieux au commis de banque, en passant

par toutes les midinettes non communistes ou non sportives, quelques épouses dégoûtées de la vanité de la vie espagnole, et voire des villageoises. Il y a certainement plus de désir sincère de culture dans cette nouvelle petite bourgeoisie espagnole en formation, qu'il n'en existe actuellement chez les industriels ou commerçants. Ce qui fut l'élite des lecteurs des grands écrivains espagnols en ces dernières années se composait de quelques aristocrates, de la noblesse et de la bourgeoisie, de snobs, d'étudiants et d'éléments fournis par le hasard jetant son filet dans tous les milieux. La nouvelle petite bourgeoisie espagnole me paraît devenir le public le plus nombreux, la clientèle spirituelle et matérielle la plus importante pour les écrivains de ce pays. J'ai choisi à dessein un des livres dont le succès est d'autant plus invraisemblable qu'il coûte fort cher, qu'il est très long à lire, pour donner une meilleure idée de l'orientation nouvelle des lettres en Espagne. On peut s'attendre à une multiplication d'ouvrages, traductions ou originaux, de ce genre. Le lecteur moyen français, d'une culture à tendances ou d'études secondaires, trouverait une pareille *Histoire de l'Humanité* un peu primaire. L'auteur en a fait lui-même les illustrations, croquis traduisant par des représentations symboliques de contrées, personnages ou monuments, la valeur panoramique, plutôt qu'idéologique, de nos tableaux synoptiques. A vouloir prétendre, toujours par cette manie anglo-saxonne du libre-arbitre, que les enfants doivent interpréter à leur guise l'histoire, l'instituteur américain en arrive à imposer avec autant de rigueur qu'un professeur européen sa propre vision, qui se trouve être primaire. Un avantage de ce livre est qu'il offre une histoire dans l'ordre chronologique universel, accordant la même importance aux événements d'Orient que d'Europe. Cette conception satisfait ce besoin d'universalisme, sincère ou suggéré, dont sont empreintes les nouvelles générations hispaniques. Inutile de définir l'esprit du livre : il exalte la croyance au Progrès par le perfectionnement scientifico-machinal, il assimile un sauvage à un homme du moyen âge. Il opine que l'Asie est le berceau de la civilisation passée et insinue que les Etats-Unis en sont l'avenir. Il est pacifiste à tous crins, sauf quand il s'agit d'opposer les Yankees aux Anglais. Et, sou-

tenant l'idée que l'homme moderne emploie des instruments tout à fait nouveaux, mais avec une mentalité archaïque, il conclut que le Traité de Versailles représente une erreur imposée par la force. J'ai l'air, ce disant, et je m'en excuse, de transformer à mon tour cette rubrique littéraire en politique. Mais il m'a semblé que ces observations faites en Espagne même devaient servir de préambule aux analyses que nous ferons, avec la périodicité accoutumée, des nouveautés hispaniques parues sous ce nouveau régime.

Cette curiosité encyclopédique et en même temps cinématographique justifie la vogue des derniers fascicules de la *Enciclopedia grafica.* Enrique Estevez Ortega synthétise dans **Le Théâtre** les divers essais de rénovation du théâtre espagnol : les dramaturges novateurs comme Mario Verdaguer ou les directeurs de compagnies d'avant-garde comme Luis Masriera, traducteur de classiques français et adaptateur de Balzac, ou Adria Gual, à qui également doit beaucoup notre renommée théâtrale. José Amoros, dans **La Monnaie,** situe à sa place la numismatique hispanique. Une bibiographie, qui manque au livre précédent, complète ce résumé. Juan Dominguez Berrueta, à qui je ferais le même reproche, est tout de même parvenu à donner plus qu'un aperçu de l'histoire, de l'archéologie et de la vie intellectuelle de **Salamanca.** La partie iconographique est ici bien choisie. José M. Benitez Toledo condense en quelque cent pages la poésie des **Islas Canarias.** Elle est faite de l'exaltation d'une nature de vibration déjà tropicale et doit son mystère — que n'aident en rien une absence d'œuvres intellectuelles canariennes et une trop grande luminosité de l'air — à sa conformation de petite île, ce qui coupe net l'élan des perspectives africaines et libère le rêve, au bord de l'Atlantique. Eduardo de Ontañon compose un véritable petit guide littéraire qui nous livre, dans son **Burgos,** les éléments pittoresques, architectoniques, historiques et religieux, de la fameuse capitale. Le lecteur étranger trouvera dans la langue docile de l'auteur un acheminement vers des explications plus savantes de la fameuse *Chartreuse* de Miraflores. **La Mancha y el Quijote,** par Angel Dotor, reproduit quelques-unes des illustrations de deux ou trois populaires éditions ou traductions du *Quichotte.* On leur pré-

férera les tableaux de Gregorio Prieto ou les photographies des paysages de cette Manche qui n'ont pas changé et où Sainte Thérèse vint fonder le fameux couvent de Almodovar. J. Garcia Mercadal, Aragonnais qui connaît à fond sa province, en retrace succinctement l'histoire dans **Zaragoza,** depuis les restes de la Mosquée de Aben-Aljafe jusqu'au développement du culte à la Vierge du Pilar, qui semble aujourd'hui bien menacé depuis que les événements politiques ont été cause de l'interdiction d'une des plus émouvantes processions de l'Espagne. Le plan suivi par Macario Golferichs et Luis G. Manegat pour la monographie de **La Alhambra** paraît assez heureux. Il était en effet utile que l'on obligeât le visiteur d'un palais d'autant plus désert qu'il n'est pas en ruines, à évoquer avant d'y entrer les caractéristiques de la vie musulmane. En outre, les auteurs, n'ayant pas traité d'un seul monument, peuvent rappeler à propos les propres descriptions du Palais par les auteurs arabes eux-mêmes.

Plus panoramique, plus rapide aussi est l'album : **La Seo de Urgell y Andorra** publié avec la collaboration de P. Marfany avec une traduction française en regard. Le folklore, l'étrange vie politique de la minuscule république, qui en constituent la personnalité et la rareté, ne font pas oublier les églises romanes, types du premier art roman, qui se dressèrent comme bornes d'une civilisations rétablie après tant d'invasions, et qui échappèrent à la destruction grâce à leur isolement. La connaissance de l'Andorre étant indispensable à l'entendement de l'Espagne, cet album vient fort à propos.

L'étranger arrive d'ailleurs à influencer les écrivains, témoin le roman de José Maria de Acosta, **Amour fou et Amour sage** qui porte l'empreinte des romans anglais. C'est la critique, assez finement faite, des existences provinciales espagnoles. La pensée qu'elles vont désormais se mettre au patron des cités européennes ou américaines leur rend le charme de ce qui va disparaître. Mais José Maria de Acosta rend tangible la puérilité délicieuse des dialogues des jeunes gens provinciaux si parfaitement eux-mêmes dans leur absence de besoin du monde extérieur. La jalousie d'une fiancée qui voit arriver près d'elle une danseuse fournit à l'auteur une analyse de l'amour virginal espagnol qui nous change des faux rapports

de tant de romans de ce pays, sollicités en vue d'une démonstration partiale de modernisme. L'ensemble est heureux et d'une lecture agréable.

Mémento. — Dans le journal *A. B. C.*, M. Almela y Vives, à propos du centenaire — bien passé inaperçu chez nous, en dépit de ce que nous devons à son bénéficiaire — de Guillen de Castro, établit les rapports de l'auteur des *Mocedades del Cid* et de la *Segunda de las Hazañas del Cid* avec Lope de Vega qui, en un certain sens le « lança » et pour lequel l'inspirateur de Corneille devait garder une reconnaissance flatteuse.

Dans *A. B. C.* également, M. Jose Gutierrez Rave proteste contre la création de cette Académie Argentine de Littérature, qui, croit-il, portera préjudice à l'Académie de la Langue, de Madrid. Les craintes d'une sorte de colonisation de l'espagnol n'empêchent pas l'auteur de se rendre compte que la faute en est imputable à ce dédain, à cette sorte d'isolement farouche et délectable dans lequel trop d'intellectuels espagnols s'entêtent à vivre. Et il dénonce les plaintes reçues de Buenos-Aires contre une Académie qui se prétend celle de la langue commune à deux continents et qui ne répond pas à ses correspondants! Puissent les Espagnols comprendre que, une fois de plus, la critique étrangère travaillera en dehors d'eux. Seulement le fait qu'un organisme intellectuel de l'importance de l'Académie ignore systématiquement, quand elle compose son Dictionnaire, les modismes hispano-américains justifie la séparation de plus en plus grande des anciennes colonies avec leur ex-mère patrie. Et ce, en dépit d'une constitution républicaine désormais identique.

Antonio Serès réunit ses impressions de voyage en un livre copieusement illustré : *Dando la vuelta al mundo* (Cervantès), souvenirs d'un heureux touriste.

Augusto Flores rapporte dans *De Buenos-Aires à Nueva-York à pie* (Cervantès) un voyage compliqué amusant, risqué.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

VARIÉTÉS

En Corse. Colomba 1930. — Elle s'appelle Jeanne Mancini, elle a vingt ans et elle est bachelière de philosophie.

La Colomba de Mérimée n'avait perdu que son père; Jeanne Mancini a vu fusiller, sous ses yeux, son père et ses frères. On se souvient de la tuerie de Lava.

J'ai connu Jeanne Mancini, en mars 1929, et de la façon la plus imprévue.

L'avion m'avait amenée à Ajaccio. Et charmée par la beauté de la rade étalée dans le virage de l'amerrissage, j'étais tentée d'interrompre mon vol vers Tunis et de visiter les merveilles entrevues : la ville rose, la nécropole si importante que Roland Garros la prit pour la cité même, le maquis...

Hésitante encore, j'allai me renseigner aux bureaux de l'hydrescale. La jeune employée qui répondait à mes questions s'interrompit brusquement pour regarder par la fenêtre dans la direction de la gare du chemin de fer voisine du port.

— Excusez-moi, madame. Le train de Bastia vient d'arriver, qui amène ma camarade Jeanne Mancini, retour du procès d'appel où elle a dû témoigner. Je guette la sortie des voyageurs.

C'est ainsi que je vis, pour la première fois, Jeanne Mancini, sa mère et ses sœurs, quatre femmes en deuil, le mezzaro cachant le visage, et un jeune homme également vêtu de noir, le plus jeune frère. Les cinq rescapés de la tuerie de Lava marchaient vite entre une double haie de curieux qu'écartaient des gendarmes armés chacun de deux fusils en bandoulière, une cartouchière en guise de ceinture.

Déjà une voiture emportait la famille Mancini vers Lava, chez elle, vers le maquis.

C'est là que j'allai la voir, le lendemain, grâce à la complaisance de Mlle Louise Marcaggi, secrétaire sténo-dactylo de la Compagnie Air-Union, et d'un de ses parents, chauffeur de taxi, qui avait souvent conduit autrefois Romanetti sur cette même route, — si toutefois on peut appeler route le chemin raviné et caillouteux perdu dans le maquis.

J'écoutai la jeune dactylo, assise près de moi dans l'auto et qui me parlait de son amie.

— Nous avons, Jeanne et moi, passé ensemble, l'an dernier, notre baccalauréat ès lettres. Jeanne est très intelligente, très bonne et très jolie. Elle était si gaie, si spirituelle ! Mais, depuis le drame, elle semble avoir perdu sa force de vivre. Je crois que, dans le fond de son cœur, elle ne pense qu'à venger ses morts. Et son frère François pense comme

elle. Car, vous le savez, l'un des meurtriers court encore le maquis...

A ce moment, comme pour corser notre promenade, nous vîmes soudain, à un virage, sortant des arbousiers, un chasseur — était-ce bien un chasseur ? — vêtu de ce velours brun qui est l'uniforme des bandits corses, des braconniers de tous les pays et aussi des braves travailleurs de France. Il passa farouche, sans un salut, et disparut dans un fourré.

Bientôt, la route se perdit en sentiers herbus. Nous suivîmes à pied l'un d'eux, jusqu'à une clairière d'où la baie de Lava apparaissait, paysage adorable et virgilien dans la luminosité de l'air et de l'onde. Ma jeune compagne me montra la maison de Romanetti et, toute proche, la maison des Mancini où la tuerie avait eu lieu. Elle reconstituait le drame : Midi ! la famille attablée pour le repas, l'entrée des trois bandits, leur sommation aux femmes de se placer le long de la muraille, tandis qu'à bout portant ils tuaient les quatre hommes. François, le plus jeune, le plus agile, s'échappait, fuyait dans le maquis, poursuivi par les bandits, tandis que les femmes s'affalaient sur les morts...

Ces femmes, ce jeune homme, j'allai les voir. Ils étaient là, dans cette maison paysanne de ce hameau voisin. Ils ne nous attendaient pas. Mais ils nous avaient vues descendre de la montagne et Jeanne Mancini avait reconnu sa petite compagne. Les deux jeunes filles s'embrassèrent et, en patois corse, Louise Marcaggi expliquait ma présence. L'accueil, d'abord froid, s'adoucit. Déjà je n'étais plus l'étrangère, mais l'hôte à qui est due large et chaude hospitalité.

Nous étions assises autour d'un café exquis. Je regardais Jeanne. Comme l'héroïne de Mérimée, « elle était blanche, les yeux bleu foncé, la bouche rose, les dents d'émail. Sur la tête, elle portait un voile de soie noire nommé mezzaro, que les Génois ont introduit en Corse et qui sied si bien aux femmes. Dans son expression, on lisait, à la fois, l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. »

La tristesse de cette moderne Colomba était si lourde que pour tenter de l'alléger, je n'imaginai rien autre que de lui parler de ses études. Précisément, sur la table, se trouvait un exemplaire de la revue *Ajax*, qui est l'organe des étudiants

corses et qui tient son titre du bel Ajax, fondateur, d'après la légende, de la belle Ajaccio.

— Vous êtes jeune, lui dis-je. Vous trouverez dans l'étude, dans la lecture des philosophes, puisque vous préparez votre baccalauréat de philosophie, l'apaisement à votre douleur.

— Mais l'oubli, jamais ! Le pardon, jamais ! Je ne pardonnerai jamais aux assassins de ma famille. *Je les hais autant que je m'aime.*

« Mon frère François, que vous voyez ici, est un tireur hors de pair. Tout ce qu'il vise tombe. Mais ne croyez pas que je le pousserai jamais à la vendetta. Non, le meurtre appelle le meurtre. Et abattre un bandit ne me suffirait pas.

« Je vais reprendre mes études. Je passerai mon examen, puis je reviendrai ici près de ma mère et des miens. Je travaillerai la terre, je m'appliquerai à faire prospérer le domaine et j'attendrai. Déjà, j'espère. »

Je n'osai lui demander ce qu'elle espérait. Elle devait me l'avouer spontanément, tandis qu'elle nous accompagnait le long du sentier d'où la vue s'étend sur le golfe.

— Ce que j'espère, c'est qu'un jour la France, par des moyens modernes, anéantira le maquis. J'attends l'extermination de tous les bandits. J'attends les auto-mitrailleuses, les chars d'assaut, les canon, les avions qui déracineront et brûleront les arbousiers. J'attends les terres labourées et les moissons fécondes. Ah! voir ici des champs de fleurs comme à Grasse et à Antibes, des vignes comme à Sartène, des vergers, des champs d'orangers et de citronniers, des prairies, des blés, toute la culture variée digne de ma terre de beauté!

« La voilà ma grande vendetta ! Puisse-t-elle s'accomplir avant que ne se flétrisse ma jeunesse endeuillée! »

Jeanne Mancini a vingt ans.

LOUISE FAURE-FAVIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Max Eastman : *La Jeunesse de Trotsky;* Gallimard. — Silvio Trentin : *Antidémocratie;* Valois. — Jacques Lyon : *Le Problème du désarmement;* Boivin. — Mémento.

La personnalité des chefs bolcheviks est un des points de curiosité à l'heure actuelle : qu'étaient, avant de prendre le

pouvoir, ces hommes qui auront joué un rôle si éclatant dans l'histoire de l'humanité? Un Américain, Max Eastman, dans **La Jeunesse de Trotsky,** soulève une partie du voile pour l'un d'eux. L'auteur, en l'écrivant, a eu pour collaborateur Trotsky lui-même, ses deux femmes, et plusieurs autres personnes de son entourage. Il a pu ainsi composer un récit probablement assez exact et en tout cas fort vivant et très intéressant.

Léon Trotsky est le fils d'un paysan juif illettré nommé Bronstein qui, à la différence de ses coreligionnaires, se mit à travailler énergiquement la terre et s'enrichit ainsi. Le petit Léon Bronstein vécut jusqu'à l'âge de dix ans dans la petite cabane couverte de chaume plat où habitaient ses parents. Ce fut un enfant prodige. Dès l'âge de sept ans, il servait de secrétaire à son père et tenait ses comptes. C'est alors sans doute qu'il conçut cette horreur de la parcimonie et cet amour du pauvre qui le caractérisent. Quand Léon eut neuf ans, son père, qui voulait en faire un ingénieur capable de lui construire une maison en pierre et une sucrerie, le mit à l'école Saint-Paul d'Odessa. Trotsky y fut d'abord « l'orgueil de l'école », mais dès onze ans, se mit en tête de devenir le redresseur des torts de certains professeurs envers les élèves. En 1895, ayant terminé sa sixième, il fut transféré à Nicolaïeff pour y achever ses études. Il s'y absorba plus que jamais dans des lectures politiques qui, jointes à des conversations avec le jardinier Svigofsky et avec un libraire, firent de lui un socialiste. Son père, apprenant ces fréquentations dangereuses, lui ordonna de les quitter et sur son refus lui coupa les vivres. Léon, pour gagner sa vie, dut donner des leçons, vivant dans le jardin de Svigofsky avec quatre ou cinq idéalistes de son genre. L'un d'eux, Sokolowsky, avait une sœur « aux yeux doux, au cerveau d'acier », qui était déjà marxiste. Léon, à cette époque, était disciple de Lavrof et de Mikhaïlovsky et par suite anti-marxiste. Il devint l'adversaire acharné d'Alexandra.

En 1896, Léon, ayant terminé d'une façon brillante ses études à Nicolaïeff, alla passer les vacances chez ses parents, puis fut envoyé à Odessa chez son oncle Spencer, pour étudier à la Faculté de mathématiques. Il y fut de nouveau un élève brillant. Son oncle, fabricant de chaudières, essayait de le

désabuser de ses rêveries utopiques, mais le neveu continua à s'occuper avec passion à fonder des cercles révolutionnaires pour renverser le tsar. Cette activité attira l'attention de la police et Léon dut se sauver à Nicolaïeff. Il s'y brouilla dès le premier jour avec Alexandra en la « blaguant » au sujet du marxisme. Peu après, ils se réconcilièrent pour renverser le Comité d'administration de la Bibliothèque coopérative, alors composé de gens « bien pensants ». Ils travaillèrent ensuite ensemble à faire de la propagande révolutionnaire parmi les ouvriers. Ils formaient des cellules de 25 membres. Léon et Alexandra furent les chefs des deux premières. Une petite revue, *Notre Cause,* fut fondée. Léon dut se réfugier chez son père, puis, voyant l'angoisse qu'il causait à ses parents, se sauva de chez eux le 27 janvier 1898 et alla à Nikolaïeff où il fut arrêté ainsi qu'Alexandra et la plupart de leurs amis. Après quelques mois passés dans la vétuste et pouilleuse prison de Nicolaïeff, ils furent transférés dans la prison modèle d'Odessa. Léon y lut Darwin, Plekhanoff, Labriola et y devint marxiste. A l'automne 1899, on les transféra à Moscou pour les reléguer sans jugement en Sibérie.

Dans la prison d'Odessa, Léon et Alexandra avaient formé le projet de se marier pour ne pas être séparés en Sibérie. Le vieux Bronstein en eut vent et télégraphia au ministère de la justice pour dire qu'il s'y opposait. Nonobstant, un rabbin les maria dans la prison de Moscou. Au printemps de 1900, ils partirent pour la Sibérie; en août, ils arrivèrent à Ust-Koursk, sur la Léno, où ils étaient relégués. Trotsky n'y était pas depuis trois mois qu'il devint le collaborateur de *La Revue de l'Est* d'Irkoutsk. Il vivait alors de 19 roubles de pension accordés par le Gouvernement aux exilés. Les trois kopeks par ligne que lui paya la *Revue de l'Est* furent les bienvenus. En 1902, il alla à Irkoutsk et la *Revue* lui offrit 60 roubles par mois pour ses feuilletons, mais peu après une lettre de la censure interdit sa collaboration. Léon, qui venait de recevoir l'*Iskra* (le journal nouvellement fondé par Lénine et Plekhanoff) résolut de s'enfuir pour les rejoindre. Abandonnant Alexandra et leurs enfants, il fabriqua un faux passeport au nom de Trotsky (nom du gardien-chef de la prison d'Odessa; le mot lui avait plu), alla à Irkoutsk, y prit le che-

min de fer et s'en fut à Samara voir le camarade Glyeb Krichanovsky, qui y dirigeait l'organisation russe. A celui-ci incomba le choix de ce qu'on ferait de Trotsky : un propagandiste ou un journaliste. Après l'avoir employé quelque temps dans le premier rôle, Krichanovsky décida que Trotsky était un écrivain; il le baptisa « Pero » (Plume) et l'envoya à Zurich rejoindre Axelrod. Trotsky, « qui a l'argent facile », le gaspilla en route. Arrivé à Vienne, il n'en avait plus. Affamé, « il s'arrangea pour mettre la main sans payer » sur un exemplaire du journal de Victor Adler et alla lui conter ses peines. Adler lui donna 25 couronnes. Trotsky de nouveau fut trop généreux en route et arriva sans un sou à Zurich, à 2 heures du matin. Il prit un taxi, se fit conduire chez Axelrod, le réveilla et lui dit : « Voulez-vous, s'il vous plaît payer ce taxi? Je vous expliquerai ensuite pourquoi. »

De Zurich, Trotsky vint à Paris. Natalia Ivanovna Siedova, « une fille au grand cœur, calme, aux pommettes saillantes et aux yeux plutôt tristes », était chargée d'accueillir les émigrants. Elle le logea dans un petit grenier. « Une affection s'établit entre eux, si vive et si profonde, faite de tant de compréhension, qu'ils vécurent ensemble le reste de leur vie, mais elle n'est pas la femme de Trotsky au sens légal du mot puisqu'il n'a jamais divorcé d'avec Alexandra qui porte toujours le nom de Bronstein... » Natalia, elle, porte celui de Trotsky. Mais Alexandra « est restée aussi l'amie » de Trotsky.

De Paris, Trotsky alla à Londres et y fit la connaissance de Lénine et des autres rédacteurs de l'*Iskra*. Le Comité de rédaction de ce journal était alors composé de six membres divisés trois contre trois. Lénine, pour s'assurer la majorité, conçut l'idée d'y faire entrer Trotsky qui était mal avec Plekhanoff. Trotsky, en effet,

est tranchant... Ce qui lui manque, c'est la perception du sentiment des autres... Quand il a raison, cela prend toujours un *aspect triomphant*. Quand Lénine avait raison, on sentait simplement la vérité s'énoncer et personne n'était heurté. Trotsky possède une personnalité trop débordante (non pas dans un sens vaniteux, bien que cela apparaisse souvent à tort) et il est trop rempli de sa propre volonté, de sa propre passion, pour s'orienter avec tact dans un groupe.

Cet aveu du panégyriste de Trotsky aide à comprendre pourquoi celui-ci, non seulement n'a pas succédé à Lénine, mais a même finalement été expulsé du parti.

Au Congrès qui eut lieu après les dissentiments entre rédacteurs de l'*Iskra,* la rupture se fit entre Lénine et Plakhanoff; les partisans du premier, ayant eu la majorité, furent appelés bolcheviks. Trotsky devint menchevik!

Le titre du livre de M. Trentin : **Antidémocratie,** est décevant : le fascisme n'est pas antidémocratique, mais antilibéral. Il représente l'occupation du pouvoir par un dictateur et ses « vassaux »; ils n'ont nullement pris l'engagement de s'opposer au mouvement démocratique; ce qu'ils veulent, c'est être inamovibles dans leurs fonctions. Mais le fascisme étant en Europe la plus ancienne des dictatures et ayant à sa tête un homme de génie, est intéressant à étudier. On doit donc être reconnaissant à M. Trentin de nous exposer son organisation actuelle.

Ayant dû le pouvoir à l'emploi qu'il avait fait des bandes enrôlées par lui, Mussolini, pour se maintenir, dut chercher le moyen de donner satisfaction aux appétits de ceux qui les composaient. Il y arriva en transformant l'organisation fasciste « en une bureaucratie toute-puissante s'identifiant intégralement avec l'Etat » ou plutôt « asservissant l'Etat au Parti ». Cette transformation et l'augmentation de la tâche de l'administration ont eu d'ailleurs pour conséquence l'augmentation du nombre des fonctionnaires; ceux du ministère des affaires étrangères passèrent en 1923 de 384 à 480, ceux du ministère de l'intérieur de 6891 à 9646; à l'Office ferroviaire, il y eut cette année-là 54.260 renvois pour 33.157 nominations nouvelles.

Dès le lendemain de la « marche », un grand Conseil fasciste fut créé avec mission de soi-disant représenter la volonté du Parti; il commença par se subordonner la Couronne et le 14 janvier 1923 s'arrogea le droit de la « confirmer » dans l'exercice de ses fonctions. Simultanément, le roi dut signer un décret instituant « une milice volontaire pour la sûreté nationale»; elle était « mise au service de Dieu et de la patrie italienne et *sous les ordres du chef du gouvernement* ».

Ayant pris ainsi ses sûretés contre la Couronne, Mussolini voulut s'assurer un Parlement docile et en décembre 1923 fit « donner au gouvernement le droit de choisir par l'entremise du Grand Conseil la majorité absolue des représentants ». Néanmoins, après les élections d'avril 1924, il resta une opposition à la Chambre des Députés. Pour assurer son expulsion, en janvier 1925, la dictature personnelle fit place à une dictature « totalitaire » de salut public. En septembre suivant, le Grand Conseil déclara que « le chef du gouvernement, en tant que chef du Parti, devait être délié sans retard de tout rapport de sujétion vis-à-vis du Parlement ». Ce fut réalisé par des lois de décembre qui donnèrent aussi au Duce le droit de révoquer tout fonctionnaire. En juillet 1926, tous les travailleurs italiens furent distribués dans des corporations surveillées par le Parti.

En 1928, le Grand Conseil reçut la prérogative de donner l'investiture aux candidats à la Chambre corporative qui a succédé à l'ancienne Chambre des Députés; les propositions sont d'ailleurs faites par les fonctionnaires du Parti, seuls compétents pour diriger toute forme d'activité syndicale; les élections ne font que consacrer les propositions par un plébiscite. Enfin, le 9 décembre 1928, une loi définit le Grand Conseil « organe suprême ayant pour but de coordonner toutes les activités du régime ». Mais comme le Duce nomme les membres du Conseil, le préside et le convoque, il ne sera que rarement un organe de contrôle du dictateur. En revanche, le décret le concernant a servi d'occasion de signifier à « tous ceux qui ne se sentaient pas en mesure d'accepter intégralement et sans restrictions la discipline rigide du Parti national fasciste, de présenter leur démission dans le délai d'une semaine ». Simultanément, un décret stipula que « le fasciste expulsé du Parti devait être mis au ban de la vie publique et que sa position n'était susceptible de révision qu'en cas d'erreur dûment constatée et *sur l'ordre formel du Duce.* ». Comme la qualité de membre du parti est indispensable pour accéder aux fonctions publiques, tout dépositaire de l'autorité dépend du Duce. Le roi lui-même, qui a dû partager ses prérogatives avec le Grand Conseil, « n'a plus qu'à choisir entre l'obéissance et l'abdication ». L'armée, à

l'origine, provoquait la méfiance du fascisme; son effectif fut abaissé à 220.000 hommes (les diverses milices fascistes atteignent un chiffre double), les candidats au grade d'officier durent être recrutés exclusivement parmi les fascistes et les officiers nommés antérieurement durent pour avancer s'affilier au fascisme et en porter l'insigne sur leur poitrine.

L'impunité fut assurée aux fascistes par des décrets amnistiant les crimes commis « pour des fins nationales » (décembre 1922, juillet 1925, octobre 1927). Deux organes juridictionnels spécieux furent institués : 1° les tribunaux du travail, composés de 3 juges de profession et de 2 experts fascistes; 2° le tribunal exceptionnel pour la défense de l'Etat, composé de fascistes nommés par le ministre de la guerre.

A l'origine, chaque province avait à sa tête un de ces chefs fascistes qu'à raison de leurs excès on comparait à des chefs abyssins et que l'on surnommait en conséquence les « ras ». Mussolini s'efforça de les supprimer petit à petit et de faire passer leurs fonctions, d'une part aux préfets, d'autre part aux secrétaires du Parti; ceux-ci ne sont pas seulement adjoints aux préfets, mais aussi aux podestats (ou maires); ils s'arrogent le droit d'imposer des cotisations aux citoyens (en particulier pour les journaux fascistes); ils veillent à ce que dans toute entreprise à gestion collective, il y ait dans le conseil d'administration un ou plusieurs fascistes. La gestion de ces divers dignitaires étant souvent frauduleuse, une Cour d'honneur a été créée pour décider des querelles entre les fascistes. Les non-fascistes peuvent être privés de la qualité de citoyens italiens par un décret de dénationalisation; cette mesure, appliquée d'abord aux annexés de 1919 par le décret du 10 janvier 1926, fut étendue le 31 janvier suivant aux Italiens qui, résidant à l'étranger, « nuisent aux intérêts italiens ». A la perte de la nationalité peut s'ajouter la mise sous séquestre et même la confiscation des biens. Pour les Italiens restés en Italie, deux peines furent instituées: 1° la réprimande (celui qui en a été l'objet ne doit pas s'éloigner de son domicile et doit y être rentré avant une certaine heure); 2° l'assignation d'un séjour forcé (qui implique en réalité la déportation). Nul ne peut d'ailleurs voyager sans une carte d'identité que la police peut refuser. L'émigration n'est permise qu'à

titre temporaire et seulement aux fascistes. L'inviolabilité du domicile et de la correspondance ont été supprimées. Tous les grands journaux ont été expropriés au profit du Parti. Le gouvernement italien s'efforce même d'influencer la presse étrangère par des interdictions.

Des mesures spéciales furent prises pour l'enseignement : le Parti fasciste fut d'abord chargé de l'éducation extra-scolaire et en 1927 il y avait déjà 281.000 avant-gardistes, 405.000 balilas, 15.000 jeunes Italiennes, 80.000 petites Italiennes, 12.500 universitaires fascistes. Non seulement nul ne peut être professeur ou instituteur s'il n'est fasciste avéré, mais les recteurs, doyens et proviseurs doivent être choisis parmi les fascistes ayant « cinq ans d'ancienneté de carte » ; les doyens doivent se charger de la direction des faisceaux universitaires et tout l'enseignement devra se fonder sur un texte unique obligatoire renfermant sous la forme dogmatique la doctrine officielle. L'enseignement religieux est devenu obligatoire et le droit canon a été remis en vigueur : « L'Etat fasciste a écrit M. Rocco, n'est pas l'Etat athée, étranger au problème religieux. Au contraire, il professe sa propre religion, qui est la *religion véritable,* c'est-à-dire la religion catholique. C'est cette religion qu'il *protège* par ses lois en lui assignant une position prééminente. ». Il faut l'avouer, plus l'Etat fasciste se développe, plus il diffère du nôtre.

Dans une étude remarquable par sa précision et sa logique, M. J. Lyon discute les **Problèmes du désarmement** et montre qu'ils ne sont pas seulement politiques, mais techniques aussi. Il s'agit de déterminer des équivalences. Il prend par exemple le cas de la France et montre la difficulté de comparer son armée de 150.000 conscrits d'un an aux 100.000 hommes de l'armée de métier de l'Allemagne, appuyés d'une police militarisée de 150.000 hommes. On a proposé de nous faire renoncer aux réserves instruites : « toute diminution, répond M. Lyon, marquerait la rupture de l'équilibre actuel au profit de l'Allemagne. » On a opposé la sécurité au désarmement; l'une doit-elle précéder l'autre?

Ils sont intimement liés, répond M. Lyon. Si le désarmement réciproque est un élément certain de sécurité, l'existence des armements en est une garantie indéniable, garantie matérielle et psy-

chologique; renoncer aux armements, c'est renoncer à une sécurité autonome, isolée; à cette disparition, il doit donc être suppléé par des garanties d'assistance réciproque; elles sont un des éléments du désarmement.

On l'a compris à Genève, et un projet d'assistance financière aux Etats victimes d'agression a été approuvé par l'Assemblée de 1930 de la S. D. N., mais sa validité est subordonnée à la mise en vigueur du plan de désarmement prévu à l'art. VIII du Pacte et l'assistance qu'il institue ne jouera qu'au bénéfice des puissances qui l'auront exécuté. L'accord sur un plan de désarmement contribuerait donc à la sécurité. Pour arriver à cet accord, M. Lyon préconise l'uniformisation des systèmes de recrutement et d'armement, une réduction des flottes et une stricte délimitation des capacités de l'armement et du tonnage de chacune de leurs unités.

EMILE LALOY.

MÉMENTO. — Drieu La Rochelle : *L'Europe contre les patries*, Gallimard. — (Parti plein d'enthousiasme en 14, il est devenu défaitiste en 15 et l'est resté. « Je suis contre cette France qui maintient les traités », crie-t-il aux Allemands, mais il demande que ceux-ci « se résignent à la coupure du Corridor comme la France à l'autonomie de l'Alsace-Lorraine » et déclare : « Je ne veux pas partir pour une nouvelle guerre qui m'entraînerait dans une autre guerre [la Révolution], dont je ne veux pas plus que de la première. Je joue ma vie sur le pari que l'Europe peut vivre encore, c'est-à-dire se faire par la paix; je mourrai passivement pour la paix.)

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henri Aubert : *Indiscrétions et curiosités sur l'Italie*; Messein. 15 »

Lydia Bach : *Orient soviétique*; Valois. 15 »

Divers : *Initiation à la vie aux Etats-Unis*, voyage, vie publique, mœurs, législation. Préface de M. Charléty; Delagrave. » »

Maurice Martin du Gard : *Courrier d'Afrique*; Flammarion. 12 »

Marthe Oulié : *Bidon 5, en rallye à travers le Sahara*; Flammarion. 12 »

Sirieyx de Villers et Fernand Lot : *Détours en pays basque*; Chabas, Hossegor. 12 »

Art

Henri Algoud : *Les tapisseries du Musée de l'ancien Archevêché à Aix-en-Provence.* Avec des reproductions ; Detaille, Marseille. 190 »

Esotérisme et Sciences psychiques

L. Frammery : *Les radiations «S» des sourciers ;* Edit. du Chariot. 10 »

Georges Muchery : *Traité complet de chiromancie déductive et expérimentale.* Nombr. planches ; Cahiers du Chariot. » »

Georges Muchery : *Magie, moyens pratiques d'action occulte favorisant la chance, l'amour, la santé, l'argent ;* Edit. du Chariot. 15 »

Ethnographie

Sir James Georges Frazer : *Mythes sur l'origine du feu,* traduit de l'anglais par G. M. Michel Drucker ; Payot. 30 »

Histoire

Th. Zielinski : *Histoire de la civilisation antique,* traduit du polonais par Alfred Fichelle et Stanislas Reizler ; Payot. 36 »

Livres d'étrennes

Georges Duhamel : *Les jumeaux de Vallangoujard.* Avec 60 dessins de Berthold Mahn ; Paul Hartmann. 35 »

Littérature

Marquis d'Argenson : *L'Egérie d'un Constituant : Madame de Montmorency-Laval, sa famille et ses amis, 1767-1791,* d'après des documents inédits, tome I, avec un portrait ; Messein. 20 »

Maurice Barrès : *Mes Cahiers.* Tome IV : *1904-1906 ;* Plon. 15 »

Robert Bossuat : *Le moyen âge.* Avec des illust. documentaires. (*Histoire de la littérature française,* tome I) ; J. de Gigord. » »

Lucien Boudet : *Léon Bocquet, curieux homme,* étude suivie d'une lettre inédite de G. Apollinaire en fac-simile autographe. Avec un portrait ; Messein.

Commémoration d'Emile Verhaeren à Saint-Cloud (4 juillet 1931). Avec 3 portraits et la reproduction du Monument ; Mercure de France. 5 »

Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme.* V : *Nicolas Boileau, 1630-1711 ;* Boivin. 15 »

Gœthe : *Pensées* traduites de l'allemand et précédées d'un essai, *La Morale de Gœthe,* par Alexandre Hérenger ; Edit. de France. 15 »

J. W. Griewe, B. A. : *L'œuvre dramatique d'Edmond Rostand ;* Les Œuvres représentatives. 15 »

Vicomte E. du Jeu : *Monsieur de La Trappe,* essai sur la vie de l'abbé de Rancé ; Perrin. 12 »

Baron de Lahontan : *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé* et *Mémoires de l'Amérique septentrionale,* publiés par Gilbert Chinard. Avec 7 reprod. des gravures originales ; Margraff. 100 »

S. A. I. Marie de Russie : *Education d'une princesse,* mémoires traduits de l'anglais par F. W. Laparra. Préface d'André Maurois ; Stock. 18 »

Georges Mouly : *Vie prodigieuse de Victorien Sardou, 1831-1908 ;* d'après des documents inédits ; Albin Michel. 15 »

J. Nouaillac : *Histoire du Limousin et de la Marche* (Coll. *Les vieilles provinces de France*). Avec des illustr. ; Boivin. 18 »

Jean Royère : *Mallarmé,* précédé d'une lettre sur Mallarmé de Paul Valéry ; Messein. 15 »

Pierre Trahard : *Les maîtres de la sensibilité française au XVIII*[e]

siècle, 1715-1789. Tome I. Avec des illust.; Boivin. 30 »
Bruno Weil : *Grandeur et Décadence du général Boulanger,* traduit de l'allemand par L. C. Herbert; Rieder. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

René Clozier : *Zouaves,* épopée d'un régiment d'élite. Préface de Jean des Vignes Rouges; Rieder. 15 »
Albert Jamet : *La guerre vue par un paysan. Préface de Jean* Martèt; Albin Michel. 15 »
Ministère des Affaires étrangères. *Documents diplomatiques français. 1871-1914.* 1re série (1871-1900). Tome III : *2 janvier 1880-13 janvier 1881;* Costes. » »

Philosophie

Docteur René Allendy : *La psychanalyse, doctrines et applications;* Denoël et Steele. 15 »
J.-. Poty : *Esquisse d'une philosophie sociale envisagée du point de vue de la science moderne;* Alcan. 12 »
Edmond Privat : *Le choc des patriotismes. Les sentiments collectifs et la morale entre nations;* Alcan. 15 »

Poésie

Pierre Enim : *La sublime épopée de Jeanne d'Arc. Son Ve Centenaire 1429-31, 1929-31;* Figuière. 15 »
Louis Lefebvre : *Les vergers humains;* Le Rouge et le Noir. 12 »
René-Louis Lévêque : *Les mots inutiles;* Messein. 8 »
Jean d'Ory : *Préludes;* Presses Universitaires. » »
Paul Palgen : *La pourpre sur les crassiers;* Edit. de la Soc. des écrivains ardennais. » »
Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier.* Tome VII : *Flamma tenax. Ariane et autres poèmes;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Politique

François Bergé : *Allemands et Français face à face,* lettre à Jean Luchaire après le Congrès de Rethel; Notre Temps. 2,50
Mariano H. Cornejo : *L'équilibre des continents.* Avec une lettre de M. Raymond Poincaré; Alcan. 15 »
Emmanuel Evain : *Le problème de l'ndépendance de l'Ukraine et la France.* Préface de M. Edouard Soulier; Alcan. 10 »
Gaston-Martin : *Joseph Caillaux.* (Coll. *Les questions du temps présent*); Alcan. 15 »
Bernard Lavergne : *Esquisse des problèmes franco-allemands. De l'utilité d'une collaboration économique entre la France et l'Allemagne;* Gamber. » »
Général Mordacq : *Le ministère Clemenceau, journal d'un témoin.* IV : *Juillet 1919-Janvier 1920;* Plon. 18 »
Comte Sforza : *Dictateurs et dictatures de l'après-guerre;* Nouv. Revue franç. 15 »

Questions coloniales

Sonia E. Howe : *Les héros du Sahara.* Préface du Maréchal Lyautey. Avec une carte et 16 pl. h.-t.; Colin. 35 »
René Vanlande : *Attention en Tunisie!* Après les lampions du Cinquantenaire; Peyronnet. 12 »

Questions militaires et maritimes

André Maillard : *Expédition du général romain Labienus contre Lutèce en l'an 52 avant J.-C.*, étude apportant une solution entièrement nouvelle au problème de l'emplacement des camps et du lieu de la bataille; Jouve. 8 »

Général René Tournès : *La campagne de printemps en 1813 : Lutzen*, étude d'une manœuvre napoléonienne. Avec cartes; Ch. Lavauzelle. 30 »

Questions religieuses

Johannès Joergensen : *Une âme franciscaine : Paula Reinhard*, traduit de l'allemand par la comtesse de Loppinot; Perrin. 15 »

Hans Kohn : *L'humanisme juif*, quinze essais sur le juif, le monde et Dieu. (Coll. Judaïsme); Rieder. 15 »

Roman

Francis André : *Les Affamés*; Libr. Valois. 15 »

Jean-Paul Ariste : *Néolithis*; Nouv. Edit. Argo. 15 »

Marc Bernard : *Au secours!* Nouv. Revue franç. 13,50

Maria Borély : *Le dernier feu*. Préface de Jean Giono; Nouv. Revue franç. 15 »

Joseph Conrad : *Au bout du rouleau*, traduit de l'anglais par Gabrielle d'Harcourt. Introduction de G.-Jean Aubry; Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Daudet : *Les bacchantes*; Flammarion. 12 »

R. Delavignette : *Les paysans noirs*, récit soudanais en 12 mois; Stock. » »

Pierre Descaves et Etienne Gril : *Hans le fossoyeur*; Edit. de France. 15 »

Jean Dorsenne : *Le baiser sous les palmes*; Lemerre. » »

Georges Duhamel : *Œuvres de Georges Duhamel. VI : Deux Hommes*; Mercure de France. (Bibliothèque choisie). 25 »

Noël Félici : *Un homme entra*; Renaissance du Livre. 12 »

Jean Feuga : *Les hommes du navire perdu*; Lemerre. 15 »

Marguerite Fleury et Octave Nadal : *Dans l'Orient désert*; Nouv. Revue franç. 12 »

Léo Gaubert : *L'homme qui meurt*; Renaissance du Livre. 12 »

Jean Giono : *Le grand troupeau*; Nouv. Revue franç. 15 »

Remy de Gourmont : *Œuvres de Remy de Gourmont*. Tome V : *Un Cœur virginal*. Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Emile Guillaumin : *A tous vents sur la glèbe*; Libr. Valois. 15 »

S. S. Held : *La mort du fer*; Fayard. 15 »

Klabund : *Borgia*, roman d'une famille; Flammarion. 12 »

V. Korolenko : *Le musicien aveugle*, traduit du russe par Zinovy Lvovsky; Valois. 15 »

Marc La Marche : *Tréponème*; La Jeune Académie. 12 »

Général de La Villestreux : *Sous l'égide du dieu*; Nouv. Edit. Argo. 15 »

Frédéric Lefèvre : *Le sol*; Flammarion. 12 »

Marc Le Guillerme : *Brisants et lames de fond*; Fasquelle. 12 »

Joseph Maurellé : *La légende de Caïn*, livre I. (*Clamavi ad te, Domine!*); Bibl. de l'Aristocratie, Libr. Piton. 10 »

Martin Maurice : *Heureux ceux qui ont faim*; Nouv. Revue franç. 15 »

Guy Mazeline : *Un royaume près de la mer*; Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice des Ombiaux : *Le Coq d'Aousse*; Edit. de Belgique; Bruxelles. 15 »

J. Oskine : *Le carnet d'un soldat russe*, traduction de J. W. Bienstock; Albin Michel. 15 »

Léo Pérutz : *A la dérive*, traduit de l'allemand par Odon Niox-Château; Albin Michel. 15 »

Georges Pillement : *Valencia entre deux rêves*; Grasset. 15 »

Noëlle Roger : *Le chercheur d'ondes;* Calmann-Lévy. 12 »
Ernst von Salomon : *Les Réprouvés* (*Die Geachteten*), traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant et Jean Kuckenbourg; Plon. 18 »
Pierre Véry : *Les métamorphoses;* Nouv. Revue franç. 15 »
Vivien : *La revanche de la Jourdane;* Rasmussen. 15 »

Sciences

Marcel Boll : *Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? Le son? l'affinité?* Avec 152 gravures; Alcan. 15 »
A. Boutaric : *Les colloïdes et l'état colloïdal.* Avec des figures; Alcan. 18 »
Léon Brillouin : *La théorie des quanta. L'atome de Bohr. La mécanique analytique et les quanta. Les spectres de multiplets.* Avec de nombr. figures; Presses universitaires. 100 »
Georges Bruhat : *Le soleil.* Avec 47 fig. et 16 pl. h.-t.; Alcan. 20 »
Jules Lemoine et Auguste Blanc : *Traité de physique générale et expérimentale, d'après le cours du Conservatoire national des Arts et Métiers.* 2e volume : *Acoustique. Optique.* Avec de nombr. figures; Eyrolles. » »

Sociologie

Robert Aron et Arnaud Dandieu : *Le cancer américain;* Rieder. 15 »
Marcel Braunschvig : *La vie américaine et ses leçons;* Colin. 35 »
Divers : *Sociologie de la guerre et de la paix.* Préface, introduction et conclusions par G.-L. Duprat; Giard. 50 »
Bertrand de Jouvenel : *De l'unité économique européenne à l'économie dirigée mondiale;* Notre Temps. 1,50
Ct Lefebvre des Noëttes : *L'attelage. Le cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'histoire de l'esclavage.* Préface de Jérôme Carcopino. Avec 500 illust.; A. Picard. 60 »
Jean Luchaire : *De l'Union fédérale européenne à la réforme de l'Etat français;* Notre Temps. 2,50

Théâtre

Louis Brauquier : *Pythéas.* Avec 2 dessins originaux par Etienne Bouchaud et Oscar Eichacker; Cahiers du Sud, Marseille. » »
Alfred Mortier : *Machiavel,* pièce en 3 actes et 4 tableaux; Libr. théâtrale. 10 »
Pierre Valdelièvre : *La vocation de Téniers,* pièce en un acte, en vers; Mercure de Flandre, Lille. 15 »

Varia

L'Annuaire de Paris commercial. Toutes les professions; Edit. Maurice Bréval. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de José Sebastiano de Rezende. — Prix littéraires. — Ouvrage faussement attribué à Maupassant. — Encore la rue Octave-Mirbeau. — La Golgothe. — Curiosité. — Erratum. — Est-ce une sottise? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de José Severiano de Rezende. — Celui qui portait ce nom, et qui avait accepté d'exposer périodiquement aux lecteurs de cette revue le mouvement contemporain des Lettres bré-

siliennes, était un puissant poète en sa langue, en même temps qu'un admirateur passionné de la France. Né dans l'état de Minas, il fut entraîné de bonne heure par la vocation des Lettres, et le *Diario mercantil* de S. Paul lui permit d'asseoir rapidement une précoce réputation de fin styliste et de polémiste mordant. Cependant, les plus hautes spéculations de l'esprit l'attiraient invinciblement. Il entra dans les ordres, et de ses méditations ardentes sur la beauté du Christianisme jaillit alors une Vie des Saints (*O meu Flos Sanctorum*), qui est une œuvre de poète autant que de croyant. Mais la France était pour lui le centre vivant du Monde civilisé. Il vint à Paris pour s'initier aux secrets de notre pensée, de nos arts, de notre langue. Il y devait passer le reste de sa vie, observant, écrivant, collectionnant des ouvrages d'hermétisme et de métaphysique et prophétisant, aux plus sombres jours, que le « Sauveur de la France serait en même temps le Sauveur du Monde » (*Hymne à l'Homme qui viendra*). Il laisse un unique recueil de poèmes (*Mysterios*), où revivent toutes les ferveurs, toutes les fièvres, tous les repentirs de son existence de passion. Frère spirituel de sainte Thérèse, il est l'héritier direct de Baudelaire et de Verlaine, et les frénésies de Rimbaud s'unissent parfois chez lui aux visions dantesques, voire apocalyptiques. Superstitieux parce que mystique non dégagé des liens de la chair, il vient de s'éteindre prématurément un jour de novembre, qui fut le 13 du mois et un vendredi. — PH. LEBESGUE.

§

Prix littéraires. — Le prix « Gringoire » du reportage, d'une valeur de 10.000 francs, a été décerné à M. Marc Chadourne, pour son volume *Chine,* et le prix de « l'Europe nouvelle » à M. Pierre Vienot, pour son ouvrage *Incertitudes allemandes.*

Le prix du Premier Roman, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à Mme Jeanne Nabert-Neis pour son roman inédit : *Le Cavalier de la Mer.*

Un prix spécial de 3.000 fr., créé par la Maison de Poésie (fondation Emile Blémont) à l'occasion de l'Exposition Coloniale, a été décerné à M. Alphonse Métérié, auteur du volume de vers *Le petit Maroc.*

Les deux prix littéraires de la « Revue Universelle » ont été attribués : le premier (15.000 francs) à M. Gaxotte, pour son ouvrage *Le Siècle de Louis XV,* le second (5.000 francs) à Mme Claude Saint-André pour son livre : *Henriette d'Angleterre.*

§

Ouvrage faussement attribué à Maupassant. — En réponse à l'écho qui parut sous ce titre dans le *Mercure de France* du 15 octobre 1931 (page 509), M. Amand Rastoul, conservateur adjoint de la Bibliothèque Nationale, chef du Catalogue général, nous adresse une courtoise lettre dans laquelle il regrette que nous n'ayons pas signalé directement à la Bibliothèque la fausse attribution des *Cousines de la Colonelle.*

— Si, nous dit-il, nous mettons les premières épreuves de notre catalogue à la disposition des lecteurs, c'est pour associer ceux-ci à notre œuvre en suscitant leurs rectifications.

Nous remercions de ce renseignement M. Amand Rastoul, qui ajoute :

La notice des *Cousines de la Colonelle* a été modifiée sur le texte définitif.

A la formule d'identité : « par Mme la vicomtesse de Cœur-Brûlant (Guy de Maupassant) », nous avons substitué une note dubitative : « Attribué à Guy de Maupassant ». Cette attribution, la Bibliothèque n'en affirme aucunement l'exactitude, mais elle l'utilise en vue de faciliter les recherches des lecteurs.

Quant à l'auteur véritable, nous ne pouvons le démasquer tant que sa personnalité ne sera pas fixée avec certitude. La comtesse de Maunoury (sans doute la marquise de Maunoury d'Ectot, née Le Blanc), la comtesse de Mauriac de Boissiron et Mme Quérouen de Boissiron, cela fait deux ou trois vicomtesses de Cœur-Brûlant. Je crois, comme vous, que la véritable est Mme de Maunoury, déjà représentée dans notre *Enfer.*

Avouons à M. Amand Rastoul que malgré le caractère dubitatif de la formule : « attribué à », elle nous paraît encore excessive puisque, dans le cas présent, il n'y a aucun doute sur la fausseté de l'attribution. — L. DX.

§

Encore la rue Octave-Mirbeau (1).

Antony, le 1er novembre 1931.

Monsieur le Directeur,

On peut bien parler encore une fois de l'illustre écrivain Octave Mirbeau et de sa *Rue* qui pourrait porter un nom moins célèbre.

Je suis heureux, aujourd'hui, de répondre à M. Pierre Dufay; j'aime mieux cela que de lui répondre sous le pseudonyme P. DY dont il a signé sa critique.

(1) Voir *Mercure de France,* 15 mars 1931, pp. 761-762; 1er oct., 254-255; 1er nov., 764-765.

La documentation que sort M. P. Dufay ne prouve rien contre le talent et l'œuvre d'Octave Mirbeau. Il plaît à M. Pierre Dufay de juger l'homme; je n'ai en vue, moi, que la valeur de l'écrivain, auteur de chefs-d'œuvre incontestés du point de vue littéraire. Octave Mirbeau ne s'est pas posé en apôtre. S'il fallait enquêter sur la vie de nos grands hommes, combien peu n'ont pas évolué et résisteraient à l'épreuve de l'unité d'opinion!...

Que viennent faire, en l'occurrence, les opinions du fonctionnaire Mirbeau?

Octave Mirbeau était toujours prêt à s'élever contre l'injustice, d'où qu'elle vienne : c'était un tempérament dont l'ardente et courageuse sincérité était indiscutable.

Mais assez polémiser.

Octave Mirbeau est un grand homme, quoi qu'en pense M. Pierre Dufay. Laissons ses cendres dormir en paix et souvenons-nous que le célèbre pamphlétaire a écrit :

> Ne hais personne, pas même le méchant. Plains-le, car il ne connaîtra jamais la seule jouissance qui console de vivre : Faire le Bien. (*Contes de la Chaumière*.)

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc...

JEAN-MAURIENNE

Secrétaire général de la « Société des Amis d'Octave Mirbeau ».

§

La Golgothe (1). — La chanson avait bien été reproduite dans la *Petite Revue* du 25 mars 1865, précédée d'un court préambule, intitulé *Et la garde qui veille* et signé des initiales A. R., signature la plus ordinaire de Poulet-Malassis, empruntée à sa mère Augustine Rouillon. Dans ce même numéro, sous ces mêmes initiales, il donnait d'ailleurs la troisième et dernière partie de son intéressante étude sur son ancien voisin du faubourg d'Ixelles, à Bruxelles : *Proudhon en Belgique.* Les deux premières avaient paru dans les numéros du 25 février et 11 mars.

J'ai raconté jadis dans le *Figaro* (2) l'incident malheureux qui avait donné lieu à la chanson :

De passage à Paris, Mme Victor Hugo, toujours indulgente et bonne, avait appris la profonde misère où se trouvait le peintre Auguste de Châtillon, cet ami des premières heures qui avait dessiné les costumes du *Roi s'amuse,* et qui, un des fervents habitués de la place Royale, où il venait souvent « tenir compagnie à deux délaissées » (la mère et sa fille Léopoldine), avait

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er septembre 1931, pp. 506-509.
(2) *Un ami de Mme Victor Hugo. — Auguste de Châtillon*, 10 mars 1928.

peint le beau portrait du poète, qu'on admire encore au Musée Victor Hugo, son fils François-Victor appuyé contre sa cuisse gauche.

Rentrée à Hauteville-House, en présence du graveur Paul Chenay, son beau-frère, mari de sa sœur Julie Foucher, Adèle fit au grand homme un récit touchant de la situation lamentable où se trouvait le fidèle compagnon de leur jeunesse. Son espoir de décider le prophète millionnaire à entr'ouvrir sa bourse fut vain. Elle ne put même obtenir l'autorisation d'inviter l'artiste miséreux à venir passer quelques semaines à Hauteville-House, où il aurait goûté un peu de bien-être et passagèrement oublié les rigueurs dont le sort l'accablait.

— J'ai horreur des parasites! déclara Hugo avec un tel froncement de sourcils que les choses en restèrent là.

Ignorant la démarche de son amie et le refus formel qui lui avait été opposé, le pauvre Châtillon, dont la situation était désespérée, se décida alors à écrire à Olympio, faisant appel à leur vieille amitié pour solliciter un secours, si minime fût-il.

Le poète prit non son luth, mais sa plume d'aigle et adressa à l'ami de sa jeunesse le refus qu'on pouvait prévoir. Sur son rocher, lui aussi avait des charges, lourdes et nombreuses, et il terminait par cette phrase malencontreuse qu'en ce bas monde chacun gravissait son Golgotha.

De cette lettre naquit la chanson dont Poulet-Malassis divulgua le texte, par la suite souvent reproduit.

Toutefois, on le chercherait vainement dans les deux moutures successives qu'eut, sous le titre de *A la Grand'Pinte* (1860) et les *Poésies de Auguste de Châtillon* (1866), ce volume de *Chant et Poésie*, dont l'édition originale remontait à 1854.

Cela pour une excellente raison, la chanson était non d'Auguste de Châtillon, mais du graveur Alexandre Pothey, auteur de *La Muette* et du *Capitaine Régnier*, à qui, chez Dinochau, Amédée Rolland avait adressé ce toast lapidaire :

C'est au grand Pothey que je bois!
Il est ivre et grave — sur bois!

Comme tant d'autres, à commencer par Baudelaire, Poulet-Malassis, Charles Monselet, Albert Glatigny, — pour en nommer quelques-uns seulement, — Alexandre Pothey était un des clients du « restaurateur des lettres », qu'une ardoise trop largement consentie et la Commune achevèrent de ruiner :

C'est pour cela qu'on voit parfois, chez Dinochau,
Pothey, l'œil vif et clair comme un feu de réchaud;

De là vient sa beauté, de là vient qu'on s'explique
Comment ce Franc-Comtois, blanc et rose de peau,
Arbore au boulevard, à son petit chapeau,
Un brin de laurier symbolique (3) !

Indigné par la lettre de Victor Hugo que lui avait communiquée Châtillon et estimant qu'« il faut bien de temps en temps blaguer un peu les triomphateurs », il avait composé la chanson et, loin d'en désavouer la paternité, écrivait à Poulet-Malassis :

J'ai choisi un air de Béranger parce que j'ai pensé qu'il serait plus désagréable que tout autre, et quant au dernier couplet, il a rapport à une demande faite par Auguste de Châtillon.

Judith Gautier et, d'après elle, M. J.-H. Rosny aîné ont donc eu tort en attribuant le dernier couplet de la chanson à l'auteur de la *Levrette en paletot*. — PIERRE DUFAY.

§

Curiosité.— On mande d'Omaha (Nebraska), 31 octobre, à l'Associated Press de New-York :

La question officielle : « Le Grand Maréchal Ney est-il mort devant un peloton d'exécution? », a reçu une réponse ici hier soir en un seul mot : « Non », donnée par le Maréchal Michel Ney, petit-neveu du fameux chef militaire français.

Le Maréchal Ney, condamné à mort après la défaite de Napoléon à Waterloo, fut épargné par le Général Lord Wellington, commandant anglais, selon ce descendant du premier lieutenant de Napoléon, maintenant citoyen d'Omaha.

« Le Maréchal Ney, dit-il, eut la vie sauve quand Wellington lui indiqua un plan. Au moment où le Maréchal Ney passait devant le peloton, il dit à voix basse : « Visez haut ». Il en fut ainsi. Le Maréchal Ney tomba. Comme il s'affaissait, il rompit une petite fiole de liquide rouge à la place du cœur. Cette nuit-là il fit à cheval le trajet de 128 kilomètres de Paris à Bordeaux, d'où il quitta la France. »

La suite de l'article indique qu'en novembre 1846 « Peter S. Ney », nom adopté par le maréchal, déclara sur son lit de mort qu'il était bien maréchal de France. Il fut enterré à Roman City, Caroline du Nord.

§

Erratum. — Dans le numéro du *Mercure de France* du 15 novembre 1931, page 86, dans l'article : *Lamartine académicien*, prière de lire à la troisième ligne : *Joseph Droz* au lieu de *Gustave Droz*.

(3) Albert Glatigny (*Nouveau Parnasse satyrique du XIX[e] siècle*).

§

Est-ce une sottise?

Cher Monsieur Vallette,

Voulez-vous me permettre de discuter la qualité de sottise attribuée à la phrase de M. Pierre Lièvre : « Minuit sonne au clocher de la Madeleine »?

Le contexte ne me paraît pas laisser de doute sur le tour ironique de la phrase et je pense que la sottise de M. Pierre Lièvre, si sottise il y a, est voulue. J'irai plus loin, je dirai qu'elle est exigée par la nature du sujet qu'il traitait là. L'irréalisme dont fait preuve M. Maurice Rostand dans ce qu'il écrit trouve une critique assez juste, encore qu'allusive, dans l'évocation d'un monument inexistant.

Assurément la Madeleine n'a pas de clocher, et M. Pierre Lièvre le sait; cependant, M. Maurice Rostand ne craint pas de faire retentir dans un cabinet particulier, chez Durand, les douze coups fatidiques de minuit. D'où viennent-ils? Quel dîneur, chez Durand, quel promeneur, rue Royale, entendit jamais en ce lieu résonner pareille sonnerie? Elle semble, dans la pièce, d'un burlesque pareil à celui du hennissement de cheval que Mme de Bonnemains aurait entendu au même instant. Et suppose-t-on que, le 27 janvier 1889, le cheval du général Boulanger l'attendait à la porte du restaurant? Les inventions de M. Maurice Rostand pouvaient-elles être mieux soulignées que par une phrase qui se place délibérément à la limite du bon sens pour solliciter mieux l'attention du lecteur? A quoi elle semble avoir assez bien réussi.

Au surplus, « la meilleure tradition romantique », évoquée trois lignes avant la phrase incriminée, n'a-t-elle pas imposé à nos mémoires cette autre phrase : « Minuit sonnait au beffroi du village », qui ne veut pas dire forcément que le village possède un beffroi? Je vois dans la pseudo-sottise de M. Pierre Lièvre un malicieux rappel de ce texte et je pense que l'auteur l'appliquant à propos, dans une étude consacrée au romantique Maurice Rostand, n'ignore pas que *clocher* a aussi le sens de paroisse et qu'il n'a pas forcé ce sens tout en marquant clairement son intention ironique.

Veuillez agréer, etc... — LÉON DEFFOUX.

§

Le Sottisier universel.

On connaît la leçon donnée par ce Romain à son fils en lui montrant un ilote ivre. — *Mercure de France*, 15 septembre, p. 659.

...Sur son ventre rebondi, un tablier brodé s'étalait en losange. Une épingle retenait la pointe supérieure entre les deux seins, qu'elle portait bas, par habitude. — ANNE ARMANDY, « Gueule d'Amour », p. 78.

La tactique qui vous exaspère est celle dont usa M. Bergeret, pour punir Mme Bergeret d'être ennuyeuse, acariâtre, — dont il lui en voulait bien plus que d'avoir accueilli trop près d'elle M. Goubin, jeune latiniste. — *Le Temps*, 8 novembre.

En anglais, le mot *canvas* signifie douane. — *Le Petit Parisien*, 28 octobre.

Encore, les soirs de bal, avaient-ils bien souvent contemplé, au bras l'un de l'autre, le lever de la lune et celui du soleil. — *Le Petit Marseillais*, 4 novembre.

Voyez-vous l'énorme, l'incroyable nouveauté? L'empire chinois et l'empire du Japon à la barre du monde à Genève; l'empire chinois et l'empire du Japon obligés à venir sur les bords du Léman... — GUGLIELMO FERRERO, *Journal de Genève*, 16 novembre.

Quoi! Une industrie qui a derrière elle des millions d'années de stabilité, de sécurité, serait menacée? Allons donc! — *L'Animateur des Temps nouveaux*, 13 novembre.

Le médecin du bataillon a ausculté la plaie. — *L'Ami du Peuple*, 16 novembre.

§

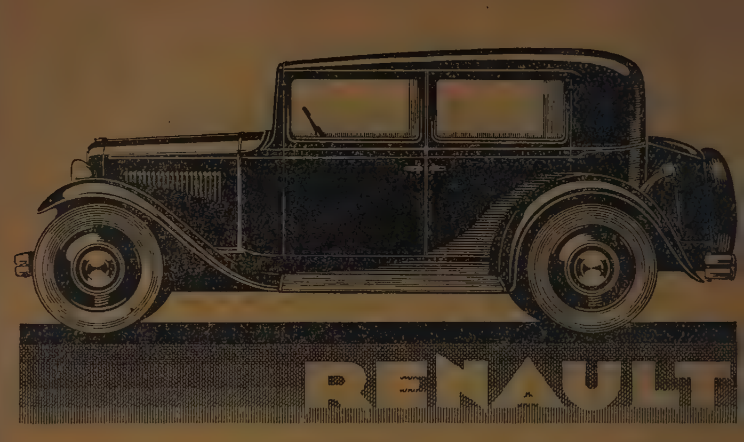
Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL. VI. *Deux Hommes*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 55 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 55, à 80 francs; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 56 à 165, à 60 francs.

COMMÉMORATION D'EMILE VERHAEREN À SAINT-CLOUD (4 Juillet 1931), *avec trois portraits et la reproduction du monument*. Brochure in-8 écu sur beau papier, 5 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.



Qualité dans la conception, qualité des matières premières, sévérité des contrôles, précision de l'usinage, telles sont les caractéristiques des fabrications entreprises aux Usines RENAULT.

■

Leur organisation modèle leur permet de livrer dans chaque catégorie les voitures les meilleures aux prix les plus modérés.

■

Les Usines RENAULT sont les Usines d'automobiles les plus puissantes en Europe et les mieux outillées.

PRESENTE POUR 1932 TROIS 4 CYLINDRES :

Un nouveau modèle :

LA MONAQUATRE

Une 7 CV véritablement spacieuse - Un moteur 1300 cm³ à régime modéré - Une voiture légère mais robuste, très économique tant au point de vue fiscal qu'au point de vue consommation - 4 et même 5 places parfaitement confortables dans la conduite intérieure.

Deux voitures également réputées :

LA PRIMAQUATRE

Le plus grand succès automobile de l'année : un moteur 10 CV à gros excédent de puissance et à régime modéré. Une tenue de route absolument remarquable. Des accélérations et des reprises énergiques. Des montées rapides dans les côtes. Des carrosseries confortables offrant des places avant plus spacieuses.

LA VIVAQUATRE (10 CV)

La voiture familiale par excellence. Le minimum d'entretien et de consommation pour la plus grande capacité de transport : 5 ou 7 places face à la route. Des carrosseries allongées de 13 c/m, ce qui améliore encore le confort de ce modèle.

Avec ces voitures et ses nouveaux modèles 6 et 8 cylindres Renault présente la seule gamme vraiment complète et réellement capable de répondre à tous les besoins, de satisfaire tous les goûts.

51-53, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS ET BILLANCOURT-SEIN

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par HENR
DAVRAY. Vol. in-16 1

La Guerre des Mondes, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-16.... 1

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Volu
in-16 15

L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-16..... 12

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par HENRY-D. DAV
Volume in-16 15

Les Pirates de la mer, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Volume in-16.......... 12

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEW
Volume in-16 15

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-16......... 15

Place aux Géants, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volu
in-16 15

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAK
WICZ. Volume in-16 15

Miss Waters, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-16. 12

La Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY
B. KOZAKIEWICZ. Volume in-16 12

Douze Histoires et un Rêve, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWI
Volume in-16 12

Au temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWI
Volume in-16 12

La Guerre dans les airs, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWI
2 volumes in-16 à 12 fr. 24

Effrois et Fantasmagories. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volu
in-16 12

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWI
Volume in-16 15

Anne Véronique, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volu
in-16 12

Le Pays des Aveugles. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volu
in-16 12

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et
pensée humaines*, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-16. 12

La Découverte de l Avenir et le Grand État, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Volu
in-18 12

Une Utopie moderne traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volu
in-18 12

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Kim, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 .... 30 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas Vol. in-16 .... 15 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 15 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Actions et Réactions Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Capitaines Courageux ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 15 »

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu .... 15 »

Du Cran! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Simples Contes de la Montagne traduits par Madeleine Vernon et Henry D. Davray, introduction par Henry D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

Mais ceci est une autre histoire, traduction de Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 .... 15 »

Ch. P. Paris 259-31

ÉDITIONS DV MERCVRE DE

BIBLIOTHÈ

Collection sur beau papier (0

Œu

COLETTE

*Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de FRANCIS JAMMES. 1 vol.

LÉON DEUBEL

*Vers de jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL. . . . . 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs. . . . . 1 vol.
II. *Civilisation. . . . . 1 vol.
III. *La Possession du Monde. . . . . 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants. . . . . . 1 vol.
V. *Confession de Minuit. . . . . 1 vol.
VI. *Deux Hommes . . . . 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite. . . . . 1 vol.
II. *L'Immoraliste . . . . 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs. . . . . 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques. . . . . 1 vol.
III. *Physique de l'Amour. Essai sur l'instinct sexuel . . . 1 vol.
IV. *Le Songe d'une Femme. Choses anciennes . . . . . 1 vol.
V. *Un Cœur virginal. . . . . 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres . . . . 1 vol.
II. *L'Homme intérieur. Derniers vers. . . . . 1 vol.
III. *Le Cœur solitaire. Premiers vers (*Fleurs de neige. Joies grises Le Sang du Crepuscule*) . . . . 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. . . . 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles . . . . 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis. 1 vol.
IV. *Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warrens aux Charmettes et à Chambéry. Pensées des jardins. Notes diverses. . . 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée. 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle. . . . . 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle. . . . . 1 vol.

JUL

I. *Poésies : Le Sanglo
tation de Notre-D
II. *Poésies : Des Fleurs
Derniers vers. Ap
III. *Moralités légendaire
IV. *Lettres I (1881-1882)
V. *Lettres. II (1883-188
VI. *En Allemagne. Berli
Berlin. Agenda. I

LOUIS

I. *Poèmes. Chants d'On
II. *Orphica. Epigrames
Cantiques (*Carmin*

MAURI

1. *Le Trésor des Hun
II. *La Sagesse et la D

J

I. *Les Syrtes. Les Can
clair visage. Sylv
II. *Les Stances. Iphig

I. *Le Meneur de Louv

HEN
de

I. *Les Médailles d'ar
II. *La Sandale ailée. I
III. *Les Jeux rustiques
IV. *Les Lendemains. Ap
V. *Poésies diverses. I
qu'en songe.
VI. *Vestigia Flammæ e
VII. *Flamma tenax. Ar

AR

*Vers et Proses. Revus
éditions, mis en ordre e
retrouvés. Préface de P

GEOR

I. *La Jeunesse blanc
II. *Les Vies encloses
Poèmes. . . . .

AL

I. *Au Jardin de l'Inf
II. *Le Chariot d'or. L
Vase. . . . . .
III. *Contes. Polyphèm

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérisque des exemplaires pur fil, à 60 f

CE, 26, rue de Condé, PARIS (VI[e]) R C Seine 80.493.

…E CHOISIE

3,5) à 25 francs le volume

de

UE

s Complaintes. L'Imi-
… 1 vol.
té. Le Concile féerique.
Variantes) . . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
tes de G. J. AUBRY. 1 vol.
EAN AUBRY. . . . 1 vol.
Ville. Une Vengeance à
es de G. J. AUBRY. 1 vol.

INEL

e (*Carmina Sacra*) 1 vol.
ennes. Méditations et
à l'autre aurore. 1 vol.

LINCK

. . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.

S

n passionné. Enone au
ylves nouvelles. 1 vol.
. . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

IER
ise

s Eaux. . . . . . . 1 vol.
eures. . . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
Episodes. Sonnets. 1 vol.
et romanesques. Tel
. . . . 1 vol.
s . . . . 1 vol.
oèmes . . . . 1 vol.

AUD

originaux et les premières
ERNE BERRICHON. Poèmes
. . . . 1 vol.

BACH

u Silence. . . . . . 1 vol.
Ciel natal. Plusieurs
. . . . 1 vol.

AIN

e plusieurs poèmes. 1 vol.
éroïque. Aux Flancs du
. . . . 1 vol.
hevés. . . . . 1 vol.

CÉCILE SAUVAGE

*Tandis que la Terre tourne. L'Ame en bourgeon. Mélancolies. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT. . . . . 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège . . . . 1 vol.
II. *La lampe de Psyché. Il libro della mia Memoria. . . 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques. 1 vol.
I. *Poèmes aristophanesques. . . . . 1 vol.

JEAN DE TINAN

. *Penses-tu réussir ? ou *Les Différentes Amours de mon ami. Raoul de Vallonges*. 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse. . . . . 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes Tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie. . . . . 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons du Village. Petites Légendes . . . . 1 vol.
V. *La Multiple Splendeur. Les Forces Tumultueuses. 1 vol.
VI. *Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes . . 1 vol.
VII. *Les Heures claires. Les Heures d'après midi. Les Heures du soir. Avec des Variantes en Appendice . . . . . . 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. [illegible]urs du Chèmin et Chansons de la route. La Chevauc[illegible] eldis. 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En [illegible] e. Trois Chansons françaises. Visions de Midi. La Parte [illegible] . 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte-Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré . . . . 1 vol.
IV. *La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide. . . . 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future . . . . 1 vol.
II. *Contes cruels. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels 1 vol.
IV. *Axël . . . . 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril. . . . . 1 vol.
VI. *Histoires insolites. . . . . 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde. . . . 1 vol.
VIII. *Morgan. Elén. 1 vol.
IX. *Isis . . . . 1 vol.
X. *Premières Poésies. . . . . 1 vol.
XI. *Propos d'au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes. . . . . 1 vol.

…e cette collection peuvent-être fournis reliés Voir les prix à notre catalogue général.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

A FEMME PAUVRE. Épisode contemporain. Vol. in-16. 15 »
E DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16.................. 18 »

LITTÉRATURE

ELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette). Vol. in-8 écu.. 15 »
E FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16 .... 12 »
XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16................ 15 »
XÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16.. 15 »
ES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12 »
AGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18.................... 15 »
E MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16........ 24 »
ON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16..................... 24 »
UATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16.................................... 24 »
INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16.................... 12 »
E VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16.. 12 »
AME DE NAPOLÉON. Volume in-16........................ 12 »
E PÈLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 15 »
U SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16. 15 »
ÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16. 12 »
ANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16.......................... 12 »
A PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16...... 15 »
A CHEVALIÈRE DE LA MORT. Volume in-16.............. 12 »



CHEMINS DE FER DE L'ETAT
SOUTHERN RAILWAY
LONDRES
WATERLOO
VICTORIA
SOUTHAMPTON
NEWHAVEN
la nuit
le jour
DIEPPE
LE HAVRE
S.T LAZARE
PARIS

BULLETIN FINANCIER

a quinzaine écoulée aura été importante au point de vue financier. Les divers chés du monde ont dû tenir compte de deux faits essentiels :

La négociation d'un accord franco-allemand au sujet de la convocation d'experts gés d'examiner la capacité de paiement de l'Allemagne et les moyens de « dégeler » crédits à court terme consentis à diverses collectivités germaniques par des ques anglaises et américaines ;

La hausse passagère de certaines matières premières : blé, coton, sucre, métaux muns et métal-argent.

es conversations franco-allemandes ont finalement abouti à la convocation du ité consultatif prévu à l'article 119 du plan Young. Cette convocation signifie en que le point de vue français a été reconnu comme seul acceptable pour ce qui erne le règlement des réparations moratoriées. Elle affirme la puissance finan- e de la France et constitue un élément psychologique avec lequel il faudra pter au cours des mois prochains.

a hausse passagère de diverses matières premières n'est pas seulement l'indice e reprise générale des affaires, mais de la fin proche de la crise mondiale. rses statistiques montrent qu'il est encore trop tôt pour parler de « reprise ». Il eure cependant que les stocks commencent à diminuer. Or toute hausse durable matières premières s'accompagnera d'une avance parallèle des marchés finan- s. New-York avait déjà montré de meilleures dispositions au début de novembre que, en raison du conflit sino-japonais, les blés et le métal argent enregistrèrent progrès rapides. Mais il a reculé non moins rapidement avec les prises de bénéfice spéculateurs. La tentative de reprise des matières premières et des valeurs mobi- s vaut cependant d'être retenue, car elle est la première indication favorable tatée depuis deux ans.

la confiance ne faisait pas défaut, il est probable que les dégagements des ulateurs de la première heure n'auraient pas engendré un recul. Mais la désaf- on des capitalistes pour les valeurs mobilières reste grande. Et, pour s'en aincre, il suffit de noter l'inaction des marchés financiers de New-York, de Paris Londres.

Paris, certains compartiments ont maintenu des dispositions satisfaisantes. C'est i que le groupe des affaires de gaz a affirmé une excellente orientation ; les pagnies gazières ne sauraient être affectées par la crise industrielle.

e groupe de l'électricité a esquissé une tentative de reprise ; mais la diminution recettes de diverses sociétés productrices et distributrices d'énergie limite les ibilités de hausse.

es banques ont cessé de reculer.

ux transports, le bruit mené autour du déficit du fonds commun des grands aux a provoqué diverses réalisations dont les actions de nos chemins de fer se ressenties.

es affaires minières ont peu varié, bien que la spéculation prête plus d'attention valeurs d'étain en raison de la meilleure tenue des cours de ce métal. L'échec de onférence internationale du cuivre de New-York n'aura pas permis aux Cuprifères e relever.

e groupe sud-africain a d'abord affirmé des tendances à la hausse ; la spéculation onienne espérait en effet un abandon prochain du régime de l'étalon d'or en que du Sud. Cet abandon serait de nature à favoriser les exploitations aurifères. s le gouvernement du Cap a affirmé sa volonté de maintenir le *gold standard* ; ement les mines d'or ont dû battre en retraite.

'aggravation de la crise est reflétée par la persistante mauvaise tenue des valeurs bonnières et sidérurgiques.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature. Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire. Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | **6 mois : 46 fr.** | **3 mois : 24 fr.** | **Un numéro : 5 fr.**

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | **6 mois : 56 fr.** | **3 mois : 29 fr.** | **Un numéro 5 fr. 75**

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | **6 mois : 66 fr.** | **3 mois : 34 fr.** | **Un numéro : 6 fr. 50**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.